

LE
BANQVET DE
PLATON TRAICTANT

*d'Amour & de beauté, avec argumens
sur checune oraison, sommairement deduits.*

LES PLUS NOTABLES
& meilleures Sentences recueillies
de toutes les œures
dudit Platon.

Le tout en François.

PAR M. HERET.

Avec Priuilege.

A PARIS.

Ches Guillaume Guillard en la rue S. Iaques
à l'enseigne Sainte Barbe.

1556.



2 400 40



MADE IN



(2)

LE
BANQUET DE
PLATON TRAITANT

*d'Amour & de beauté, avec argumens
sur checune oraison, sommairement deduits.*

LES PLUS NOTABLES
& meilleures Sentences recueillies
de toutes les œuures
dudit Platon.

Le tout en François.

PAR M. HERET.

Avec Priuilege.

A PARIS.

Ches Guillaume Guillard en la rue S. Jaques
à l'enfeigne Sainte Barbe.

1556.





A TRESHAVT ET

AVTANT ILLVSTRE MON-
SEIGNEVR FRANCOIS DE

*Cleues, Comte d'Eu, filz aîné du tres-
magnanime Duc de Niuernois.*



Monseigneur considerant la
varieté des choses n'estre
moins vtile que plaifante a
l'esprit de l'hōme, de celuy
principalement qui est bien
né & bien norry, tel que
vous estes, i'ay traduit en

François Le discours de Platon, traittant d'A-
mour & de Beauté, lequel entre les autres mer-
ueilleusement hault & graué, ma semblé le plus
beau & meux a propos pour vous presenter, afin
qu'en le lisant, il vous soit moien de plus libre-
ment respirer quelquefois entre les grandes oc-
cupations ou vous estes norry & exercé de iour
en iour. A qui dois-ie aussi plustost adresser
comme bien seante ceste belle contemplation
d'Amour, qu'a vn prince en adolescence autant

accompli de beaute, que amoureux de toute vertu? Ce que vous faisant la reuerence a Paris ou me receustes si humainemēt, ie cogneu en vous tant familier, que l'on iugeroit facilement (comme la verité est) que l'avez apporté à vostre naissance de la tresnoble & tresauguste famille dont estes issu: d'un pere tant magnanime, sage & humain, ce que tesmoignent ses gestes belliqueux & hautes entreprises assez de soy manifestes & louables: d'une mere tant prudente & vertueuse, sans reciter leurs autres vertus & merites, ensemble de voz maieurs: lesquels pour estre particulièrement celebrés, meritent trop plus longue contemplation. Or monseigneur si vous prenez plaisir (comme i'espere) d'ouyr Platon diuinement philosopher en vostre langue naturelle, il vous enseignera que c'est Amour honeste, pour le suiure, & le deshoneste pour l'euiter: outre plusieurs autres gentilleses, dont il embellira vostre esprit, & le cōsolera grandement. Car tout ainsi que l'exercice moderé apporte grandes cōmodites au corps humain, le rendant plus ferme & dispos à toutes choses, luy augmentant sa chaleur naturelle, & purgeant les superfluites: aussi l'exercice de l'esprit luy cause trop plus grands biens, d'autant quil est par dessus le corps. Que cest esprit celeste, diuin & immortel soit non seulement plus, mais le tout, en ceste compo-

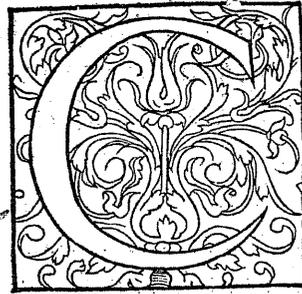
tion humaine, est certain & bien approuué, mesme par nostre Platon, de maniere que luy seul merite estre appellé homme: quant au corps terrestre, rude & materiel, estre seulement ministre & organe de l'ame. Puis qu'ainsi est, lon doit a bon droit preferer l'un, & non pourtant mespriser l'autre. Voiant en outre que l'occasion ne nous permet pouuoir au long examiner toutes les œuures de ce diuin philosophe, i'ay icy adiousté les plus singulieres sentēces qui en ont esté recueillies comme la rose d'entre les espines.

Ie vous supplie Monseigneur receuoir le tout plus pour la grauite des sentēces & de l'auteur, que pour la traduction, ce pendant que ie supplie Dieu vous vouloir accroistre en toute prosperité & grandeur.

A iij

ARGUMENT

sur le banquet de Platon.



Este opinion a la verité est par tout assez commune, approuuée & confirmée tant par les doctes escriuans, que par experience, qu'il y a deux especes d'Amour. L'un estre celeste, diuin, spirituel, honeste, vtile, protecteur & conseruateur de toutes choses, conciliateur du genre diuin & humain. L'autre au contraire, corporel, terrestre, vulgaire, deshoneste, vicieux, inconstant, debauché, pernicieux, & ennemy de toute vertu. Aussi les poetes en escriuant, soubz paroles faintes & couuertes, l'ont depeinct en diuerses formes, & mocqué comme variable, impertinēt & ridicule. Iceluy neantmoins estre suiuy de plusieurs: l'autre incogneu & totalement meprisé. Donques Platon voulant escrire d'Amour, introduit en vn banquet quelques scauans personnages, de diuerses professions, qui en disputent pertinemment, chescun en son ordre. Et comme le sort ayt permis que le premier lieu soit escheut à Phedre, il en dispute aussi le premier, monstrant par effectz sa grandeur, son vtilité, son efficace & vertu. Estre grand dieu, seigneur-

rier les dieux & les hommes, gouverner leurs affections, & pource ilz le reuerent & admirent: aussi qu'il est antique, tresparfait & tres sage de soy mesme. L'affection des dieux & des hommes se dresser respectiuelement l'une a l'autre par amour. Qu'il soit antique, par ce que dauant toutes choses y auoit vn chaos, c'est a dire vne masse confuse & meslée, laquelle suyuant immediatement Amour, a reduitte a sa perfection, accommodant les formes à la premiere matiere: quel chaos a esté depuis appellé monde, qui est autant, comme chose ornée & de parfaite beauté. Les quatre elemens de qualités contraires se sont accordés & ioints ensemble par Amour a la composition du corps naturel. Amour donc a precedé le monde, reueillé les choses assopies, esclarcy les obscures, donné perfection aux imparfaites, forme & estre a celles qui n'estoient rien. Quant a son vtilité, il a monstré a fuir turpitude, & suyure honesteté: car Amour est desir de beauté. Parquoy il rappote beaucoup d'heur & de bien, faisant luy seul ce que plusieurs loix ne peuuent a grand peine faire en longue espace de temps. Amour estre seulement en l'esprit, a la veue & a l'ouye: quant aux affections qui suyuent les autres sens, ce sont voluptés, indignes d'estre appellées Amour: car elles debauchent l'esprit, & troublent l'homme entierement: ce que fuit Amour comme chose impertinente & contraire a beauté. Il sensuit donc que les appetits & mouuements a luxure, ne meritent le diuin nom d'amour, induisans les hommes à choses difformes, con-

traires a honnestete. Il est d'auantage honeste, et tout amateur est iuste: quand donc il apporte choses belles, il suit aussi par mesme moien celles qui sont honestes & magnifiques, aiant les contraires en horreur. Il aduient en oultre que par Amour lon craint de commettre quelque cas indigne & deshoneste dauant celuy duquel on est aymé, ains lon s'efforce luy cōplaire par faits louables & vertueux, de peur de tomber en mespris, & reputé indigne d'estre aymé. Cè que lon voit aduenir au fait de la guerre. Combien plus vaillamment combat le personnaige, en faueur, ou en la presence de son amy? Les republicques sont heureusement gouuernées par Amour, au contraire ruinées par haine & inimitié. Qui est celuy qui par Amour ne prochasse le bien commun, et craindra offenser tant le public que le priuè? Brief Amour fait plus que nulles richesses, ne autre chose quelconque. Pour exemple. Alceste par Amour qu'elle portoit a son mary, s'exposa vertueusement a la mort pour luy. Orphée entreprist le voiage des enfers pour Euridice. Patrocle vengea iusques a la mort l'iniure faite a Achilles. Or par les oraisons qui suyuent se pourront veoir autres excellences d'Amour, diuersément & bien amplement disputées: parquoy sans plus long discours essaions a y paruenir.



LE BANQUET DE PLATON.

LES PERSONNAGES
DV DIALOGVE.

Apollodore, Ses familiers, Glaucon, Aristodeme, Socrates, Agathon, Phedre, Pausanias, Eryximache, Aristophanes, Diotime, Alcibiades.



LA Y (comme il me semble) assez diligemment pensé à ce que vous demandez. Certainement comme hier ie retournois de Phalere en la ville, quelqu'un de congnoissance me voyant par derriere, m'appella de loin, & en se raillant dist: Apollodore Phalereen, ne me voulez vous pas attendre? Adonc ie l'attendi. Je vous cherchois, (dit-il lors) n'a gueres, desirant entendre de vous les propos qui furēt hier tenus d'Amour au banquet, ou estoient assemblés Agathon, Socrates, Alcibiade & quelques autres. Quelque autre en ayant entendu de Phenix filz de Philippe, m'en a recité quelque chose, me disant d'auantage,

B

que vous le sçauiez bien. Mais quant à luy, n'en pouuoir rien dire de certain. parquoy ie vous prie le me reciter. Il est iuste que recitez les propos de vostre amy. Dittes moy donc premiere-ment, auez vous esté present à ceste assemblée ou non? Veritablement celuy là ne vous en a rien rapporté de certain, si vous estimez que si recéte-ment l'assemblée se soit faite, que i'y ays peu assister. Ie l'estimerois ainsi, dit il. D'ou viét cela, dis-ie derechef, Glaucō? Ne sçauiez-vous pas q de long tēps Agathon n'est venu par deçà? Et de moy il n'y a encore trois ans passés que i'ay cō-
mencé à frequenter continuellement Socrates, & à obseruer diligemment ses faits & dits. Au parauant estimant faire quelque chose pour cou-
rir ça & là ou l'occasion se presentoit, ie n'estois moins malheureux que maintenant vous estes, qui estimez deuoir faire plus tost toutes autres choses que philosopher. Ne me calumniez point, dit il, ains dictes nous en quel temps a esté celebré ce banquet. Donques ie responds. Au temps que nous estions encores ieunes, Aga-
thon emporta la victoire en la premiere dispute de tragedie. Le iour suyuant la victoire que les so-
lemnites furent faites en son honneur, le banquet fut préparé, & la disputation commencée.

Ce tēps là certainemēt est bien long. mais qui le vous a recité: n'a ce point esté Socrates? Non par Iupiter, mais bien Aristodeme, qui l'auoit

mesme conté à Phenix: lequel estoit homme de petite stature, & alloit tousiours nuds pieds. ice-
luy à la verité estoit à la dispute, & me semble auoir meux aimé Socrates, que tous les autres qui y estoient alors. Aussi ai-ie quelque fois interro-
gé Socrates de quelques propos que cestui cy auoit tenus, lequel en accorderoit fort biē avec luy.

Pourquoy donc (dit il) ne les recites vous? le chemin qui va à la ville est fort propre pour en deuiser. Ainsi donc nous en auons communiqué en cheminant. Parquoy comme i'ay dit au cō-
mencement, i'ay suffisamment pélé à teles choses, & si vous voulez, derechef ie les repeteray vo-
luntiers. Car toutes & quantes fois que ie parle de philosophie, ou que i'oy quelques vns en parler, outre ce que ie pense y proffiter, i'en reço-
y quand & quand grand plaisir. Mais quand i'en-
tens quelques autres propos, & spécialement les vostres, qui mettes tout vostre soin à amasser richesses, il me desplaist, & ay pitié de vous, pour-
tant que vous pensés faire quelque chose, & tou-
tefois vous ne faites rien. Parauenture aussi m'estimes vous malheureux, & en iuges au vray selon mon aduis. Ce que ie n'estime seulement de vous, mais ie le sçay & le tiens pour certain.

LES FAMILIERS. Apollodore, vous estes tousiours quelque chose autant de vous comme des autres, les estimant tous malheureux hormis Socrates. Or ie ne sçay d'ou vous est procedé ce

nom de fol. En parlât vous reiettés vous & tous les autres, n'approuuant seulement que Socrates. A P O L. Mon bien aimé, il est euidêt à la verité que ie refuse, & entre en folie, pource que i'ay tele opinion de moy cōme de vous. LES FA. Il n'est besoin Apollodore, maintenât disputer de cela, mais entendât seulement à nostre requeste, declarez nous quels propos il tint. A P O L. Veritablement ils ont esté tels: toutesfois maintenât ie m'efforcera de les vous reciter des le commencement, de mesme methode qu'Aristodeme. Or il dit auoir rencontré Socrates bien réparé & chauffé de souliers, ce qu'il ne faisoit pas souuēt: & luy auoir demandé ou il alloit ainsi brauemēt accoustré. lequel auroit respondu, qu'il alloit dîner en la maison d'Agathon. & qu'ayant craint pour la multitude qui se deuoit trouuer pour la victoire d'Agathon, il auroit euité le banquet du iour precedent, mais auoir promis au iour suyuant. & pource s'estre réparé, afin qu'estant honestement accoustré, il allast voir vn hōneste & bel homme. D'auantage auoir demandé, Et vous Aristodeme, cōment allez vous au banquet sans y estre appelé? Ainsi dis-ie lors, cōme vous l'avez commandé. Suyuez moy donc disoit il, & renuerfans ce proverbe le changer en ceste maniere, Que les bons se trouuent bien au banquet des bons, encore qu'ils n'y soyent inuités. Homere non seulement n'observe ce proverbe, mais

il le transgresse le plus souuent. Car iaçoit qu'il faigne en ses escripts Agamemnon cheualereux & vaillant aux armes, & Menelaus couart & pusillanime, il l'introduist neantmoins allât de son propre vouloir & mouement au banquet que faisoit Agamemnon apres le sacrifice. En quoy lon voit le vicieux venir à la table du vertueux, sans y estre appelé. Ce qu'oyât Socrates, respōd il, ie ne me dis estre tel, comme celuy que vous dites, ains comme celuy duquel parle Homere, c'est que ie seray estimé petit, vil & de basse condition, venir au bâquet d'un sage. Puis donc que vous me menez, considerez quelle raison vous donnerés de ma venue: car ie maintiendray n'y estre allé de mon bon gré, mais ayant esté inuité par vous. Que deuiferons nous par les chemins, dit-il, sinon qu'estans deux, nous disputerons de quelque chose. marchons donc maintenant. Doncques disoit-il estre allés, apres auoir disputé par entr'eux: mais Socrates cheminer fort lentemēt tout pēsif, & le voulant attrēdre, luy auoir commandé aller deuant. Or approchât du logis d'Agathō, disoit auoir trouué la porte ouuerte, & estre suruenue quelque risée. ou incontinent se trouua vn seruiteur qui l'introduit ou estoit la compagnie qui estoit assise prestte à dîner. Et le voiât Agathon, cōmēça à luy dire: Aristodeme, vo^o venez tout apoint pour dîner avec nous. Et si vous auez quelque autre chose à dire, ie vous

prie la remettre à vne autre fois. ie vo⁹ cherchois hier pour vous inuiter, mais il ne fut possible de vous trouuer. Mais que n'avez-vous amené Socrates: lequel se retournant, dist: Comment, ie ne voy aucunement Socrates, qui me suyuoit, & toutefois sommes venus ensemble, m'ayant inuité à ce festin. Vous auez bien fait dist Agathon: mais ou est Socrates. Il venoit nagueres apres moy, parquoy ie m'emerveille beaucoup, ne sachant maintenant ou il est. Lors Agathon auoir commandé à quelque sien seruiteur, Ne cherchez-vous pas Socrates, & le nous amenez? Quant à vous Aristodeme, prenez place pres Eryximache. sus qu'on le face assoir tout maintenant. Donc Aristodeme disoit estre entré vn seruiteur qui rapportoit auoir veu Socrates retiré derriere le prochain portail, & que l'ayant appelé, ne vouloit entrer. Vous ne dittes rien à propos, dist Agathon, appellés le de rechef, & ne cessez iusques à tant qu'il vienne. Non Agathon, respond Aristodeme, ne l'appellés aucunement, ains le laissez, car il a de coustume de s'arrester ainsi en cheminant, selon que l'occasion se presente. Je pense toutefois qu'il viendra bien tost. Parquoy ne le molestez aucunement, ains le laissez faire à son plaisir. Toutefois s'il vous semble bon, Agathō, il le faut faire ainsi. Ca enfans, que n'apportés-vous des viandes icy à nous autres, & seruez ce qui est necessaire? vous vous gouuer-

nés à vostre plaisir & sans conduite, assurez vous qu'onques ie ne fis ainsi. Pourquoy considerans entre vous que m'ayez receu avec les autres au banquet, faites diligemment ce qu'il appartient, afin que tous ensemble nous ayons occasion de louer vostre diligence & bon seruice. Parapres disoit Aristodeme qu'ils auoient commencé à souper, & que Socrates estant appelé plusieurs fois par le commandement d'Agathon n'estre entré que preallablement ne se fust exercé, *Exercice de Socrates deuant le repas.* comme il auoit accoustumé faire. Parquoy estre arriué au milieu du souper. lequel Agathon assis tout le dernier, auroit appelé, Socrates venez icy, afin qu'estant pres de vous ie puisse receuoir quelque fruit de ceste tant sage contemplation ou vous estes occupé à ceste porte. Il est tout notoire que vous auez contemplé quelque bonne chose, & que vous l'auiez avec vous: autrement iamais vous n'eussiez cessé. Parainsi s'est assis Socrates, & a dit: Agathon, que tout se porteroit bié si sapience se pouuoit communiquer d'un homme qui en est plein, à celuy qui n'en a point, pour estre pres & se toucher l'un l'autre, tout ainsi que l'eau coule d'un vaisseau plein en vn autre vuyde, par vn filet de laine. Que si ainsi estoit de sapiece, j'estimerois beaucoup estre assis aupres de vous, car i'aurois opinion participer de ceste tant copieuse & excellente sapience qui est en vous. Quant à la mienne elle est fort chetive & ambi-

gue, comme quelque fonge & refuerie: la vostre est trop plus clere & excellente, comme celle qui pour vostre adolescence se môstra hier tant manifestement en la presence de plus de trente mil Grecs. Socrates vous estes contumelieux, respond Agathon, soupez maintenant, puis apres nous disputerôs de sapience vous & moy, & sera Denis nostre iuge. Apres cela, dit Aristodeme, Socrates & les autres cōiues, auoir tasté les vins & beu ensemble, tout ainsi que quād lon sacrifie: puis cōmencé à chāter de Dieu & autres choses, cōme est la coustume, & s'estre totalemēt dōnés à boire. Pourquoi lors Pausanias parla en ceste maniere: Messieurs il est bon que teniôs quelque moyen de boire moins & plus doucement: car quāt à moy premieremēt, ie me sens encores tout pesant du vin que ie pris hier, ainsi ie n'ay besoin de beaucoup boire, ains plus tost de m'en abstenir. I'estime plusieurs de vous en estre ainsi, car vous y estiez aussi hier. Regardez donc que nous buions plus sobrement. Vous dittes tresbien Pausanias, respond Aristodeme: qu'il fault boire modestement & avec discretion. Aussi suis-ie l'un de ceux qui seniurerent hier. Quoy entendant Eryximache, filz d'Acumen, Vous parlez bien, dit il, ie desirerois volontiers en outre entendre combien Agathon est prompt à boire. Nullement disoit-il. à la verité il nous est tresbon, à moy, à Phedre, Aristodeme, & à ces autres

tres icy, que vous qui pouuez boire beaucoup, vous nous en empeschiez maintenant. Nous sommes tousiours assez imbeciles, hormis Socrates, qui est propre à faire l'un & l'autre. Quelque chose donc que nous facions, il n'y a danger. Lors dit, Eryximache auoir ainsi parlé: Puis qu'il n'y a celuy de la compagnie qui se vueille eniurer, parauenture il ne sera hors de propos, si ie recite quelque chose vraye d'ebriété. Ie sçay veritablemēt par la medicine, ebriété estre fort moleste, & pernicieuse aux hōmes. Aussi ie ne voudrois iamais boire excessiuement & sans necessité, & ne le voudrois cōseiller à vn autre, principalement quand on se sent encores du vin pris le iour precedent. A quoy, ainsi qu'affirme Aristodeme, Phedre Myrnusien, respond ainsi: Certainemēt ie vous ay tousiours creu, & eu en bonne opinion, specialemēt en la medicine, maintenant ie suis de mesme aduis, pourueu que tous les autres s'y accordent. Lesquels entendans ces propos, auoir tous consenty qu'il ne falloît boire pour seniurer, mais seulement pour plaisir. lors Eryximache. Puis qu'il est deliberé que chascun boiue à sa discretion, ie declareray maintenant ce qui reste. Il me semble que lon doit chasser hors ceste chāteresse qui est entrée n'agueres. elle ioue seulement de sa lire a elle mesme, ou bien si elle veut, qu'elle esbate ces femmes qui sont la dedans. Quant à nous, il me semble que deuous

ce iourdh'uy confabuler & deuifer ensemble. & fil vous plaist, ie metteray sus les propos que nous deuons tenir. Ce que tous luy ont prié faire. Il parle donc ainsi. Ie commenceray (dit il) selon la tragedie de Euripide, dite Melanippe. & n'est de moy l'histoire que ie veux deduyre, mais de Phedre. Phedre se plaint souuent à moy, tenāt quelque propos assez impertinent: veu que les poetes ont escript hymnes & cantiques en l'honneur des autres dieux, onques aucun d'iceux n'a celebré Amour, qui est si grand Dieu. Si voulez Eryximache (dist Phedre) bien examiner, vous trouuerez quelques Sophistes diferts, auoir loué par oraison Hercules & les autres, ainsi comme le sauant Prodic. iacoit que cela ne doit sembler estrange a personne. Mais il me souuient auoir leu vn liure de quelque sauant homme, auquel il louoit merueilleusement le sel, comme profitable à la vie de l'homme: & peut lon trouuer plusieurs autres semblables ainsi loués & celebrés. par ainsi estre bon de verser diligemment en telles choses. Quant est d'Amour si grand & puissant Dieu, il nes'en trouuera pas vn qui l'ait celebré iusques à maintenant selon sa dignité, ains plus tost mesprisé en tous endroits. Qui ne trouueroit cela tresmauuais: le propos de Phedre me semble veritable. & pour luy gratifier ie desire fort luy faire quelque present: car il me semble raisonnable que tous nous honorions ce Dieu

Amour, que si vous le trouuez bon ainsi, nostre disputatiō sera cōsone & biē accordāte. Dōques i'estime que nous deuons checun de nous louer Amour, tant que fera possible, lun commençant a la main dextre, & cōsecutiuelement les vns apres les autres. Que Phedre commēce, pour ce qu'il est le premier assis, & qu'il est inuenteur de ce propos. Lors Socrates: Eryximache, personne n'y cōtredira: de ma part comment y repugnerois-ie, veu que ie n'estime rien sçauoir, que choses appartenantes à Amour. Aussi n'y contrediront Agathon, ne Pausanias, encores moins Aristophanes: car toute son estude est à Venus & à Bacchus. ne pas vn autre de tous ceux que ie voy icy, iacoit qu'il ne nous peut aduenir fort egal, à nous qui sommes les derniers assis. Si donc les premiers descriuent Amour doctement & amplement, il nous suffira. Que Phedre commence donc heureusement, & honore Amour. Tous se font accordez à ce qu'auoit dit Socrates, & ont commandé aux autres pareillement s'y accorder & consentir. Or n'auoit peu Aristodeme retenir les dits d'un checun, aussi ne suis memoratif de tout ce qu'il a recité. Ie vous reciteray dōc maintenant les propos qui ont esté tenus, dignes de memoire. Dōques lon dit que Phedre commença le premier, parlant en ceste maniere.

HARENGVE DE FEDRE A
LA LOVENGE D'AMOUR.

Mour est vn grand Dieu, admirable aux dieux & aux hommes, tant pour son origine que pour plusieurs autres choses. Et pource qu'il est des plus anciens dieux, semble digne d'estre honoré. Ce que lon peut cognoistre, pourtāt que poete, ne autre quelconque n'a escript ses progeniteurs, ne son origine. Hesiode escript au commencement auoir esté vn chaos, en telles parolles. Il y a la terre ample & ferme, le siege perpetuel de toutes choses, pareillemēt Amour: apres le chaos. voulant dire ces deux auoir esté premierement, la Terre & Amour. Parmenides de la generation d'Amour dit ainsi: Amour a esté engendré premier deuāt tous les dieux. Aussi semble Acusile accorder avec Hesiode. Par ainsi est il confessé & tenu de tous Amour estre des plus antiques. Et puis qu'il est tel, il nous a causé tresgrands biens. Certainement ie n'estime qu'il puisse aduenir plus grand bien à vn ieune adolescent, qu'un bon amy: ou à l'amateur, qu'un aimé homme de bien. Or il y a deux moyēs, par lesquelz des l'enfance doit estre conduit toute sa vie celui qui desire viure honnestement. c'est: vergongne de choses deshonestes, & s'estudier du tout à honnesteté. Ce que Amour nous apportera plus tost que ne feront

richesses, origine de noz maieurs, ne honeurs mondains. Aussi ne pourra sans ces deux moyēs l'homme public ne priué faire chose excellente & magnifique. I'oserois bien affermer que si l'amateur estoit surpris de son pere, de ses amis, ou de quelque autre que ce soit, faisant quelque chose impertinēte, ou endurent par couardise d'un autre, sans le contredire, & s'en venger, qu'il n'en fera point tāt fasché, que s'il est trouué & cogneu tel par celui qu'il aime. Nous voions semblablement l'adolescent rougir de honte, principalement quand son amy le trouue en forfait, & cōmettāt chose deshoneste. Si la cité & l'exercite pouuoient aucunement estre composés de ceux qui prattiquēt & celebrent Amour, en aymāt & en estant aimés, toutes choses se porteroient trop meux, & seroient plus vertueusement administrées: c'est à scauoir en euitant par vergongne ce qui est deshoneste, & s'efforcer comme par quelque emulation à honnesteté. tels hommes à la verité, encores qu'ilz fussent en petit nombre, surmonteroient au cōbat & à la guerre tous les autres, quelque multitude qu'il y eust. L'amateur pour vray craindra trop plus laisser son rang à la bataille & tourner le dos, ou abādōner les armes deuāt son bien aimé, que deuāt tous autres hommes. Mais qui plus est, il aimeroit meux bien souuēt mourir, que laisser la son amy, & ne le secourir au danger. Et n'y a hōme si couard & pusilla-

nime qu'Amour n'enflambe, le rendât vertueux & diuin, pour estre egal au plus grād & plus fort. Amour dōne aux amoureux ce que dit Homere que Dieu donne à quelques nobles & grans, qui est vehemence & fureur. Aussi n'y a il entre les hommes que les aymans qui vueillent mourir les vns pour les autres, & non seulement les hommes, mais aussi les femmes. Dequoy a donné suffisant temoinage entre les Grecs Alceste fille de Pelias, laquelle seule a voulu mourir pour son mary au viuant & en la presence des pere & mere d'iceluy. Lesquelz pour ce grand Amour elle a tant surmonté de charité & bienueillance, qu'elle les a estimé comme estrangers, ayans seulement quelque affinité de nom avec leur filz. Quel fait non seulement les hommes, mais aussi les Dieux ont estimé tant excellent & vertueux, que iacoit qu'entre beaucoup faisans plusieurs & nobles actes, les Dieux donnent la grace de resusciter & viure à bien peu, ilz ont neantmoins reuoyé ceste noble dame des enfers, pour le plaisir & contentemēt qu'ilz ont receu d'un fait si magnanime. Tant donc estiment les Dieux la vertu & exercice d'Amour. Or ont ilz reuoyé des enfers Orphee filz d'Eagre, sans auoir accompli son dessein. Ilz ne luy ont restitué sa femme, pour laquelle il estoit là bas descendu, mais luy en ont seulement monstré l'ombre ou phantome, cōgnoissans bien qu'il n'eust osé mourir par

*Exemple
de l'efficace
d'Amour.
Alceste
mourant
pour son
mary.*

*Orphee est
icy noté.*

amour comme Alceste, mais intimidé par faute de bō cueur, comme vn Vielleur & Musicien auoit machiné quelques moyens pour seulement descendre vif aux enfers. Duquel delict les dieux luy ont ordōné punition, c'est à sçauoir qu'il seroit saccagé par les femmes. mais ils ont grandement honoré Achille fils de Thetis, le colloquās aux isles des bienheureux, pource qu'ayant entendu de sa mere qu'apres auoir tué Hector, il luy conuenoit mourir incontinent: autrement ne luy rester, sinon retourné en son pays, finalement mourir vieux sur ses cédres. Il a donc meux aimé combattre vaillamment pour son amateur Patrocle, & vengeance sa mort non seulement mourir, ains ne se soucier d'estre tué apres auoir fait mourir Hector. Ce qu'approuuans les dieux, & qu'il auoit tant fait pour son amy, l'ont honoré & célébré de gloire immortelle. Lon voit apercement Eschile errer, disant que Patrocle fust aimé d'Achilles, car il excedoit en beauté non seulement Patrocle, mais aussi tous les autres nobles: & si estoit encore ieune, sans barbe, beaucoup plus ieune que Patrocle, ainsi que recite Homere. Certainement les dieux estiment beaucoup telle vertu en Amour, aussi ont ilz plus en admiration & plaisir, & recompensent meux, quand celuy qui est aimé defend & ayme son amateur, que quand il maintient celuy qu'il aime. L'amateur est plus diuin que celuy qui est aimé,

*Achille
Autre exem-
ple d'Amour.*

pour ce qu'il est rauy de diuine fureur. Pour ceste raison Achilles a esté plus honoré que Alceste, aussi les dieux l'ont introduit & logé aux isles bienheurees. Par ainsi faut cōclure Amour estre le plus ancien des dieux, & digne d'estre grandement honoré. Estre d'auantage celuy qui donne plus de moyen aux hommes, tant viuans que defunts, d'acquérir vertu & beatitude. Or a il raconté tele auoir esté l'oraison de Phedre. Quelques vns apres luy auoir dit quelques parolles, mais ne s'en souuenir. Cela donques omis, il attribue à Pausanias l'oraison suyuant.

ARGUMENT SVR LA
SECONDE ORAISON.

POur mieux louer Amour en son rang, Pausanias le diuise en deux especes. Donques tout ainsi qu'il y a deux Venus, l'une celeste, & l'autre terrestre & vulgaire, y auoir aussi deux especes d'Amour. l'un estre celeste, regardant seulement la beauté de l'esprit, & les bonnes meurs, & ce seul amour meriter louenge, comme le plus excellent, eternal, & tousiours durable, ainsi que l'esprit est immortel & incorruptible. Cest Amour auoir seulement origine virile, & non feminine, cest assauoir du ciel, pour ce ne consister au feminin, mais entre les hommes genereux, & pleins de virilité. nō encore en tout le genre viril: comme es petits enfans, pourtant que pour leur eage, on ne peut encore iuger de leurs meurs: mais bien es adolescens, desquels

desquels lon peut aucunement faire coniecture de leur vertu & magnanimité pour l'aduenir, en ce qu'on en cognoist presentement, & en tel eage. Les republicques estre gouuernées par cest Amour, & les tyrannies supprimées, comme plus amplement est monstré en l'oraison cy apres. Il est en oultre, & peut tant enuers les dieux & les hommes, que les dieux pardonnent le pariurer seulement aux amateurs, de maniere que le iuremēt en Amour, n'est reputé vicieux. L'autre Amour au contraire, ayant origine terrestre & feminine: & tout ainsi qu'il suit seulement choses caduques, subiettes à toute mutation & corruption: comme est beauté de corps, richesses mondaines & autres semblables, aussi est il inconstant & variable. Qui est il plus muable en ce monde, que la beauté exterieure d'un corps humain? Que si Amour regarde seulement ceste beauté, il faut necessairemēt, que quand elle se passe, il perisse aussi & defaille quant & quant. Or ce mesme Amour suyuent les hommes charnels, effeminés, ne sentans rien de spirituel, autant auenglés & inconstans comme leur guide. Il faut donc conclure que tout Amour qui n'est pour le respect de vertu, & bonnes meurs, estre vituperable & contemnable, comme seruite, inconstant & dommageable.

D



Double Venus et double amour
 E propos, Phedre, par lequel nous auez instruits à louer Amour simplement, ne me semble assez suffisamment deduit. S'il n'y auoit qu'un Amour, ce seroit fort bien dit: mais entédu qu'il n'est seul, il vaut trop mieux expliquer premierement, lequel merite estre loué. Ce que ie m'efforceray faire. Premierement ie veulx mōstrer quel Amour est louable, puis ie mettray peine de le louer selon sa dignité & merite. Il n'y a celuy qui ne sache que Venus n'est iamais sans Amour. Parquoy s'il n'y auoit qu'une Venus, il n'y auroit aussi qu'un Amour. Mais pour ce qu'il y a deux Venus, il est semblablement necessaire qu'il y ait deux Amours. Qui niera ceste déesse estre double? N'y a il pas vne Venus antique, sans mere, mais engendrée du ciel, laquelle nous appellons celeste? l'autre plus ieune, engēdrée de Iupiter & de Dione, laquelle nous appellōs cōmune & vulgaire? Donques est il necessaire que cest Amour qui acompagne la premiere Venus, soit appellé celeste: & qui la secōde, soit aussi estimé cōmun & vulgaire. Il est bien raisonnable de louer tous les dieux, mais faut distinguer les œuures de l'un & de l'autre Amour. La cōdition de toutes actiōs est tele, que toute action de son naturel n'est ne honeste ne deshoneste, ainsi que lon peut voir

en ce que nous faisons tous les iours: cōme boire, châter, disputer. De tout cela il n'y a celuy de foy qui soit honeste, ou deshoneste. Mais la maniere de faire doit donner nom certain & special à l'action & œuure. Car ce qui est bien & honestement fait, est honeste: deshoneste, qui est fait au contraire. Par mesme raison tout Amour ne toute maniere d'aimer n'est honeste & louable: mais le seul Amour qui nous instruit à honestement aimer. Amour qui appartient à ceste Venus vulgaire & commune, est pareillement vulgaire, conseillant de faire tout ce qui se presente. Aussi est celuy Amour, duquel les vicieux & desbauchez ayment. D'auantage ils n'aiment moins les femmes que les hommes, moins les corps que les espritz: & plus tost aiment les hommes folz que les sages. Ilz bruslent & appetent excessiue-ment acomplir leur desir: mais ilz n'ont aucun egard, que ce soit honnestement ou non. Parquoy aduient qu'ilz executēt tout ce que offre le sort, autant le bon que le mauuais. Quelle affection prouient de ceste ieune Venus, qui participe en sa generation du sexe masculin & feminin. Mais Amour qui suit seulement la celeste Venus, tout ainsi qu'il ne participe de generation feminine, ains masculine seulement, aussi ne s'estend qu'au genre masculin. D'auantage pourtāt qu'il acompagne la plus ancienne & pudique Venus, il est exēpt de toute lasciuete & petulance. Pourquoy

tous ceux qui sont pris & touchés de cest Amour, ayment le genre viril, lequel est naturellement plus robuste, raisonnable & genereux. Et cognoist lon claiement ceulx qui sont ravis de cest amour, en ce qu'ilz n'aiment les ieunes enfans, ains les adolefcens, lors qui commencent à auoir le iugemēt bon, & la raison entiere. Or est le genre viril plus propre à exercer l'sprit: & pour meux faire, ils acquierent familiarité ensemble. Tels sont prests à mon aduis qui commencent à aimer ainsi, passer ensemble toute leur vie, sans deceuoir celuy que lon aime, ne aussi changer l'un pour aimer l'autre. Aussi n'aiment ils les enfans qui sont encore sans raison, lesquels par apres ils meprisent, & laissent quand ils seront vieux & passés. Pource doit lon defendre par certaines loix de n'aimer les ieunes enfans, de peur que pour neant quelq'un mette son estude en chose si douteuse. Car il n'est certain, à quelle fin les ieunes enfans, soit à vice ou vertu, doiuent finalement paruenir. Les gens de bien de leur propre vouloir & mouuement se proposent ceste loy. A laquelle faut contraindre par quelque necessité les amateurs vulgaires, tout ainsi que nous leur defendons & empeschons d'aymer les femmes libres, autant que possible nous est. Ceulx sont à la verité qui ont ouuert le chemin aux conuices, & donné occasion à quelques vns de dire, qu'il est deshoneste d'obeir à son amateur: ce

qui est dit des amateurs vulgaires, apres que lon a cogneu & reproué leur impertinence. Or ce qui est fait pertinemēt & avec modestie, n'est iamais vituperable. Il y a vne loy instituée d'Amour, es autres cités, facile à entendre, pour auoir esté simplement & clairement baillée. mais celle q̄ nous en auons, & les Lacedemoniens, est fort diuerse. En Elide & Beotie, ou l'eloquēce est ignorée, il est commandé simplement par la loy, d'obeir aux aimans: ce que n'est estimé deshoneste, tant des ieunes que des vieux. Et ce ie pense auoir esté fait, pourtant qu'estās ineptes à haranguer, ils ont euité le trauail de persuader les adolefcēs. Ce mesme point en Ionie & autres lieux soubz l'obeissance des Barbares, est reputé deshoneste par la loy. Entre les Barbares à causé tele opiniō la tyrannie, & pareillement l'estude de sapience & de la gymnastique. Car teles estudes & exercices ne sont conuenables aux tyrans, qui rendent les esprits de leurs subietz, bons & genereux, qui causent amities inseparables entr'eux, & frequētes aliances, lesquelles sur toutes choses engēdre amour. Cela ont appris noz tyrans par l'euement & consequence des choses. L'amour de Aristogiton, & l'amitié de Harmodius tant ferme & asseurée, a quelquefois renuersé leur tyrannie. Par ainsi en quelque part que la liberté d'amour est totalement abolie, elle est quant & quāt empeschée par l'iniquité des legillateurs: & ce

par la tyrannie & violence des Princes, & par la couardise des subiets. Et ou elle est totalement permise & abandonnée, c'est par negligence de ceux qui l'ont ainsi ordonné. Or en cest endroit, la chose est bien mieux ordonnée, iacoit comme i'ay dit, qu'elle ne soit facile à cognoistre. Elle semble estre entierement permise, si lon considere ce qui se dit: estre plus honeste aimer publiquement que secretement: principalement à ceulx qui sont vertueux, encore qu'ilz ne semblent estre si beaux que les autres. Aussi fauorise bien souuent à l'Amateur le commun bruit & enseignement, comme pour aymer, ne commettant rien deshoneste. Car communement lon trouue honeste, si quelqu'un fait vn amy, au contraire deshoneste. D'auantage la loy permet & ottroye quelques grās moyens à vn amateur de faire vn amy, luy concede estre loué: mais si quelqu'un estoit si hardy de tenter cela enuers tous indifferemment, à la verité il tumberoit en grand vitupere enuers les philosophes. Si quelqu'un pour recouurer argēt d'un autre, ou quelque grand magistrat tente les mesmes moyens dont vsent les aymans vers leurs aymés, il se presente en tous endroits, il prie, il supplie, il couche toute nuit dehors à la porte, il s'humilie, s'asservit, soumet & obeist en toutes choses, qu'il n'y a hōme tant serf qui en voulust autāt faire, mesme n'y pourroit estre contraint, tel personnage sera

repris de ses mesmes amys, & ennemys. Ilz ne pourront louer, ains grandement vituperer teles flateries & assentations tant seruiles. Mais l'amateur faisant teles choses acquiert tele grace & fa-
 ueur, & luy est permis par la loy, sans aucune note d'infamie, comme faisant quelque chose de vertu. Qui plus est on dit vulgairement que les dieux pardonnent le seul pariuremēt, qui se fait pour amour. Quant au iurement de Venus, ilz ne l'estiment à rien. Par ainsi tant les dieux que les hommes, ainsi que temoigne nostre loy, ont donné toute licence à vn aymant. Si donc nous considerons les choses deuant dittes, nous estimerons Amour estre quelque grād chose en vne cité, & que l'aimé cede & obeisse à son aymant. Et si derechef nous voulons considerer, ce que ie diray, nous reputerons ceste mesme chose tres deshoneste en nostre famille & cité. Les parens baillent en charge leurs enfans aux pedagogues, pour empescher que s'entraymans ils ne deussent ensemble. Ce que voyans leurs compagnōs & semblables, blasment grandemēt: & n'en font aucunement repris par les plus vieux, comme delinquans. Parquoy comme il a esté dit au commencement, tele chose de foy n'est ne honeste, ne vicieuse. Et ne se doit prendre simplement: car ce qui est bien fait, est honeste: au contraire, deshoneste. C'est chose vilaine, d'obeir deshonestemēt au vicieux: mais honeste d'obeir

La faueur que porte l'aymāt à son aymé, n'est estimée flatterie ne chose seruile. Le seul pariuremēt en amour est remissible.

honestement au vertueux. Or est vicieux cest amateur vulgaire, aimât plus le corps que l'ame. Aussi n'est il durable, suyuant chose tant inconstante. Car incontinēt que ceste beauté du corps que tant il desiroit se passe & deflorist, il se retire, ne tenant rien de ce qu'il a promis. Mais celuy qui est amateur des bōnes meurs, perseuere toute sa vie en amitiē: car il a suiuy chose stable & permanente. Pource nostre loy commande expressement de cognoistre tous les deux, pour en suyure l'un & fuyr l'autre. Et ce pourtant qu'elle discerne & examine que c'est que lon aime, & ce qui est en vn homme digne d'estre aimé. Pour ceste cause lon estime impertinent quelqu'un estre soudainement pris d'Amour, & de legere occasion: mais qu'il coule quelque temps entre deux requis & necessaire, pour cognoistre les meurs de ceux que lon veut aymer. D'auantage il est impertinent se laisser prendre & conduire par abondance de richesses & grandeur de magistrats: encore que lon soit surpris. Plus par quelque crainte que de franc & libre vouloir: ou qu'on ne meprise tele chose, & y resiste pour quelques pecunes receues, ou pour dignites ciuiles acquises & pratiquées. Et de tout cela n'y a rien ferme ne solide, en outre que de tels personages ne vient iamais vraie amitie. Par ainsi selō nostre loy, ne reste qu'un point par leq̄l les ay mēs puissent bonnemēt gratifier a leurs ay mās.

Donques tout ainsi que en nostre loy n'agueres recitee, a este dit, que nul plaisir volūtaire de l'Amateur vers l'Aymé doit estre reputé infame ne adulateur, aussi selō la mesme loy, il y a quelque seruitude volontaire, laquelle n'est iamais suiette a infamie. C'est celle qui est accompaignee de vertu. Il est receu par noz loix que si quelqu'un vouloit frequenter & honorer vn autre, pensant en receuoir quelque instruction, soit de sapience ou autre vertu, tele seruitude volontaire, ne peut apportet deshonneur au seruant: aussi ne doit elle estre appellee adulation. Or fault il conduire ces loix a vne mesme fin, cest ascauoir celle qui traite des Amateurs, & ceste cy de Philosophie, & encore d'une autre vertu, s'il se peut raisonnablement faire, & est decent que les Aymés obeissent aux Amateurs. Car quand en pratiquāt la loy, l'Amateur & l'aymé s'accordēt: scauoir est que l'Amateur soit tousiours prest de seruir honestemēt en toutes choses aux aymés: iceux, d'obeir en ce qui est raisonnable, a leur Amateur, cōme precepteur de science & de bonnes meurs. Derechef que l'Amateur ayt moien d'auancer l'autre en sapience & autres vertus, lequel n'y est suffisamment instruit: lors que teles loix s'accordent ainsi bien, il en adient seulement estre iuste & raisonnable que les Aymés obeissent aux Amateurs: si au contraire, nulle mēt. Estre deceu en cela n'est deshoneste. En toutes autres choses

telemaniere de careffe & feruice est dehoneste, soit que l'opinion deçoiue celuy qui fait seruice ou non : Si quelqu'un gratifiât a son amateur comme riche, pour respect de ses richesses, l'abuse, & n'accomplist iamais son desseing, encore quil soit poure, est neantmoins vituperable. Pourtant quil montre la condition de son esprit estre seruile, se rendant serf & subiet en toutes choses pour les biens seulement: ce que a la verite n'est honeste. A semblable si quelqu'un gratifie a vn homme, l'estimant vertueux, & par ce moien esperant deuenir meilleur, il est deceu quand l'autre est trouué vicieux: mais tele deception est honeste & louable: car il montre combien il a bon vouloir de faire tout seruice & endurer pour acquerir vertu, lequel veritablement est estimé vertueux. Dóque est il tousiours honeste de s'assuiettir & gratifier pour vertu. Or tel amour appartient a la deesse celeste, aussi de sa part est il celeste, estimable & precieux tant en priué qu'en public, qui excite & l'aymant & celuy qui est aymé à estudier & se dóner totalement a vertu. Quât aux autres amours, ils s'ót tous suppos & compaignõs de ceste Venus vulgaire. Voyla Phedre, ce q̄ cõme a l'improueu, ie veux maintenant dire d'amour. Apres que Pausanias eut fait pause, cest a dire fin de parler (ainsi m'ont appris les sages faire allusion d'un mot a lautre) Aristodeme allega qu'il faloit qu'Aristophanes

consequément en dist son aduis. Mais auoir esté empesché, pour vn sanglot, qui suruint alors, de trop grande repletion, ou pour quelque autre cause. Pourquoy auoir parlé a Eryximache Medecin estât assis tout pres de luy, en ceste maniere Eryximache c'est maintenât a vous a parler, ou a me deliurer de ce hoquet: ou bien parler pour moy, iusques a ce qu'il ait cessé. A quoy respond Eryximache. Ie feray l'un & l'autre. Car prenant vostre lieu, ie diray pour vous, puis vous direz pour moy, après que vostre sanglot sera cessé. Ce pendât que ie parleray, si vous voulez retenir vostre halene, le hoquet cessera. Et si cela vous deplaist, pour le moins lauez vostre gorge par dedans, d'eau en grand' quantité. Que si d'auenture il estoit vehement, aguillonnez vostre nais pour vous faire esternuer. En faisant cela deux ou trois fois, il cessera encore quil soit grand & frequent. A quoy Aristophanes: Ie feray ce que vous me cõmandez, deuant que vous aiez acheué de parler. Donques parle Eryximache en ceste maniere.

*Remede
du sanglot.*

A R G V M E N T S V R L A

SECONDE ORAISON.

A V troisieme lieu Eryximache, disputant d'Amour, pour celebrer sa profession, comme il est bien raisonnable, montre comment Amour sestend en

toutes choses, & non seulement es esprits des hommes vertueux. Voyons donc premierement es choses naturelles. Le corps humain composé des quatre elements, est sain & bien temperé quand les quatre humeurs s'accordent par Amour ensemble, sans que l'une excède l'autre selon la iuste proportion: au contraire intemperé: toutefois qu'en ces deux corps ainsi disposés y a quelque Amour, mais différent l'un de l'autre. Le medecin estre sauât qui peut reconcilier teles cōtrariétés, changer un Amour pour l'autre, l'oster, ou l'introduyre, quand besoin est. ainsi donc est gouvernée la medecine par Amour. Il s'estend d'avantage sur toutes autres especes d'animans. Les irraisonnables par Amour appetent & s'efforcent d'engēdrer, & les plâtes de produire leur semblable. de maniere qu'il n'y a point de haine en chose quelconque. Le froid ne fuit point la chaleur, par haine, mais afin de n'estre destruit par ceste mesme chaleur son contraire. Les saisons de l'année se maintenir & gouverner par Amour: car quand ces quatre premieres qualités s'accordent, & recoiuent en elles bōne tēperature & harmonie, elles causent l'année bōne et salubre. Venōs aux choses celestes. Les planetes & autres estoilles par amour fauoriser les corps inferieurs, & leur faire bon visage. Tous arts, tant libres que mecaniques sacquierent & maintiennent par Amour. La medecine (comme nous auons dit) quand les humeurs de qualités contraires, s'accordēt l'un avec l'autre, ou gist la vraye tēperature du corps humain. Le médicament purgatif attirer à soy comme par quelque amour, l'humour qui luy est

familier. L'agriculture: quand checune plante ou semence rencontre vne terre, qui luy soit conuenable, a moureuse & familiere. La Musique pareillement. Comme, l'armonie est composée de tons differens, mais accordée ensemble par Amour, sans lequel iamais ne s'accorderoient, & ne se feroit point d'armonie. Amour est par tout, & cause de toutes choses.

ORAI SON DE

ERYXIMACHE.

IL me semble donc estre necessaire que ie supplie & paracheue ce que Pausanias aiant tresbiē commencé, n'auroit suffisamment mené afin. De moy ie trouue bonne la distinction, par laquelle amour a esté diuisé en deux. Il me semble auoir trouué par nostre science de medecine, qu'Amour n'est seulement es esprits des hommes vers les plus beaux: mais en plusieurs autres choses: aussi est il es corps de tous animaux, & en ce qui prouient de la terre, & fualement en toutes choses naturelles. Donc ce grand & admirable Dieu s'estend amplement par tout, tant es choses humaines que diuines. Et de ce prendray premierement exemple en la medecine, afin que i'honore mō art. Or sont cōpris ces deux Amours en la nature des corps humains. Car il est certain que ce qui est en noz corps, biē dispos, & ce qui est mal,

n'estre mesme, ains dissemblable. Et ce qui est le dissemblable, appete & ayme le dissemblable. l'Amour donc estât au corps sain, est dissemblable de celuy qui est au corps malade. Et faut (ainsi que n'agueres disoit Pausanias) gratiffier aux hōmes téperés: mais aux intemperés nullemēt: ainsi fault il ceder & indulger aux corps sains & entiers, en quoy gist spécialement la medecine: mais aux corps malades & depraüés, nullement, si on la veut heureusemēt pratiquer. Et est pour parler sommairement, la medecine, vne science par laquelle on cognoist les dispositiōs d'amour au corps humain, entant que touche euacuation & repletion. Aussi est tressauant medecin, celuy qui peut en teles choses discerner le beau & laid amour. Cōme est scauāt ouurier en son art, celuy qui peut alterer & changer les choses, de maniere qu'il mette vn Amour au lieu de l'autre, ou quil imprime Amour en ceux ou il n'est point, & toutefois y doit estre: ou bien en extirper celuy qui y est planté & enraciné. Il faut donc que le medecin puisse recōcilier les inimities du corps humain, & y engendrer vne amitié mutuelle. Or sont tresgrādes les inimitiés entre les choses fort contraires: comme le froid au chaud, amertume à douceur, l'humide au sec, & autres semblables. Et a cōposé cest art de Medecine nostre maieur Esculapius, quand il a concilié ensemble ces cōtrariedades, & y a mis vn Amour mutuel, ainsi que

ie croy, mesme par les poetes qui en donnent témoignage. Donques toute la medecine par ces raisons que i'allegue est cōduitte & gouuernée par ce dieu Amour. Semblablemēt est l'agriculture, & la gymnastique. Autant en est de la Musique. ainsi que peut cognoistre euidēment vn checun, qui le voudra vn peu cōsiderer. Ce que parauenture veut signifier Heraclite, mais il ne l'explique assez suffisammēt par ses parolles. Vne chose, dit-il, disconuenante en soy, pouuoir cōuenir & accorder par Amour: cōme la conuenance de l'arc & de la lyre. Il est absurde dire q̄ l'harmonie soit dissonāte, & qu'elle soit composée de choses dissonātes, pendant qu'elles sont teles, & qu'elles desaccordent. Mais par auenture vouloit il dire que l'harmonie est cōposée de tons graue & acut discordans au parauāt, mais accordés maintenāt par art de Musique. Car iamais ne se fait harmonie de graue & acut, pendant qu'ils discordent. Harmonie est vn chant composé & accordé de plusieurs. Et ce chant est vne concorde & consonance: laquelle ne peut iamais estre faitte de tons dissonans, ce pendant qu'ils desaccordēt. Car ce qui desaccorde, ne peut rēdre chant ne harmonie accordante: comme le rithme est cōposé du tardif & leger, accordés, qui desaccordoient au parauant. Et tout ainsi que la medecine accordant & conciliant les humeurs, engendre amour & mutuel consentement, aussi fait la Musique accor-

dant les voix. La Musique est vne science touchant la mesure & harmonie, qui sçait iuger des dispositions & puissances d'Amour. A la verité il est bien facile de cognoistre la puissance d'Amour en la composition de rythme & harmonie: mais en ce lon ne distingue encore ces deux Amours, qui se pourra faire, lors que lon accommodera le rythme & harmonié aux hommes: ou en faignant ce que lon appelle faire melodie, ou bien vsant des melodies & metres bien instituées & inuentées, que lon appelle, discipline. Et ou l'observation est difficile, lors est besoin d'un sçauant ouurier. Maintenant nostre propos reuiét la: cest asçauoir qu'il faut gratiffier aux hommes modestes, pareillement a ceux qui ne le sont encore assez, afin qu'ils s'efforcent de l'estre, & se maintenir en leur amitié. Aussi est cest amour merueilleusement beau, lequel accompagne la celeste muse Vranie: mais celuy de la muse Polymnie, est l'Amour vulgaire. Auquel ne faut obeir sinon prudemment, & avec toute discretiō: afin que si lon en reçoit quelque volupté, on eui te incontinece. Tout ainsi qu'en nostre art, il est fort difficile, pour les cupidites qui nous attirēt aux sauces & friandises des cuisiniers, que nous en vsions, tāt bien que ce soit, sans incommoder nostre santé. Parquoy nous deuōs obseruer si diligemment qu'il sera possible, en la musique, en la medecine, & toutes autres choses, tant humai-

*Vranie.
Polymnie.*

nes

nes que diuines, l'un & l'autre Amour, lequel est par tout. D'auantage la disposition des saisons de l'annee, est gouuernee par ces deux Amours. Car toutes & quantefois, que ces qualites, dont ie parlois n'agueres, chaud, froid, sec & humide, acquerans quelque amitié entre elles, reçoient harmonie & bonne tēperature, elles causent l'annee bonne & salubre, aux hōmes, plantes, & tous autres animans, sans en rien les offenser. Au contraire quand les saisons de l'annee sont gouuernees par vn Amour petulant & contumelieux, il s'en ensuit corruptions, & autres inconueniens. De la s'engendrent les maladies pestilentes & plusieurs autres, tant aux hommes que aux bestes & aux plantes. Et pourtant que les bruines, glace, gresle, nielles de bleds & toutes putrefactions prouienēt de l'Amour excessif & immoderé de ces quatre qualites, la science de teles choses, des mouuemés du ciel, & saisons de l'annee, a este appelée Astronomie. D'auantage tous sacrifices, & toutes choses qui appartiennent à presage, & deuinement, cest asçauoir les societés & communications des dieux avec les hōmes, ne gisent en autre chose, que a garder & biē obseruer Amour. Car toute impieté sensuit lors, quand quelqu'un a honeste & modeste Amour, & qu'il ne l'honore & reuere en toutes choses, ains l'autre Amour vulgaire, ne faisant honestement son deuoir enuers ses parens tant vifs que

*Maladies
de l'intens
perature
de l'air.*

F

defunts, ne enuers les dieux. Or est le deffein, & propre de ce deuinement, de discerner ces deux Amours. En outre c'est celuy qui met amitié entre les dieux & les hōmes : pource qu'il cognoist principalement, entre les amours des homes, quel Amour est licite ou iniuste. Par ainsi tout Amour contient en soy vne grande & merueilleuse puisſance, brief il peut tout. Mais celuy qui en tout bien avec iustice & temperance conuerſe enuers les hōmes & les dieux, est fort puissant, & apporte toute beatitude. Il nous cōioint & fait viure d'une semblable vie avec les dieux, nous conciliās avec eux en amitie, encore qu'ils soient d'une nature trop plus excellente que celle des hommes. Je laisse parauenture plusieurs points propres à louer Amour, nō toutefois de mon bon gré. Cest a vous Aristophanes, de parfaire le surplus. Ou bien honorez ce dieu, si autrement le voulez honorer, apres que vostre sanglot sera cessé. Lors auoir resppandu Aristophanes, son hocquet estre appaisé : mais non autrement que par esternuer. Qui me fait emerueiller si vne tant bonne disposition corporelle a besoing de telle agitation & chatouillement, cōme est sternutation. A la verite elle a incontinet guery ceste affectiō. Puis Eryximache auoir dit : voyez que vous faittes Aristophanes, vous vous ferez mocquer en mocquant les autres. Iaçoit qu'il vous soit libre de parler, vous voulez main-

tenāt que vous en estes prest, que i'observez voz parolles, si vous dittes chose digne de moquerie. Vous parlez bien Eryximache, dist Aristophanes, ie ne veux maintenir ce que i'ay dit, mais ie vous prie ne nous calumnier. Je ne crains pas dire quelque chose, qui prouoque les auditeurs a rire, ce n'est que le propre de nostre muse : mais ie crains de dire choses dignes d'estre moquees. Lors Eryximache auoir resppandu, vous en pensez fuir Aristophanes, apres nous auoir satyriqué, pensez plus a ce que vous devez dire, cōme subiet à rendre raison, de ce que vous aurez dit : parauenture, s'il semble bon, ie vous donneray congé en cest endroit.

ARGUMENT SVRLA

QUATRIESME ORAISON.

Platon pour monstrer encore plus amplement l'excellence & perfection d'Amour, combien il est proffitabile au genre humain, & qu'il est conciliateur de l'antique nature des hōmes, soubz le nom d'Aristophanes dit qu'anciennement il y auoit trois especes d'hommes. La premiere estoit de sexe viril, la seconde estoit de feminin, & la troiefme composée de tous les deux, nommée Androgyné, c'est à dire homme & femme ensemble. quelle espece est perie, & n'en est demeuré seulement que le nom. Or estoit chescune de ces especes gemelle, c'est a scauoir deux faces

iointes à vne teste, quatre bras & quatre iambes, & estoient tels corps gros & massifs de tous costés. Et pourtant ainsi forts, & bien accomplis, se sont reuoltés cõtre les dieux, ainsi qu'auoient fait les Geans. Donc pour reprimier ceste audace & les humilier, Iupiter les a partis en deux, ne les voulant exterminer du tout comme les geans: de sorte que maintenãt ne sont plus que demis, & par ainsi beaucoup affoiblis. Parquoy auioirdhuy les hommes par Amour cherchent l'un l'autre, comme la moitié de soy, se voulans derechef vnir ensemble, & retourner à leur premier estat. L'homme donc cherche l'homme, & la femme l'autre femme, sinon que Iupiter par pitié du gẽre humain, qui autrement par succession de temps fust pery, a permis que l'homme s'assembleroit avec la femme pour engendrer seulement, leur ayans transposé les parties genitales du derriere au dauant. Mais ceux qui par volupté appetent excessiuemẽt ceste commixtion charnelle, comme sont paillardes & paillardes, proceder de ceste espece androgynne, deshoneste. En quoy selon mon aduis Platon, accordant avec la sainte parole de Moise veut dire l'homme par son orgueil & rebellion, suyuant seulement son appetit naturel, auoir perdu la moitié de soy, c'est à scauoir la grace de Dieu, & ce beau priuilege d'immortalité. mais par la bonté diuine n'a pas esté puny à la rigueur, ne totalement abismé comme l'ange. Or selon Platon c'est Amour qui nous incite à vouloir recouurer ce que nous auons perdu, nous voulant reconcilier avec Dieu. ensemble nous ad-

moneste de reuerer les dieux. & de nous humilier deuant eux: car Iupiter diuisant ainsi les hõmes, a menassé, que si derechef sont rebelles, il les partira encore par moitié, de maniere qu'ils ne s'appuyront plus que sur vne iambe. Amour donc est conciliateur de l'antique nature, merueilleusement propice & secourable au genre humain.

ARISTOPHANES A LA

LOUENGE D'AMOUR.

I Ay deliberé Eryximache, de parler d'Amour autrement que vous n'avez fait vous & Pausanias. Les hõmes me semblent auoir totalement ignoré la puissance de ce dieu Amour. Car s'ils l'eussent aucunement congneue, ils feroient maintenant temples magnifiques a son hõneur, luy consacrans images & autiers: mais de tout cela ne se fait rien, iacoit qu'on le deust faire, plus tost que pour tous les autres dieux. Et ce pourtant que ce dieu fait beaucoup plus pour le genre humain que nul des autres: il est protecteur, curateur & medecin des hommes, par la faueur duquel les hõmes estans conserués & maintenus, tout le gẽre humain recoit vne felicité merueilleuse. pour ce ie mettray peine de vous faire entendre sa puissance & grandeur. Ce qu'ayant entendu de moy, vous le communiquerez aux autres. Donques faut premieremẽt considerer quelle estoit

au temps passé la nature des hommes, ensemble ses affections & passions. Or elle n'est maintenant telle, qu'elle estoit au temps passé, ains differe grandement. Il y auoit au commencement trois especes d'hommes, & non seulement deux comme a present, le mâle & la femelle: mais il y auoit quelque tierce espece, composée de tous les deux. Quelle espece est aneantie & supprimée, dont il ne reste seulement que le nom. Au temps de son regne ceste espece estoit androgyne, de nom & de forme, mixtionnée des deux sexes, masculin & féminin. Et maintenant qu'elle est perie, il n'en est demeuré seulement que le nom infame. D'auantage lors toute la figure de chacun homme estoit ronde, aiant dos & costés tout alentour, quatre mains, & autant de iambes, deux visages, appuiés sur vn col tout rond, & totalement semblables l'un a l'autre. Vne teste seulement a ces deux faces oppositement situées. quatre oreilles, deux parties genitales, & de toutes autres, vne a chacun, ainsi que lon peut suffisamment excogiter. Cest homme cheminoit droit comme lon fait maintenant, de quelque part qu'il vouloit deuant ou derriere: & quand il vouloit cheminer plus legerement, il estoit porté, s'appuyant sur huit membres, en forme circulaire, comme ceux qui la teste beffée, mettans les iambes & pieds sur le col, dansent & tournent circulairement. Pource il y auoit trois genres d'hom-

mes tels. Le mâle estoit engendré du soleil, la femme de la terre, & le tiers de la lune: car la lune participe de deux sexes. Tels corps auoient figure & mouuement spheriques, pource qu'ils ressembloient leurs parés. Pourtant ils auoient le corps robuste, l'esprit hautain & eleué. Pour ceste raison ils se sont reuoltez & leuez contre les dieux, voulans monter au ciel & les combattre, ainsi qu'escrit Homere de Ote & Ephialte. Donques Iupiter & les autres dieux aians consulté entre eux pour y obuier, se sont trouués en grand difficulté. Ils ne vouloient foudroier ces hommes, comme les geans: car le genre humain ainsi effacé, l'honneur & adoration que les hommes faisoient aux dieux periroit quand & quand: aussi ne vouloient laisser le genre humain perseverer en telle insolence. Iupiter finalement en dist sa sentence, Iay trouué dit il, le moien, comme se pourra faire qu'ils retiennent lespece d'homme, & modestie tout ensemble, ce qui aduiedra s'ils sont quelquefois affoiblis. Donc maintenant ie diuiseray chacun en deux, par ainsi seront plus foibles, ce que nous sera aussi profitable. Par ce moien il y aura plus grand nombre d'hommes qui nous honoreront. Ils chemineront droit, & a deux pieds. Que si derechef ils se rebellent, ie les partiray encore en deux: afin que s'appuyans seulement sur vne iambe, ils cheminent comme boiteux. Apres auoir tenu tels propos, il les

*Rebellion
des hommes
contre les
dieux.*

diuisa tous, come ceux qui couppent les œufs pour les mettre en fauce, ou qui les couppent avec vn poil ou cheueu. La diuision ainsi faite, il mande a Apollō qu'il tournast la face d'un cheun & la moitié du col la part qu'est faite la section: afin que l'homme la voiant & considerât fust plus modeste, & au reste à commande les guerir. Apollon incontinent leur a tourné le visage, puis assemblant la peau de tous costés l'auroit pliée comme vne bourse, & liee ensemble pres l'ouuerture au milieu du ventre, ce que lon a nommé vmbilic. Quant aux autres rides, il les a la plus grand part applanies: & a diuisé les parties pectorales par iointures, vsant de quelque instrument tel que les cordonniers pour polir leur cuir & accommoder au pié. Aussi en a il laissé quelques vnes au milieu du ventre & nommé brill: afin que comme cicatrices elles nous representassent toujours ceste antique punition. Apres que la nature des hommes a este ainsi mepartie, & que checun desiroit son semblable, cognoissant estre la moitié de soy, les hommes lors courans les vns aux autres, s'embrassoient, comme desirans derechef estre réunis. Parquoy mouroient de faim ne se pouuans separer ou mouuoir, pour estre trop pesans. Et quād vne moitié mouroit, celle qui suruiuoit, en cherchoit derechef vne autre: & s'assembloient comme par auant, fust vne moitié de tout' vne seule femme, ou

me, ou d'un homme. Et par ainsi le genre humain perissoit. Pourquoy Iupiter en ayāt compassiō, a trouué autre remede: il leur a changé les parties genitales, transposant au deuāt, ce qui estoit derriere. Lors donc qu'ils auoient teles parties au derriere, ils ne se pouuoient communiquer l'un a l'autre, ains iettās en terre, engēdroiēt ainsi que cicalles & grefillons. Ces parties donc ainsi chāgées de part en autre, ont dōne moyen d'engendrer l'un avec l'autre, le malle & la femelle: afin que l'homme embrassant la femme, eust lignee, & le gēre humain fust multiplié. Et de ce temps a esté engendré vn Amour mutuel entre les hommes, vray reconciliateur de l'antique nature, s'efforceāt toujours de cōiōindre les hommes ensemble, en faisant de deux vn, & ainsi remedier a l'humaine nature. Dōques checū de nous n'est que la moitié d'un homme, coupé en deux, cōme ces petits poissons, que lō appelle psettes aussi coupés, & d'un sont faits deux. Or checun cherche l'autre moitié de soy. Parquoy quiconque est vne portion & moitié de ceux qui sont mixtionnés des deux sexes, que anciennement on appelloit androgyn, est fort couuoiteux de femmes, & commet souuent grands adulteres. D'iceluy ont pris les paillardes leur origine. Aussi toutes femmes qui couuoient excessiuement les hommes, sont paillardes, engendrees de ceste mesme lignee. Mais les femmes qui sont portiō & moi-

tie d'une femme, ne desirent gueres les hōmes, ains plustost les femmes: & par ainsi s'engendrēt femmes qui desirent les autres femmes. Et ceux qui sont portiō du masculin suyuent les hōmes. Lesquels estās encore en ieune eage, pource qui sont vne partie du sexe masculin, ils ayment les hōmes, prenans grands plaisir a conuerser ensemble: & tels ieunes enfans sont estimés genereux entre les autres, pource qu'ils ont le naturel viril par sur tous. * Donques (comme ie

difois au cōmencement) anciennemēt checun de nous estoit parfait & entier: mais dieu pour nostre impieté nous a separés, ainsi que les Archades des Lacedemoniens. Et faut craindre d'auātage, que si nous n'vsons de modestie enuers les dieux, cōme il appartient, que de rechef ne soions diuisés, & faits semblables a ces statues pourtraittes en ces colomnes & parois, cōtraints cheminer seulement sur vne iambe, fautans cōme ces petites bestes, que lon appelle Lispes.

*Lispes.
Religio de
Plato phi
losophe
gentil.*

Pour ceste raison il fault que checun de nous honore les dieux par souueraine pieté, & admonester les autres d'ainsi faire: afin qu'en euitant lun nous aions l'autre: ainsi que Amour nostre chef & patron, (auquel nul ne soit si hardy contredire) nous enseigne. Or celui contredit Amour, qui n'est obeissant aux dieux. Car si estās alliez avec les dieux Amour nous est fauorable, checū trouuera & possedera ceste moitie de foy

tant desiree. Ce que peu d'hommes font auourd'huy. Toutefois ie ne veux que Eryximache reprenne mes parolles, comme si ie voulois taxer Pausanias & Agathon: car parauenture sont ils de ce nombre, & de nature masculine. Iestime le genre humain bien heureux, si vn checun tant hōme que femme, prent son plaisir & ressaie ses desirs honestement en Amour, estant restitué en son premier estat. Si donc Amour est chose si heureuse, ce qui en approche de plus pres, sera pareillement tresbon: cest a dire checun choisir pour son amy, celui qui naturellemēt luy agree. Et si nous loüons Dieu qui est cause de tel bien, nous deuons a bon droit louer Amour, lequel maintenant nous fauorise, & secoure grandement, nous faisant sentir son feu, & donnant esperance, que si nous honorons humblement les dieux, il nous rendra bien heureux, nous remettans en nostre premiere forme. Voyla Eryximache ma sentence d'Amour, differente de la vostre, laquelle ie vous prie, cōme deuant, ne vouloir reprendre, afin que nous ouyons que checū des autres dira, ou plus tost l'un & l'autre. Il ne reste a parler que Agathon & Socrates. Ie ne vous contrediray en rien dist Eryximache. Certainement vostre oraison me plaist fort. Et si ie ne cognoissois bien Agathon & Socrates estre eloqués es matieres d'Amour, i'eusse beaucoup douté que les propos leur defaillissent, pource

que lon en a tāt & si diuerfement parlé: toute fois i'ay encore quelque confiance d'eux. Puis Socrates auoir dit: Vous auez fort bien disputé Eryximache: mais si vous estiez au lieu ou ie suis maintenant, ou bien auquel ie seray apres que Agathon aura doctement harengué, vous ne craindriez moins que moy, ains seriez angustié & molesté de tous costés. Lors Agathō: vous me voulez endormir de belles parolles, Socrates, afin que ie soys craintif deuant vous, esperant que ie die beaucoup maintenant, comme estant sur vn theatre, & comme si ie deuois parler treslegamment. A quoy respond Socrates: Ie serois trop impertinent Agathō, si ie vous estimois deuoir estre timide deuant peu de personnes: entendu que ie vous ay veu n'agueres avec les autres si hardimēt monter sur le theatre, & sans crainte en presence de plusieurs prononcer vers. AGATHON. Ne m'estimez tāt amoureux du theatre, ne tant addonné, que ie ne sache bien que l'homme prudēt doit plus crainde, & auoir en estime le iugement de peu d'hommes sages, que de plusieurs indoctes. Soc. Ie iugerois tresmal Agathon, si i'estimois aucune chose inepte en vous. Ie scay bien que si vous offensiez quelques hommes sages par vostre iugemēt, vous le voudriez reparer plus tost qu'un homme vulgaire: mais prenons garde que nous mesmes ne soions tels. Nous y fusmes hier presens, & remis au nombre

des vulgaires. Si vous trouuiez en compaignee de quelques autres sages, vous craindriez de faire quelque cas deshonesté deuant eux. Dittes vous autremēt que cela? Nény. vous dittes vray, dist Agathon. S O C R A T. Si vous pensiez cōmettre quelque chose impertinente, vous ne craidriez le vulgaire. Lors dit, Phedre auoir ainsi parlé. Si Agathon, vous respondes tousiours ainsi a Socrates, il n'aura soin comme le reste se porte, pourueu qu'il ayt quelqu'ū avec lequel il dispute, & specialement vn beau personnage. Certainement ie prens plaisir a ouyr Socrates disputer: mais il me faut donner ordre, que chacun loue Amour par quelque methode. Donques vous autres louez premierement ce dieu Amour, puis vos disputerez ensemble ainsi que vous entendrez.

SUR LA CINQUIESME
ORAISON.

EN l'oraison cinquiesme, attribuez a Agathon, Platon semble disputer d'Amour tout au contraire qu'en la premiere, comme si parauant il n'auoit esté pertinemment loué: pour ce qu'es oraisons precedentes on auroit seulement recité quelques grandeurs & bienfaits d'Amour, mais n'auoir declare sa nature, ou gist la methode de biē louer, quelque chose que ce soit. Donc en premier, Amour estre le plus ieune, le plus mol, & plus tendre de tous les dieux:

combien qu'en la premiere il die le contraire, toutefois il se peut faire l'un & l'autre, pour diuers respects. Qu'il soit le plus ieune, pource que les dieux anciennement n'ians amour ensemble, ont querellé pour leurs royaumes & dominations, se sont outragés l'un l'autre, & tombés en plusieurs inconueniens. Mais depuis qu'Amour y a esté, ils se sont accordés & pacifiés, & sont encores auioird'hu. Il a d'auantage apporté la paix aux hommes, tranquillité à la mer, repos aux vêts, appaisé tous orages & tempestes. Il a osté toute malice aux hommes, leur donnant au lieu toute douceur, courtoisie & ciuilité: il leur a osté tyrannie & maliceillance, leur apportant bienueillance & mansuetude. Il rend les hommes compagnables, & les cités les vnes aux autres. il maintient la societé ciuile en son entier. C'est donc luy seul qui sçait gouverner le vouloir des dieux & des hommes. Il est en oultre liquide, mollet & tendre, pourtant qu'il dedaigne toute contrainte & violence. Il ne suit que choses molles & faciles. Donques il n'entre au cueur des hommes felôs, superbes, rudes & inhumains, mais en celuy qui est humain & debonnaire. Et pour estre beau, il a en horreur les lieux steriles & sans fleurs, c'est a dire les personnes inutiles. Quant aux autres Vertus, il est iuste, fort & temperât. Justice est administrée par Amour. Temperât. Car si Têperance est dominer les voluptés, il sensuit qu'Amour en les dominant, sera temperant. Fort, car il domine le dieu Mars, & tous les plus forts. Mars comme plus foible est detenu par l'Amour

de Venus. Sage: car c'est luy qui cōmunique tous les arts. Qui est ce qui n'est iuuité a la cognoissance des arts tant libres que mecaniques, par Amour: au contraire demourer ignorant & sans reputation celuy qui n'en est favorisé? Or ne peut l'un cōmuniquer a l'autre ce qu'il n'a point. Et par ainsi est Amour ieune, doux, iuste, fort, sage & temperant.

AGATHON A LA

LOVENCE D'AMOUR.



Vous parlez tresbien Phedre, & Agathon, aussi n'y a il rien qui m'empesche de dire. Il sera assez a temps de disputer quelquefois avec Socrates. Je veux donc monstrer premierement, quoy & combien il est besoing de dire, & puis ie commenceray. Tous ceux qui ont par cy deuant parlé, ne me semblent auoir loué ce dieu Amour: mais auoir raconté ses grâdeurs, & les bienfaits, qu'il communique heureusement aux hommes: mais qui est celuy qui est cause de tels biens, personne ne l'a encore declairé. Or est la vraie & seule methode, de bien louer, par laquelle est monstré le naturel de la chose louable: puis ce qu'elle peut faire. Ainsi faut il mōstrer premierement, quel est Amour, puis ses effets, & grandeurs. Ce dieu pour estre meilleur & plus beau que nul des autres dieux, est biē heureux, ce que i'oserois pour vray affermer s'il est licite en cest endroit.

La maniere de bien louer.

*Prouerbe.
vn sembla-
ble cher-
cher l'au-
tre.*

Qu'il soit tresbeau, il est manifeste, car il est le plus ieune de tous les dieux. Dequoy luy mesme donne suffisant argumēt: car il fuit vieillisse tant legere & soudaine, qui surprend incontinent les hommes, il la hait, & fuit naturellemēt, & ne cherche sinon les ieunes. Lon dit tresbien selon le prouerbe ancien & vulgaire, que le semblable cherche & ayme tousiours sō semblable. Pource ayant accordé avec Phedre en plusieurs choses, ie luy veux contredire en cela seulement, que Amour soit plus ancien que Saturne & Iapet. Au contraire ie veux affermer & soustenir Amour estre le plus ieune entre tous les dieux. Quant aux antiques faits des dieux, dont Parmenide & Hesiodé escriuent, ils doiuent plus tost estre attribués a necessité qu'a Amour: pourueu encore qu'ils en aient dit la verité. Si anciēnemēt Amour eust este avec les dieux, ils ne se fussent chastrez & forcez l'un l'autre, & ne leur fussent aduenus plusieurs autres inconueniens & violences: ains eussent regné entre eux en toute paix, & bienueillance, comme ils font au temps present, depuis qu'Amour a commencé a imperer & dominer. Il est donc ieune, mollet & tēdre. Il seroit besoin d'un tel poete comme Homere, pour monstrer combien Amour est mol & tēdre. Il escrit la deesse Calamite estre fort molle. Et pour monstrer combiē sont tendres les pieds de Calamite, il dit qu'elle ne foulle iamais la terre ne

Calamite.

re ne le paué, ains qu'elle marche par sus la teste des hommes: en quoy il a vsé de coniecture bien manifeste, qu'elle soit tendre: c'est qu'elle ne touche point les choses dures, ains les molles seulement. De ce mesme argumēt nous faut vser, voulant monstrer la tendreté d'Amour. Il ne chemine point par la terre ne par les lieux pierreux, & rudes: mais il s'adresse aux choses plus molles & plus douces. Or il se loge es esprits des dieux, & des hommes, mais non pas en tous. Car s'il rencontre vn esprit dur & rebelle, il s'en fuira: il habite donc en celuy qui est mol, facile & debonnaire. Par ainsi puis qu'il touche de ses pieds & de tout son corps les parties plus molles, & des choses aussi plus douces & molles, il est necessaire que pareillement Amour soit mol & tendre. Parquoy Amour est ieune, & tendre plus que les autres dieux. Aussi est il cler & liquide comme eau, & glissant. Car s'il estoit dur & roide, il ne se pourroit couller secrettemēt en tous esprits, ne en sortir aussi. Qu'il soit de tele forme tant propre & flexile, peut monstrer sa beauté, cest a dire sa figure tant elegante & bien composée, dequoy Amour est orné & enrichi par sus tous les autres dieux. Il y a guerre & contrariété perpetuelle entre beauté & deformité. Aussi que ce dieu habite entre les fleurs, signifie & demontre combien il a belle couleur. Amour ne demeure iamais en vne chose sans fleurs, ou qui desia

H.

est deflorie, soit le corps, soit l'ame, ou quelque autre chose que ce soit : mais il sejourne volontiers & prend son plaisir en tout lieu qui est florissant & odorifere. Lon pourroit encore amener plusieurs choses de la beauté de ce dieu, mais suffise cela pour le present. Reste a dire cy apres de la vertu d'Amour. Ce que premierement lon doit beaucoup estimer: c'est que tout ainsi qu'Amour n'offense ne dieu ne l'homme, aussi n'en recoit il aucune iniure. Et si il y a quelque chose a souffrir, ce n'est luy qui l'endure. En Amour il n'y a iamais violence, aussi n'y en a il en ses faits. Checun de son bon gré obeist a Amour en toutes choses. car tout ce que lon contracte & accorde de libre vouloir l'un avec l'autre, est estimé iuste, ainsi qu'ordonnēt les loix d'une cité bien pollicée. Et ne participe cela seulement de iustice, mais aussi de tēperāce. Or est il accordé entre tous, que temperance est dominer aux appetis & voluptés: & qu'il n'y a volupté quelconque plus puissante qu'Amour. Que si toutes voluptés sont plus imbecilles qu'Amour, il les surmontera & dominera. Puis donc qu'il domine & seigneurie les voluptés, a la verité il sera temperant. Et entant que touche la puissance, Mars ne pourroit resister a Amour. Aussi Mars ne detient pas Amour, mais au contraire est detenu, ainsi que lon dit par l'Amour de Venus. Celuy qui detient est plus fort, que celuy qui est

*Amour
pour estre
temperant
surmonte
toutes vo-
luptés.*

detenu. Et est reputé indubitablement tresfort celuy qui maistrise les plus forts. Il suffist donc de ce que nous auons dit de la iustice, temperance, & fortitude de ce dieu. Il reste a parler de la sagesse, ce que ie feray tant qu'il sera possible. Et premierement afin que ie honore mon art ainsi qu'Eryximache, le sien, ce dieu est si sauāt poete, que mesme il peut faire les autres poetes. Car tout homme quelque rude qu'il soit, deuiet poete, incōtinent que Amour l'a manié: dequoy lon peut euidemment coniecturer ce dieu Amour estre sauant poete, & tous Musiciens entendre & garder sommairement les mesures de poesie. Or l'homme ne scauroit monstrier ne communiquer a vn autre ce qu'il n'a & n'entēd. Qui doutera que tous animaux soient engendrés, & procreés par la sapience d'Amour? Ne voions nous pas d'auantage les arts estre donnés aux hōmes par ce dieu Amour: & celuy estre excellent en tout art, & deuenir grand, qui est conduit & enseigné par Amour? Au contraire demourer ignorant, & sans reputation, celuy qui n'est fauorisé d'Amour? Apollon disciple d'Amour par sa conduite, & par quelque desir a premier inuenté l'art de tirer les flesches, l'art de medecine & de deuiner. Les Muses semblablement la Musique, Vulcan de forger le metal, Minerue de tiffure, Iupiter le gouuernement des dieux & des hommes. Le negoce des dieux a esté bien ordonné,

& s'est meux porté, quand Amour y a esté present, Amour dis-ie de beauté: car il ne suit iamais deformité. Au parauant comme ie disois font suruenues plusieurs & grâdes querelles entre les dieux, pour leurs royaumes & dominations, ainsi que lon dit. Mais depuis que cest Amour a esté engendré du desir des belles choses, tous biens sont aduenus aux dieux & aux hommes. Parainsi Phedre, Amour me semble le plus beau & meilleur de tous les dieux, ioint qu'il leur fait tousiours quelque bien. Il me souuiét en cest endroit d'un propos bien dit, & de bonne grace, c'est ce dieu qui donne la paix aux hommes, tranquillité à la mer, repos aux vents, hebergement & logis seur, & exempt de toutes incommodités. C'est luy qui nous oste toute rusticité & malseance, qui nous rend familiers les vns aux autres, accompagnant les hommes & cités ensemble. Il est nostre chef & conduite en toutes festes, solennités, triumphes & sacrifices. Il nous oste cruauté, & donne mansuetude. Il chasse malueillance, & donne bon vouloir: il est propice, & bienfaisant, considerable aux sages, agreable aux dieux, desirable ou il n'est point, & ou il est, merite estre diligemment tenu & gardé. Il est pere de delices, d'allechemens, de graces & de souhaits: amateur & songneur des bons. mais il cõtène les vicieux. Il guide comme principal protecteur en propos & desirs les hommes qui sont en crainte & tra-

ueil. C'est la perle & honneur des hommes & des dieux, le chef tresbon & tresbeau. Et lequel a la verité doit honorer de beaux cantiques tout hõme qui desire participer de la chanson, dont il vse, quand il veut adoucir & appaiser le vouloir des dieux & des hommes. Donques Phedre, à ma volonté, que ceste mienne oraison composee selon la capacité de mon esprit, en partie de ioyeuses, en partie de choses graues, soit consacree a dieu. Apres que Agathõ eut dit ces propos, ainsi que recite Aristodeme, tous les cõuiues ont pris grand plaisir, & fort biẽ receu son oraison, pource qu'elle estoit & de dieu & de tels hõmes que Agathon. Et pource Socrates tourné vers Eryximache, auoir dit. N'ay-ie pas eu bonne occasion par cy deuant de craindre, Eryximache, fils d'Accumen, prognosticant ce que veritablement est aduenu: que Agathon aiant si disertemēt parlé, i'estimerois les propos me deuoir faillir, & n'auoir que dire apres luy? ERYXIM. I'estime qu'aiez bien prophetisé vne chose Socrates, que Agathon deuoit sagement parler, mais non pas que eloquence vous deust pourtāt defaillir. SOCRATES. Qui ne craindroit a parler, Eryximache, quelque asseuré homme que ce soit, apres vne oraison de tous points tant bien accomplie? Et encore que les autres choses en son oraison tant bien accommodees, ne soient si admirables: qui est celuy, qu'en cõsiderant exactement l'elegan-

ce des dictions, dont il a vſé ſur la fin de ſon oraiſon, ne ſoit grandement eſtôné: Pource cognoiſſant ne pouuoir approcher de ſon eloquēce, i'ay eſté emeu de quelque crainte & vergongne, & m'en fuir ailleurs, ſi l'occafion l'eufſt permis. Mais Gorgias m'a admonneſté que le propos d'Homere m'eſtoit aduenu: C'eſt que i'ay craint que Agathon, finiſſant ſa harengue, ne transportaſt le cerueau de Gorgias eloquent en ma teſte, par ſes parolles: & par ce me rendant muet, me fiſt pierre au lieu d'un homme. Donc ie cognois auoir lors promis de louer Amour avec vous, & auoir impertinément fait profeſſion de choſes y appartenantes: entendu que i'ignorois comme il faut louer les choſes. Ie penſois tant rude & ignorant qu'il failloit dire la verité de toutes choſes qu'on loue, & que cela eſtoit totalement licite: & que eliſant ce qui eſt meilleur & plus beau le deuoir attribuer à ce qu'on loue, le plus honeſtement qu'il eſtoit poſſible. Parquoy ie ſuis entré en quelque grãd eſperance de pouuoir biē dire, me ſemblant en auoir le moien & vraie methode: mais finalement ceſte maniere de louer n'a eſté trouuée bonne. Or il ſemble que lon doie attribuer toutes grandeurs & excellences à la choſe que lon veut louer, ſoit que veritablemēt elle en ſoit digne ou indigne. Que lon ne doit auoir egard ſi les choſes ſont vrayes ou faulſes, puis qu'on ne ſe foucie, comment

Amour ſoit loué: ains que checun le loue à ſon pouuoir. Parquoy vous attribuez tout à Amour, l'aſſermant eſtre tel, cauſe de teles & ſi grandes choſes, afin que le faciez apparoir tresbon, & tres beau, c'eſt aſſauoir aux ignorans. Car iamais les hommes ſauans n'eſtimeroiēt tele louenge eſtre raiſonnable & honeſte. Quant à moy, i'ay totalement ignoré tele maniere de louer. Et pource par ignorace ie me ſuis accordé de le louer avec vous autres. Ma langue l'a donc promis, mais le cueur nō. Pource ie n'uſeray de tele louēge, & ne m'eſt poſſible d'ainſi le louer. Toutefois puis que vous voulez, ie parleray à ma mode, & en mon ſtyle, regardant plus à moy, qu'à diſputer de voz harengues, & craignant de vous prouoquer à rire. Par ainſi Phedre, regardez, ſ'il vous plaiſt maintenāt ouyr vne oraiſon, ne contenāt que choſes vrayes d'Amour, composées au ſurplus de ſentences & dictions, ainſi qu'il arriuera. A quoy Phedre, Il me plaiſt bien, & aux autres pareillement, que vous parliez à voſtre diſcretion. S O C R. Permettez moy Phedre, que i'interroge quelque peu Agathon, afin qu'eſtant aſſeuré & confirmé par luy, ie puiſſe mieux parler. Ie le vous promets, diſt Phedre. Par apres Socrates auoir ainſi commencē.

Tout ainsi que Socrates est le dernier venu au bāquet, aussi Platon par honneur luy a reserué le dernier lieu pour disputer d'Amour, comme le plus eminent & plus honorable en cest endroit, combien qu'il ne soit ainsi en plusieurs autres. Il est trop difficile & tant plus louable de parler de quelque chose pertinemmēt apres tant de sauans personnages, sinon au plus sauant, mais a l'ignorant est impossible. Donques Socrates tient icy le lieu du plus sage, parlant apres les sages. Aussi est son oraison la plus haute & plus subtile. Or pour commencer il dispute avec Agathon. Amour estre dit Amour de quelque chose, comme quelqu'un estre appelé pere pour le regard de son enfant. Amour estre appetit de ce que lon n'a point: car il seroit impertinent de souhaitter ce que lon possede. cōme le robuste desirer force, & l'homme sain desirer sante: sinō qu'estāt fort presentement, on le desire estre pour l'aduenir: ainsi est il d'Amour: lequel desire beauté, ayant en horreur turpitude. Apres il introduist Diotime, femme de uinereffe, fort bien apprise en teles choses. Donques soubs les paroles de Diotime, il semble monstrer Amour n'estre si grand dieu, si beau ne si bon, comme parauāt les autres ont affermé. ne sensuyuir toutefois qu'il soit laid & mauuais, mais tenant quelque moyen entre les deux: ainsi que bien opiner, est entre science & ignorance. N'estre mortel ne immortel, mais moyen entre deux, c'est ascauoir grand Demon. Or

la nature

la nature des Demōs, qui sont selō les Platoniques, esprits simplement, est moyenne entre les Dieux & les hommes mortels. C'est celle qui communique la puissance & les secrets des dieux aux hommes, & d'iceux les prieres & sacrifices aux dieux, brief qui est cause de tout commerce & communication entre ces deux natures. Et pour ce qu'il est engēdré de Porus & de Penia, qui sont de nature diuerse, il participe aussi de tous deux. selō le naturel de son pere il est riche, viril & hardi, mais de sa mere il est pouure. Estre d'auantage philosophe, moyen entre le sauāt & l'ignorāt. Les dieux sages d'eux mesmes, & les hommes sages ne veulent philosopher, puis qu'ilz ont sapience: ne pareillement les ignorans s'estimans sauoir quelque chose, & toutefois ne sauent rien. pour ce iamais ne desirent cela, dont ils ne pensent estre indigens. Or Amour desirant philosopher, ayme ce qui est tresbeau, c'est ascauoir sapiēce, par laquelle est conduit le genre humain a ce qui est honeste. Amour donc n'est chercher la moitié de soy seulemēt, sinon avec honestete: car il n'y a homme qui ne vueille coupper de son corps vne partie, soit pié ou main, si elle luy est nuy sable. Il est en toutes choses pour le desir d'immortalité. Comme es choses humaines, soit le corps ou l'ame: quand quelque chose se passe ou vicillist, il en reuiet vne autre. Quand le poil des enfans chet, il reuiet vn autre poil, nō du tout semblable au premier, & ainsi des autres qui appartiennent au corps humain. En l'ame semblablement, les affections, selon les eages ne sont semblables, ains subiettes

I

a mutation: & toujours quād l'vne passe, l'autre retourne. Pareillement es plantes. Si vous coupez vne branche, ou qu'elle tombe de son propre vice, il en reuiendra vne autre. D'auantage es sciences. La fin de meditation est science, & n'est plus meditatio, laquelle succede a obliance qui semble estre fin de science. Donques ce qui de soy est mortel, checun en son espee deuiet immortel, cōbien qu'il y ait mutation, & qu'il ne soit toujours mesme & semblable. C'est autrement de cela, qui de soy mesme est diuin, & immortel. Pource toutes choses ayment leur germe, & moien de generation. Amour acompagner les choses pour le regard de ceste immortalité. pour laquelle les hommes entreprennent plusieurs trauaulx, se hazardans, mesme iusques a la mort, tant ils ayment estre immortels de nom & de gloire, encore apres la mort. Entre lesquels aucuns aians le corps plus fertile, esperēt acquerir immortalité pour engendrer des enfans. les autres l'ame, en engēdrant lignée spirituelle, avec prudence & autres vertus. Tele lignée produisent les hommes sauans; comme ont fait Homere & Hesiodé par leur doctrine & instruction. Tele a laissé Lycurgus legislateur aux Lacedemoniens. Voyla donc plusieurs moyens d'acquerir immortalité, & le tout conduit par Amour. Par ainsi Platon veut conclure Amour estre par tout, cause & moyen de toutes choses honestes. Ouyons donc maintenant parler Socrates.

VOUS me semblez amy Agathō, auoir fort biē fōdé vostre propos, disant q̄ premierement failloit mōstrer, que c'estoit qu'Amour, puis reciter ses faits par le menu. ie trouue ce cōmēcemēt tresbō. Or sus dōc puis que vous auez dit tāt disertemēt, plusieurs choses d'Amour, dites moy en oultre maintenāt de sa nature, asçauoir si Amour est tel, qu'il soit Amour de quelque chose ou de nulle. Ie ne demāde pas s'il est Amour de quelq̄ pere ou de quelque mere. Car tele question, sçauoir si Amour estoit Amour de pere ou de mere, seroit ridicule. Si ie vous eusse demandé, si vn pere n'est pas pere de quelqu'un, ou non, n'eussiez vous pas respondu, pourueu que vous eussiez voulu respondre pertinemment & a propos, ce pere estre pere ou de fils ou de fille, n'est il pas ainsi? A G A T. Il est ainsi. Et celle qui est mere, n'estre pas mere de quelqu'un? Ce qu'il a concedé. S O C. Respondez en oultre quelque peu, afin que vous entendiez ce qu'il m'en semble. Le frere entant qu'il est frere, n'est il pas frere de quelqu'un? Ouy, dist il. n'est il pas frere, ou de quelque frere, ou seur? Il est leur frere certainement. A semblable efforcez vous de nous mōstrer, si Amour n'est pas Amour de quelque chose. Si est certainement. Retenez donc bien cela,

dont il se recorde. Puis respondes sçauoir si Amour appete ou non, cela dont il est Amour. Grandement. N'a il pas cela mesme avec luy, & toutefois il aime & appete ce qu'il a? Ou plus tost, si il n'a point ce qu'il aime & souhaite? Il est vray semblable qu'il ne l'a point. Cōsiderez d'auantage si pour estre vray semblable, il est aussi necessaire, que tout ce qu'il appete, l'appeter cōme cela dont il est indigēt, ou ne l'appeter point. Que vous en semble Agathon, dist Socrates? A G A. Tout ainsi comme à vous. Vous parlez biē. Celuy qui est grand, voudroit il estre grād, & le robuste robuste? Il me semble selō que nous auons deuant cōfessé, qu'il ne se peut faire. Aussi ne sera il indigent des choses qu'il tient en sa possession. Vous dittes vray: car si celuy qui est robuste, vouloit estre robuste, & le leger, leger, & finalement le sain estre sain: on estimeroit par auenture tels & autres semblables, souhaiter les choses que desia ils ont. ne soions donc surpris en cest endroit. Que si vous considerez cela diligemment Agathon, vous cognoistrez euidement estre necessaire, que tout ce qu'ils possedēt presentement, le posseder mesme, & en mesme temps, vueillent ou non: qui est le personnage qui desireroit cela? mais si quelqu'un adiuostoit: quand ie suis sain, ie desire estre sain: & quand ie suis riche, ie desire estre riche: par ainsi ie desire auoir, ce que ie tiens desia, nous luy respondrōs

incontinent: O bō homme, apres que vous auez acquis richesses, force & santé, vous ne les demandez seulement pour le temps present, mais aussi les auoir le temps aduenir: car maintenant, vueillez ou non, vous les auez. Donques vous voiez, quand vous dittes, ie desire auoir ce que i'ay, vouillez vous dire autre chose, sinon, ie desire a l'aduenir ce que i'ay presentement. Estimez vous Agathon, que tel personnage, doieue respondre autre chose? Rien autre chose, dit Agathō. Certainement Amour est tout ainsi: car il regarde ce qui n'est encore present, & que lon ne possede, cest asçauoir qui se reserue, & doit estre au temps aduenir. Il est totalement ainsi. Donques Amour, & tout autre qui souhaite quelque chose, il desire ce qui n'est encore prest, qui ne possede, & qui n'est present, mesme ce qui n'est pas, & dont il a besoin. Teles sont les choses, desquelles est appetit & Amour. veritablement. Or sus repetons ce que nous auons dit au parauant. Premierement nous auons dit Amour estre Amour de quelques choses: puis spcialement de celles dont il a besoin. Certainement, respond Agathon. Souuenez vous en oultre de quelles choses vous auez affermé qu'estoit Amour. Si vous vouillez ie les rememorera. Ie pense donc que vous auez dit. Les dieux auoir tout fait & ordonné pour respect & Amour des belles choses. Car en choses laydes, n'y a nul Amour. Ne disiez

vous pas ainsi? Ouy veritablemēt. Vous parlez probablemēt, amy Agathon. Et sil est ainsi, Amour est Amour de beauté, mais de turpitude, nō. Je l'accorde ainsi. N'a il pas esté cōcedé, que lon ayme, ce que lon n'a point, & toutefois est necessaire? Quoy? Dittes vous pas estre beau, ce qui est indigēt de beauté, & ne l'a point? Nullement. En oultre sil est ainsi, n'affirmez vous pas Amour estre beau? Je n'entends rien ce semble de tout ce que i'ay dit par cy deuant. C'est tresbien dit. Mais respondes encore plus outre, les biens semblent ils estre beaux ou non? Ils le me semblent quant à moy. Si donc Amour a faute de beaute, & les biens sont beaux, il aura pareillemēt faute de biens. Je ne vous scaurois aucunement contredire Socrates. SOC. Vous ne pouuez contredire à la verité, amy Agathon, mais à Socrates facilement. Or laisserai-ic Agathon en cest endroit, messieurs les conuiues, & vous reciteray le propos d'Amour, que long temps a i'ay entendu de Diotime, femme deui-neresse, fort sçauante en teles choses: aussi bien entēdue en plusieurs autres. Et laquelle apres les sacrifices celebrés & accomplis dix ans deuant la peste, a retardé & delayé la maladie. Elle m'a aussi instruiēt en la science d'amour. I'essaieray dōc à vous declarer de moy mesme ce qu'elle m'a enseigné, selon les propos n'agueres disputés & accordés entre Agathon & moy. Or faut il premie-

rement Agathon, monstret que c'est Amour, & quel il est, ainsi que vous auez dit, puis raconter par ordre ses ceuures. Pour ce est il bon, comme il me semble, vous deduyre le propos de mesme ordre & methode, que Diotime a fait m'examināt. Car ie luy auois dit presque mesmes choses d'Amour qu'Agathō n'agueres à moy. Amour estre vn grand dieu, & regarder seulement les choses belles. En quoy elle m'a cōtredit par mesmes raisons, que i'ay Agathō: scauoir qu'Amour n'estoit ne beau ne bon, ainsi que ie disois. Je responds: que dittes vous Diotime? Amour est il donc laid & mauuais? Elle respond. Ce n'est pertinemmēt parlé. Estimez vous estre necessaire q̄ tout ce qui n'est beau, soit laid? Ouy certainemēt. Et ce qui n'est sage, ignorant? Ne considerez vous point qu'il y a vn moyē entre sapiēce & ignorāce? Qui est ce moyen? Bien opiner, c'est adire, auoir quelque verité, sans certaine raison. cela n'est point science: car science n'est iamais sans raison. Aussi n'est ce point ignorance. car ce qui est aucunement veritable, ne doit estre appellé ignorance.

Or tele est ce que nous appellons bonne opinion, participant de science & ignorance. Vous dittes vray dis-ic. N'estimez donc dit elle, estre laid, tout ce qui n'est beau: & ce qui n'est bon, estre mauuais. Par mesme raison, encore que vous ne confessiez Amour ne beau ne bon, vous ne le deuez toutefois necessairement esti-

Bien opiner.

Ce biē opiner ou bonne opinion prouient d'un bon esprit naturel sans la cognoissance des lettres.

mer laid ou mauuais, ains moien entre les deux. Tous neantmoins le cōfessent estre grand dieu. Les scauans ou ignorans? dit elle. Tous vniuersellement. Comment le confesseroient ils estre si grand dieu, qu'ils ne l'estimēt dieu seulement. Qui sont ceux la dis-ie? Vous en estes l'un, dit elle, & moy l'autre. Commēt assurez vous que i'ays dit cela? Je le vous monstreray facilement. Faictes dōc. N'estimez vous pas tous les dieux estre beaux & bons? Nō pas Iupiter. N'estimez vous pas bien heureux, ceux qui possèdent choses belles & bōnes? Ceux la seulemēt. Or auez vous concedé par cy deuant qu'Amour pour auoir faite de choses bonnes & belles, & qu'Amour est de teles choses, les appetoit. Ce que i'ay concedé. Comment donc, est il dieu, destitué ainsi de tout ce qui est bon & beau? A la verité il ne peut, ainsi qu'il me semble. Voyez vous pas q̄ vous mesme n'estimez Amour estre dieu? Quoy donc? Amour est il mortel? Nēny. Quoy donc? Moyen entre mortel & immortel, ainsi qu'il a este dit des autres. Qu'est ce a dire Diotime? Il est grād Demon Socrates. Car toute la nature des Demons est moienne entre les dieux & les hommes mortels. Quelle est sa puissance? Il déclare & introduist les choses humaines aux dieux, & les diuines aux hommes. D'iceux les prieres & sacrifices, des dieux les preceptes, ceremonies, saintes institutiōs & l'ordre qui en est.

Donques

Donques ceste nature de Demons moienne entre les deux accomplist tout: afin de conioindre l'vniuers par ce mesme lien avec elle. Et par icel le toute diuination se fait, & maintient, la diligence des prestres, vers les sacrifices, purgations & incantations, tout deuinement & magie. Dieu ne se ioinct poinct avec les hommes, sinō que par ce moien: tout commerce & colloque se fait entre les dieux & les hommes, soit que nous veillions ou que nous dormions. Quiconque dont est bien appris & instruit en teles choses, est appellé, *δαμόνιος*, cest adire, sage & heureux: mais quant à ceulx qui entendent les autres arts, que lon exerce avec les mains, sont appellés mercenaires. Or de ces demons il y en a plusieurs & diuers, & l'un desquels est Amour. Qui sont, dis ie, les parens d'Amour? Combien qu'il soit long à reciter, ie le diray toutefois. Quand Venus fut née, & le banquet fut préparé, les autres dieux y assisterent, entre lesquels *μῆτιος*, c'est à dire fils de conseil, & *πλοτος*, le dieu d'opulence. Apres qu'ils eurent souppé, Pauureté y arriua, médiant sa vie, pource qu'il y auoit abondance de viandes, & se tenoit à la porte. Porus eniuré du Nectar, bruua ge des dieux, car lors il n'y auoit encore de vin, entrāt au iardin de Iupiter, fut pris d'un profond sommeil. Lors la déesse Penia cōtrainte de nécessité & indigence, a excogité tous les moiens & ruses comment elle pourroit auoir enfant de ce

K

dieu Porus. Pource entrée au iardin se coucha pres de luy, & conceut Amour, de la est engendré cest Amour qui accompagne & celebre Venus, pource qu'il est conçu & engendré par elle. Aussi de son naturel, il souhaitte ce qui est beau, car ceste Venus est belle d'elle mesme. Et pource qu'Amour est engendré de richesse & indigence, il est subiet à tel sort. Au commencement il est sec, ord, nuds pieds, voltigeant tousiours par sus la terre, sans domicile, sans couuerture, sans couchette, mais couchant & dormant à laër, au milieu d'un chemin, retenant le naturel de sa mere, & tousiours pouure: mais selon l'origine de son pere, il ne suit que les choses bonnés & belles. Il est viril, hardy, fort, & fin veneur, exco- gitant tousiours quelques nouvelles inuétions: amateur de prudence, eloquent, philosophant tout le temps de sa vie, enchanteur, enforceleur, empoisonneur & sophiste. Aussi n'est il totalement selon sa nature ne mortel ne immortel: ains quelquefois en mesme iour il pullule & vit, cest assauoir quand il est le maistre: quelquefois aussi defaut & perist, puis de rechef se remet sus, tenât du naturel de son pere. Et ce qu'il acquiert passe & s'ecouille continuellement. Parquoy Amour n'est iamais du tout pouure, ne du tout opulent. On le met aussi entre sapience & ignorance. Or est il en ceste maniere. Celuy n'ya entre les dieux, qui philosophe, ou qui desire deue-

nir sauant, car desia l'est il de soy mesme: ne le sage quiconque soit, desire philosopher. Aussi ne philosophent ceux qui totalemēt sont ignorās, & ne veulent estre plus sauans. Ce qui est vn tres-mauuāis vice d'ignorance, quād quelqu'un festi-
Vice tres-mauuāis d'igno- rance.
 me beau, sage & vertueux, & neātmoins ne l'est aucunemēt. Iamais dōc il ne souhaitte cela dont il ne pense estre indigēt. Donques qui sont principalement, Diotime, ceux qui philosophent, si les sages & les ignorans ne veulent philosopher? Cela dist elle, est facile à entendre, mesme à vn enfant: que ceux la philosophēt, qui sont moiens entre ces deux, du nombre desquels est Amour. Sapience à la verité est quelque chose tresbelle, mais Amour est vers beauté. Et de ce ensuit necessairement Amour estre philosophe, & estant tel, il est moien entre sage & ignorant. Sa generation est cause de cecy. Pourtant qu'il est engendré d'vn pere sage & riche, mais d'une mere pouure & ignorante. Tele est mon amy Socrates, la nature d'un Demon. Et m'emerveille que vous auez ainsi descrit Amour selō l'opiniō que vous auez de sa nature. Car ainsi que ie puis entendre par voz paroles, vous auez estimé Amour estre l'aimé, & non celuy qui aime: & par ainsi ie pēse qu'Amour vous a semblé tresbeau. A la verité ce qui est aymable, est beau, delicat, parfait, & tres-certain. Mais l'Aymant a quelque autre espece ou Idée, tele que nous auons descritte par cy de-

uant. Soit ainsi comme vous dittes Diotime, vous dittes tresbien. Puis donc qu'Amour est tel, que proffitera il aux hōmes? Je mettray peine de le vous monstrier cy apres. S O C. Certainement Amour est tel, & est ainsi engendré. Or il consiste es choses belles, comme vous mesme le dittes: mais si quelqu'un demande: Pour quel respect, Diotime, Amour est il de choses belles? Encore plus clerement. Celuy qui ayme les choses belles, qu'en attend il, principalement? Que respōdrōs nous? Les posseder & auoir tousiours avec soy. Tele responce requiert en oultre ceste question: Qu'aura celuy, qui a les choses belles avec soy? Je n'ay riē pour le present que ie puisse respondre. Si quelqu'un dit elle, les mots changés, vsant de ce mot bien pour beau, demande: Celuy qui souhaitte les biens, que demande il? Amour des biēs. Qu'aura il ayāt des biens? Ceste responce est facile. Tel homme sera bien heureux. Car tous ceux qui sont biē heureux, le sont pour auoir des biens: & n'est besoin riē souhaitter d'auātage, pour estre heureux, à celuy qui desire l'estre, qui est fin de la responce. Vous dittes verité. N'estimez vous ce vouloir & Amour estre commun à tous, & que tous desirent tousiours auoir des biēs? Il est cōmun certainemēt. Pourquoi donc Socrates, ne disons nous que tous hōmes ayment, si tous ayment tousiours, & mesme chose? mais plus tost nous disons, quel-

ques vns aymer, & les autres non. P'admire cela moy mesme. Ne vous en esmerueillez Socrates. car distingans quelques especes d'Aymans, nous denommons Amour, luy attribuans le nom du total: mais en autres choses nous vsons d'autres noms. Declarez moy dil il, cela par exēple. Cōme vous scauez que faire est quelque grand chose. or lon dit en general, faire estre la cause que quelque chose de non estre, vienne a estre. Parquoy les actions de checun art, sont effects & operations, les ouuriers sont poetes, cest a dire operateurs. Vous dittes vray. Vous voiez toutefois, qu'ils ne sont appellés poētes, mais biē quelques autres noms. car de toute action, si vous en prenez quelque espece ou partie, comme celle qui appartient à la Musique & aux carmes, elle sera appellee par le nom du total. Elle sera nommee poēsie, cest a dire fiction, & ceux qui la pratiquent & exercent, seront appellés poētes. Il est vray. Autāt en aduiēt il en Amour. Car en general tout souhait de biens & de felicité est Amour, vray espie de toutes choses. Or ceux qui s'estudians aux richesses, à lart gymnastique, ou à sapience, s'efforcent paruenir à bien, n'aymēt, & aussi ne meritent nom d'Amour, mais qui essaient a paruenir a ce mesme bien, par quelque certaine & particuliere façon, prennent le nom du total, cest adire d'Amour, aymer & estre amoureux. Vous parlez bien. Aucuns dient

ceux aymer qui cherchent l'amitié de foy, quât à moy, je n'estime poit estre Amour, ne du tout ne de la moitié, sinon que cela soit aucunement bon: car les hommes veulent couper & separer d'avecq eux leurs pieds & mains, si teles parties leur semblent mauuaises. Tout homme n'ayme pas tousiours ce qui est sien, sinon que parauenture checun estime son propre & appelle sien, ce qui est bon: & estimé n'estre sien, ains aliene ce qui est mauuais: veu mesme que les hōmes n'ayment que ce qui est bon. Ne vous semble il pas ainsi? Ouy certainement. Fault il dōc dire simplement les hōmes aymer ce qui est bō? Indubitablemēt. Ne faut il pas encore adiouster, qu'ils le desirent auoir? Il le fault. Et non seulement l'auoir, mais tousiours? Et tousiours. Doncq' generalement Amour est vn appetit par lequel on desire tousiours auoir biē. Vous dittes la verité. Et puis qu'Amour vniuersel est qlque tele chose, pouries vous biē dire quelle conditiō il y a d'apeter, & quelle methode d'y poursuiure, en quel fait ou exercice Amour est proprement appeté? Certes Diotime, si i'eusse peu conceuoir & entendre cela, ie n'eusse tant admiré vostre scauoir, & ne fusse venu vers vous appredre. Or cecy est vn part en beauté, tant du corps que de l'ame. Il est besoin de quelque deuinemēt pour entendre ce que vous dites: car de ma part ie ne l'entens aucunement. Je le diray plus aplain. Le corps de

ὅτι ὅτι
 οὐκ ἔστι το-
 κός ἐν
 νόμῳ.

tous hommes, Socrates, est plein & chargé, aussi est l'ame: & lors que nous sommes paruenus à quelque eage, nostre nature veut enfanter, ce qu'elle ne peut faire en turpitude, mais bien en beauté. Le part & enfant prouient de la conionction de l'homme & de la femme. Cela toute fois est ouurage diuin, c'est ascauoir conception & generation, immortel en vn mortel animant. Et ne se peut faire en ce qui est dissonne & sans proportion. Or est laid ce qui est dissonnant au diuin, beau ce qui luy est cōforme. Donques Beauté est la déesse Parca & Lucina qui fauorise à generation. Par ainsi toutes & quantes fois que ce qui est gros & enceint, se ioint avec beauté, se resiouist, & y prend merueilleusemēt grand plaisir, & pareillement engendre. Au contraire, quād il approche de ce qui est laid, il se deult, & se contriste, & est totalement debauché. il n'engendre point, ains retiēt son fruit avec toute angoisse & difficulté. Par tant ce qui est conceu, apres estre fort augmenté, aspire à generation, se retirāt souuent vers ce qui est beau: car par ce moien il est releué de grād ennuy. Amour n'est de beauté cōme vous estimez, Socrates. Dequoy donc? De generation & productiō en beauté. Est-il vray?

Ouy. Pourquoy de generation? Pourtant qu'Amour est quelque chose eternelle, & immortelle, tout ainsi que generation est en chose mortelle. Or est il necessaire, ainsi que nous auons cō

*Definitio
d'Amour*

féfé, appeter immortalité ensemble avec biē: car Amour est vn souhait, par lequel cheacun desire auoir tousiours avec soy ce qui est bon. Et par cela, on peut conclure, Amour estre desir d'immortalité. Or m'a tout enseigné cela Diotime, quand nous auons tenu propos d'Amour. Aussi elle m'a ainsi interrogé. Quelle estimez vous Socrates, estre la cause de cest Amour & appetit? Ne voyez-vous pas combien sont affligés tous animās gressibles & volatiles, quād ils sōt en amour, & aspirēt de tout leur pouuoir à generation? En premier, combien desirent ils ardēment se ioindre l'un à l'autre pour engendrer. puis combien ils traueillent pour nourrir leurs petits. mesme mēt les plus foibles animaux ne refusent aucun effort ne traueil pour les defendre, s'exposans à la mort pour eux, endurer faim iusques à la mort pour les norrir, sans crainte de peril, ne difficulté quelcōque. Ce que parauēture lon pēseroit que les hōmes peuuent faire par iugement & raison. mais qui cause si ardāt amour aux bestes brutes? pourriez vous bien en dōner la raison? Nenny. Vous persuadez-vous dōc estre scauāt en amour, si vous ignorez cela? Pour ce Diotime, ainsi que i'ay dit parauant, me suis-ie retiré vers vous, sachant bien auoir besoin d'un maistre. par ainsi ie vous prie nous donner la raison de vostre dire, ensemble de tout ce qui appartient à Amour. Si vous croyez & entēdez la nature d'Amour estre

tele,

tele, q̄ plusieurs fois nous auōs dit, ne vous en esmerueillez. Il est certain, tāt par ce propos, q̄ par les deuāt dits, qu'Amour de la nature estant mortel, s'efforce à son pouuoir d'estre immortel: ce qu'il acquiert seulement par generation, car il met tousiours le ieune au lieu du vieil. En ce mesme temps, que cheacun animant vit, & qu'il est tousiours mesme, comme depuis la naissance iusques en vieillesse, combien qu'on le die tousiours mesme & semblable, il ne cōtient toutefois mesmes choses tousiours en soy, ains despouille quelque chose vieille, & se renouuelle: c'est ascauoir en son poil, en chair, os, sang, & generally par tout le corps. Ce qui n'aduiet seulement au corps, mois aussi à l'ame. Lon voit changer continuellement de meurs, de coustumes, opinions, appetits, voluptes, craintes & douleurs, & n'y a celle de toutes ces affectiōs qui demeure mesme & semblable: ains quād les premieres defaillent, il en vient de nouvelles en la place des autres. Et qui est encore plus admirable, entre les sciences, non seulement les vnes deuiennent à neant & perissent, les autres reuiennent, & ne sommes tousiours mesmes entant que touche les sciēces: mais aussi checune science est subiette à mesme inconuenient. Car ce mot, mediter, est par apres, appellé science, cōme s'il n'estoit plus. Obliance est comme quelque fin & issue de science. Mais meditation renouellant la memoire de

*Mutation
des choses
humaines.*

obliance.

Meditatiō.

L

*Comme les
choses mor-
telles sont
immortel-
les.*

ce qui passe, maintient la science, de maniere qu'elle semble estre sciéce. Par ce mesme moien, tout ce qui est mortel, dure & se maintient, non qu'il soit tousiours mesme, comme est le diuin: mais pourtant que ce qui perist & passe, laisse tousiours son semblable. En ceste maniere Socrates, ce qui est mortel, soit corps ou quelque autre chose, que ce soit, deuiant immortel: mais ce qui de soy est diuin & immortel, autrement. Parquoy vous ne deuez emerueiller si toutes choses ayment naturellement leur germe, & moien de generation. Donques Amour pour le respect de ceste immortalité, demeure en toutes choses. Apres auoir ouy ces propos, tout esmeu d'admiration, ie dis: Faut il (sage Diotime) ainsi iuger de teles choses? Laquelle, ainsi que font les vrais philosophes respond, Tenez le pour certain Socrates. Et si vous voulez considerer l'estude & desir de gloire, qui est es hommes, vous emerueillerez vous estre tant rude & ignorât, que n'avez suffisammét compris mes parolles. Vous verrez clerement, combien les hommes desirét se monstrier & estre cogneus de tous, & acquerir gloire immortelle. Car pour ceste fin ils se hazarderont plus que pour leurs enfans, ils exposeront richesses, ils ne craindront traueil aucun, & finalement s'exposeront à la mort. Estimez vous, que Alceste, eust voulu mourir, pour Admet, ou Achilles pour venger la mort de Patrocle,

ou Codre pour le royaume de ses enfans, s'ils neussent preueu quelque memoire immortelle de leur nō & vertu apres la mort? Il s'en faut beaucoup, dit il: mais plus tost i'estime, qu'il facent telles choses pour le respect de vertu immortelle, & pour gagner bonne opinion: & de tant plus qu'ils sont vertueux, & plus s'efforcent de paruenir à ce point. Ils ayment veritablement immortalité. Donques tous ceux qui ont le corps fertile & deliberé, s'adonnent plus aux femmes & les ayment, esperans par generation acquerir tout heur & immortalité, & demourer en memoire à tout iamais. Aucuns ont l'ame plus fertile que le corps, aussi engendrent & produisent, ce que lame doit produire. Que doit engendrer lame? Prudence & autres vertus, desquelles choses les poètes sont premiers progeniteurs, aussi les autres ouuriers, que lon appelle, inuenteurs. Or est *Prudence:* prudence la plus grande & plus excellente de toutes vertus, par laquelle sont gouvernees les choses publiques & priuees, & est appellee temperance & iustice. Quiconque donc est naturellement accomply de teles vertus, & pource diuin, le temps approchant il veut produire son fruit: pource errant ça & la, cherche ce qui est beau, ou il puisse enfanter & produire: ce que iamais ne feroit en chose laide & deshoneste. Et pourtât qu'il est aussi gros & preins, il cherist & ayme trop meux les beaux corps que les laids.

Que si l'on rencontre lors vn esprit beau, genereux & docile, il se plaist merueilleusement, quand ces deux beautés se trouuent ensemble, & est tres eloquent à parler de vertu, deuant ce personnage: remonstrant quel doit estre l'homme de bien, quel est son office, s'estudiant de tout son pouuoir à l'enseigner ceste doctrine. Puis s'arrestant à ce qui est beau, & en vsant familièrement, il produit ce que parauenture il auoit conceu, le rememorant tant en absence qu'en presence, avec lequel il norrist de semblable norriture ce qui en prouient. Et de ce entre eux s'engendre vne familiarité plus grande, & amitié plus ferme que des hommes mortels vers leurs enfans, pour tant qu'ils communiquent avec enfans immortels, plus beaux que les autres. Il n'y a celuy qui n'elise & ayme mieux tels enfans, que ceux qui sont mortels, spécialement si l'on veut croire Homere & Hesiode, & pareillement les autres poëtes, considerat quels enfans ils ont laissé: lesquels pour estre immortels, apportent aussi gloire & memoire immortelle à leurs peres. quels enfans aussi a laissé Lycurge aux Lacedemoniens, qui conseruent auourd'hui Lacedemone, & presque toute la Grece. L'on honore aussi Solon en Grece pour auoir institué loix, & autres plusieurs, tant entre les Grecs que Barbares, qui engendrans toute vertu, ont laissé plusieurs faits excellens. Auxquels pour auoir engendré tels

enfans, on a fait sacrifices, & consacré plusieurs temples: mais pour enfans humains & mortels, iamais. Vous pourrez parauenture Socrates, prendre comment es choses d'Amour de vous mesme: mais que vous puissiez passer oultre, entendant parfaitement la science & tout ce qui appartient à Amour, chose de haute contemplation, & a quelle fin elle tend, que d'auantage vous puissiez poursuyure tele entreprise ou non, à la verité ie ne scay. Toutefois ie vous enseigneray & aideray par tous moyens. De vous mettez peine de me suyure tant que possible sera. Or faut il que celuy qui par le droit chemin desire paruenir à ce point, contemple dès son ieune eage les plus beaux corps: & si premierement il est bien conduit, en aimer vn, & illec mettre en auant plusieurs belles raisons, puis cōsiderer que la beauté estant en cheacun corps, est germaine d'un autre corps. Et si l'on fait suyure ce qui est beau selon l'espece, il est impertinent de croire que la beauté qui est en tous corps ne soit vniue, mesme & semblable. Celuy donc qui considere cela doit estre amoureux indifferemment de tous beaux corps, & par ainsi n'en aymer vn si ardemment, ains en mespriser la beauté. Puis estimer la beauté de l'esprit estre plus excellēte que celle du corps: de maniere que si quelqu'un ayant l'esprit noble, iacoit qu'il n'ait si grand beauté de corps que quelques autres, il se doit cōtenter neantmoins,

aymer & celebrer tele beauté, mettre tousiours en auant raisons & propos, par lesquels il puisse instruire & rendre la nature meilleure. afin que de là il soit attiré à contempler la beauté qui est es offices & loix, & qu'il entende qu'elle luy est totalement familiere, semblable & vniforme, & que parainfi ne tienne conte de le beauté du corps. Et apres la contemplation des loix & offices, qu'il passe iusques aux sciences, pour en contempler la beauté. Regardât donc ce qui est parfaitement beau, qu'il cesse d'admirer & priser la beauté d'un ieune enfant, comme chose seruite & estrange, ne se cõtendant de la beauté d'un seul hõme ou office. Car quicõque delinque en cela, est reputé vile & abiect. Pourtât se doit plõger en ceste mer profonde & abisme de beauté, ou il puisse de sa seule veue conceuoir & engendrer plusieurs belles & graues raisons de Philosophie, & ce iusques à tant que bien appris en cela, il voie vne tele science, cõme celle de beauté. Donc maintenant appliquez icy vostre esprit tât qu'il sera possible. Quiconque ayant contemplé les choses belles par bonne methode, est attiré iusques à ce point de degré en degré, & desia paruenant à quelque fin de la cognoissance d'Amour, verra incontinent vne beauté de la nature admirable d'Amour: qui est veritablemēt la chose pour laquelle nous auons par cy deuant totalement traueillé. Ce des le cõmencement a touf-

idée de beauté.

iours esté exempt de generation & corruption, sans iamais croistre ne diminuer: n'est beau d'une part, & laid de l'autre, ou en partie beau, en partie non. Aussi n'est il beau pour ce respect, & laid pour l'autre: ou beau icy, & laid dela: cõme s'il estoit beau à quelques vns, & aux autres non. Il ne peut en outre estre faint ne representé par quelque image ou figure: comme seroit vn beau visage, de belles mains, ou quelque autre chose appartenant au corps. Ne aussi comme quelque oraison, ratiocination, ou quelque science. D'auantage ne l'estimer estre en quelque autre chose: comme en quelque animal, en la terre, au ciel, ou autre semblable: mais il est tousiours vniforme, de soy mesme & en soy mesme. Quant à toutes autres choses belles, elles sont teles par participation de luy, avec condition, que naisantes & perissantes, rien ne luy soit pris ne adiousté, & n'en souffre incõmodité aucune. Et quand quelqu'un monte en aimant ainsi qu'il appartient, & qu'il cõmence à regarder & admirer ceste beauté, il touche presque la fin de son entreprise. Cela est à la verité poursuyure le droit chemin d'Amour, ou bien y estre conduit par autre: c'est assauoir quand quelqu'un commence à monter de ces beautés pour paruenir à l'autre, comme par quelques degrés, & passant d'un premierement en deux, & de deux en tous corps accomplis de quelque beauté, & de la aux offices, puis aux bel-

Toutes choses belles, estre belles par l'idée de beauté.

les doctrines, & paruenant finablement de plusieurs doctrines, a celle qui n'est doctrine que de ceste mesme beauté: & parainfi à la fin contempler qui est ceste beauté. C'est l'estat & maniere de vie Socrates, si en fut onc, selon lequel doit viure l'homme qui veut contempler ceste beauté. laquelle si vous voyez quelque fois, vous l'estimerés trop plus excellente & precieuse que nul or, que tous ieunes enfans & adolefcens, tant soient ils beaux, & de riches vestemens ornés. Lesquels quand vous regardes vous & plusieurs autres, vous vous abetissez trop, & deuenez infensés, desiderans, si il se pouuoit faire, abandonner le manger & boire, pour conuerser avecques eux. O combien seroit heureux tel spectacle, si il aduenoit à quelqu'un de contempler ceste beauté sincere, simple, pure & entiere, non pas fardee & deguisee de chair, de couleur, & autres mortelles palliations: mais considerer ceste diuine beauté, selon elle seulement. Estimeriez vous peu tele maniere de viure, cest asçauoir de l'homme qui dresse la ses yeux, pour veoir vn si beau spectacle, & s'y arrester? N'estimez vous pas celuy, qui pour son bien regarde la beauté de l'œil seul, par lequel elle peut estre veüe, n'engendrant desormais l'ombre & image de vertu, ains les mesmes & vraies vertus? car ce faisant il ataint la mesme chose, & non la figure. Puis donc qu'il engendre & norrist vertu, il sera fait amy de Dieu. Et

partant

partant immortel, si homme quelconque le doit estre. Voyla Phedre & vous autres conuiues, cedit Aristodeme, que recitoit Socrates auoir entendu de Diotime. Lequel ie croy facilement, & si m'esforce de persuader aux autres, les hommes ne pouuoir aisément trouuer chose plus propre pour acquerir immortalité bien heureuse, que legitime & honeste Amour. Parquoy i'estime que tous hommes doiuent honorer Amour. Aussi à la verité ie celebre les choses y appartenantes, & m'y exerce grandement, à quoy volontiers ie veux inciter les autres. Et maintenant ie loue selon la capacité de mon esprit, la vertu & energie d'Amour. Dōques Phedre si vous voulez, vous pourrez prendre ce propos, comme quelque louenge d'Amour: mais si il vous plaist l'appeller autrement, appelez le. Quels propos, ainsi que recite Aristodeme, ont esté approuvés de tous hors mis seulement Aristophanes, qui fest mis en deuoir de les cōtre dire, pour ce qu'il en auoit touché quelque chose parauant. Mais tout incontinent suruint le bruiet de la porte, que lō frappa, puis la clameur des ieunes enfans follastrans, & l'audience qu'on vouloit faire à la chanteresse. Lors Agathon. Voyez entre vous seruiteurs, qui est icy entré, & si l'ya quelqu'un de noz familiers, faietes le venir vers nous. Si il n'y a personne, que nous ne buuions, ains dictes que lon cesse. Or quelque temps apres, lon a ouy

la voix d'Alcibiade, follestrât par iurongnerie, crier à haute voix, pres la porte. Lors Agathon demander ou estoit Alcibiade, commandant le luy amener. Lequel la chanteresse & autres ministres amenans, ont arresté à l'entree de la porte, couronné de hierre, & violes, toute la teste ben-dee & environnee, criant à haute voix en ceste maniere: Dieu gard messieurs, receuez ie vous prie ce bon biberon tant iure: ou nous en allons d'icy, & couronnons seulement Agathon, pour lequel sommes icy assemblés. Pourtant qu'hier ne me fut possible venir, auiourdhuy suis venu, apportant coiffes & bendes en ma teste, pour en reparer la teste d'un tresbeau & tresçauant homme. Vous moquerez vous de moy, me reputans iure? Encore que vous vous en moquiez, ie suis asseuré toutefois de dire verité. Respondez aperiment, ne permettez vous pas entrer, soit que vous buuiez ou nō? Lors tous d'une voix l'auoir appelé, luy commandans entrer, & se seoir à table. Aussi l'appella Agathon. Ses compaignons, donc l'amenoient. Estant arriué, & ostant ses ornemens de la teste, pour en reparer Agathon, n'a onques apperceu Socrates, combien qu'il fust tout deuant luy. Il s'assit donc au milieu entre Socrates & Agathon: parce que Socrates luy fist place. Apres estre assis, & auoir caressé Agathon, le couronna. Lors Agathon: Sus enfans accueillez Alcibiade, de maniere qu'il soit assis

au troisieme lieu. Alcibiade auoir interrogé qui estoit le troizieme conuiue: & se retourna auis Socrates: puis se retirant en arriere, Hercules, qu'est cela dit-il. Comment Socrates, estes vous icy assis pour m'espier? Ainsi auez vous de coutume, vous trouuer tousiours deuant moy, encore que ie vous attende moins que nul des autres. Et maintenant qui vous meine icy? Pourquoi estiez plus tost assis en cest endroit, que pres Aristophanes? n'y a il point autre en ceste compaignee, qui se vueille faire mocquer? Vous y auez finement besongné, afin d'estre assis aupres du plus beau de la cōpaignee. Puis Socrates tourné vers Agathō auoir dit: Voyez Agathō, si il vous est possible de me secourir en aucune maniere. L'amour de cest homme m'a causé ie ne scay quoy de moleste. Car depuis le temps que i'ay commencé à laymer, ie n'ay osé & ne m'a esté loisible de regarder quelque bel homme, ne de luy tenir propos, que tousiours il n'entre en ialousie & amoureuse suspicion: & par enuie s'efforce faire merueilles, & m'iniurier: encore à peine se peult contenir, qu'il ne me frappe. Voyez donc maintenant qu'il ne face le semblable, ains nous accordez l'un avec l'autre: ou bien si il me vouloit outrager, me secourir. Car ceste fureur qui est en luy, & ceste vehemence d'Amour m'espouuete grandement. A quoy Alcibiade. Il neschet aucun accord entre vous &

moy : ie me vengeray vne autre fois de vous Agathon, faites moy part maintenant de ces coiffes & ornement, pour luy en reparer sa merueilleuse teste, afin qu'il ne se fasche, que ie vous ays couronné, non celuy qui surmonte tous hommes de parolles, & non pas hier seulement comme vous, mais tousiours. Prenans donc ces ornemens a couronné Socrates, & s'est assis, puis en s'asseyant à dit: Vous me semblez trop sobres messieurs les cōuiues, ce que i'estime ne vous deuoit estre permis. Il fault autrement boire, cela est accordé entre nous. Me voyla donc le premier à bien boire, iusques à tant que ce soit assez beu. Commandez Agathon, s'il y a quelque grand tasse, qu'elle soit apportee, mais ie m'auise, il n'en est point besoing, apportez plus tost, ieune fils, ce vaisseau, qui tient plus d'huit tasses. Et apres auoir emply son vaisseau, commence à boire le premier, puis en donnant à Socrates, dit, C'est contre Socrates, messieurs les conuiues, mais sans fraude ne mal aucun. Il beura tant que lon voudra, & toutefois ne le verrez iamais iure. Incontinent que le vin fut versé, Socrates beut. Lors Eryximache. Que faisons nous Alcibiade? Ne parlerons nous autrement, & ne chanterons en buuant, ains seulement nous eniurer comme alterés? ALCIBIA. Dieu gard Eryximache, homme de bien, & de tresbons parens engendré. Et vous aussi dist Eryximache. Mais qu'est il

bõ de faire? Ce qu'il vous plaira dist Alcibiade. Certainement vous serez obeï, le medecin seul, est autât que plusieurs. Cõmandez donc ce qu'il vous plaira. Entendez maintenant, dit Eryximache, deuant que vous entraissies, la compagnee estoit d'auis de louer Amour, checun selon la capacité de son esprit, commençant à la main dextre, & consecutiuemēt tout à lentour. Et entendu que checun de nous a dit son auis, excepté vous, puis que vous auez beu, vous deuez bien dire le vostre: & l'ayant dit, vous commanderez à Socrates ce qu'il vous plaira. Autât en a dit Socrates, estant sis à main dextre, & les autres consequemment. Vous parlez fort bien Eryximache, dist-il. Mais il ne semble estre pertinent ne raisonnable que l'homme iure tienne propos aux hommes sobres. Mais ie vous prie, Socrates vous a il rien persuadé des propos que n'agueres il a recité? Ou si vous scauez le contraire? Car si loue autre que luy, soit Dieu ou homme, a grand peine se pourra il contenir. Dittes meux ie vous prie, dist Socrates, ne contredittes à cela respond Alcibiade. par Neptune ie n'ay onques loué autre en vostre presence. Il me semble qu'il faut faire ainsi, dist Eryximache, louez Socrates si vous voulez. Que dittes vous, respond Alcibiade, il me semble ainsi Eryximache, Ie luy donneray donc l'assaut, & en feray la végeance tout deuant vous. Que pensez-vous dit Socrates, me

voulez-vous louer de quelques choses legeres & ridicules? Que ferez-vous? Je diray verité, respond Alcibiade, ne le permettez vous pas? Nõ seulement ie vous permets dire la verité, mais aussi ie le vous commande. Ie vous obeiray tres uoluntiers, respond Alcibiade, pourueu que ie puisse faire cela. Prenez y garde diligemment, & si ie dy quelque chose qui ne soit vraye, rompez mon propos, & me reprenez comme menteur. Iamais ne mentiray à mon esieñt. Et ne vous emerueillez si ie rameine quelque chose d'une autre part, ainsi qu'il me viendra en memoire. Certainement il n'est pas facile à vn tel homme ainsi disposé de raconter disertement par certain ordre & methode voz meurs tant merueilleuses. Ie mettray peine, messieurs les conuiues, de louer Socrates comme par quelques figures & enigmes. Lequel par aduenture aura suspicion que ie die quelque chose de risée. Or vséray-ie de figures, pour la verité, & non pour moquerie.

ALCIBIADE LOVE

SOCRATES.



'Estime Socrates ressembler à ces Sileins, qui assis entre les autres statues ainsi que les ouuriers les ordonnent, tiennent tousiours fleustes & instrumens à la main. Mais si on les diuise en deux, on leur trouue au dedans l'image & semblance des dieux. Ie dy d'auantage qu'il est semblable au satyre Marsyas. Aussi ne nierez vous pas Socrates que vous ne leur sembliez de face. Or entendez maintenant, comme vous leur ressemblés aussi en autres choses. Estez vous contumelieux ou non? Si vous ne le confessez, ie le prouueray par temoins. Estez vous pas menestrier? Si estes, & trop plus excellent que Marsyas. Iceluy iouant d'instrument avec la bouche, appriuoisoit & attiroit les hommes: aussi fera maintenant vn autre qui vsera de teles chansons. Ce mesme Marsyas est, qui a monstré à Olympe ce qu'il a châté. Dõques ceste seule armonie, soit le ioeur qui en vsé bien, ou la chanteresse mal, attire l'esprit des hommes: & pourtant qu'elle est diuine, elle monstre quels entre les mortels ont besoin des dieux, de mysteres & sacrifices. Et ne differez d'avec luy, sinon que vous faittes autant par simples paroles seulement comme il fait avec instrumens. Certainement quand nous ouyons

referer les paroles d'un autre, encore que ce soit d'un bon Orateur, nous ne les estimōs rien. Mais quand lon vous oit, ou quelque autre referant voz parolles, combien qu'il soit inepte, soit homme ou femme, ou quelque ieune adolescent qui vous oye, nous sommes tous ravis. A la verité si ie ne craignois estre estimé trop iure, ie iurerois & affermerois quelles choses me sont autrefois aduenues des propos de Socrates, & derechef aduient toutes & quantes fois que ie l'oy parler. D'auantage ouyant ses parolles, ie suis tout emeu en mon esprit, beaucoup plus que ceux qui se tourmentent & tempestent furieusement, cōme les Corybans, & suis contraint à larmoyer, ce que semblablement ie voy aduenir à plusieurs autres. Ouyant Pericles & autres orateurs, me sembloient fort bien dire: mais il ne m'aduenoit point ainsi: car mon esprit n'en estoit emeu, & ne se deprimoit & desperoit comme seruile. Mais ie suis tant souuent molesté de cestuy nostre Marfyas, que ie n'estime m'estre possible de pl⁹ viure en cest estat. Vous ne deuez nier cela Socrates. Ie suis bié assuré que si maintenant ie luy voulois prester l'oreille, ie ne le pourrois iamais endurer, mais m'adiendroient ces mesmes incōueniens, car il me contraint confesser qu'estant indigent & defectif en plusieurs choses, ie m'oublie & me laisse moy mesme pour seruir & vacquer à la Repub. des Atheniens. Donques fermāt les oreilles

auec

*Corybans
sacrificateurs
antiques de
Bascbes,
& solastres.*

auec toute violēce, comme à la voix des syrenes, ie le fuy craignāt deuenir & enuieillir, si ie m'arreste à luy. Or i'en endure de luy plus qu'homme ne penseroit, tout ainsi que si i'auois crainte ou vergongne de quelque chose. Aussi ie ne crains autre que luy. Ie m'assure bien de ne me pouoir defendre ne resister, qu'il ne me contraigne à faire ce qu'il commande: & ne pouoir iamais departir d'auec luy sans estre vaincu de quelque ambition. Pourtant ie le fuy: & toutes fois que ie le regarde, il me vient apprehension & vergongne de n'auoir gardé ma promesse: tellement que fouuēt ie luy desire la mort. Que si l'aduenoit, ie suis assuré que ie ne le porterois patiemment. Par ainsi ie ne scay ou tourner, ne comme ie me doy gouverner enuers luy. Teles choses me sont aduenues, comme à plusieurs autres, des chāsons de ce Satyre. Ouez encore le surplus, & confidez qu'il est semblable à ceux que ie disois naguere, & cōbien sa vertu est merueilleuse. Soiez aduertis que nul de vous ne cognoist Socrates. Pourtant ie le vous veux dōner à cognoistre puis que i'ay cōmencé à en parler. Voyez vous cōbien Socrates se passionne, & est affecté vers les beaux personnages: que tousiours les frequēte, & en est comme tout hebeté. Il ignore toutes choses, il ne sceut iamais rien: tele figure veritablemēt est du tout semblable aux Sileins. Sachez donc que par dehors il a la forme d'un Silein portrait & gra-

N

ué: mais si le voyez au dedans, vous le trouuez merueilleusement chaste & entier. Aussi n'estime il rien la beauté corporelle de personne, ne les richesses, ne les honneurs, ne autre chose que le vulgaire coustumierement prise & admire, ains les mesprise & desestime plus qu'on ne scauroit penser. Parquoy ie vous puis asseurer que nous ne sommes rien en son endroit: toutefois en se moquant il le fait autrement, & ne cesse de se railer de telles choses en la presence de tous. Mais qui verroit combien il a de gravité & honnesteté, au dedans, ie demande s'il ya celui de nous qui ait oncques veu les diuins spectacles & images, qui sont la cachés. Certainement ie les ay quelquefois contemplés, mais ils m'ont semblé tant diuins, riches, beaux & admirables, que ie n'estime que lon doive faire autrement que Socrates le commande. Or messieurs les conuiués estimant bien Socrates prendre quelque plaisir en ma beauté, i'ay pensé par ce moien auoir recouuert vne tant merueilleuse & heureuse occasion de paruenir ou i'aspirois. Pourtant ie me suis efforcé d'agreer à Socrates, afin qu'il me communiquast tout ce qu'il auoit appris & entëdu: à la verité i'estimois lors ma beauté estre quelque grand chose, y remettant toute ma fiance & mon espoir. Et comme au parauant ie n'eusse accoustumé de luy parler seul à seul, quelque fois la compagnie se departant, ie suis demouré seul avecq'

luy. Et vous veulx dire la verité, & pource entendez diligemment ie vous prie: Sy ie dy mal, Socrates, reprenez moy. Ie suis demouré messieurs les conuiués seul avec luy, esperant qu'il me communiqueroit les mesmes propos que tiennent coustumierement les amateurs à leurs aymés, quand ils sont seuls ensemble. Quel espoir me donnoit grand plaisir, toutesfois n'en a rien fait, mais s'est departy aiant disputé iusques au vespre, ainsi qu'il auoit de coustume. Par apres ie l'ay prouqué à la iouste, esperant par ce moien accomplir quelque chose de mon entreprise. Nous auons plusieurs fois exercé la gymnastique tous seuls ensemble. Que diray plus, rien ne m'a succédé. Ce que voiant ie l'ay voulu assaillir par plus grands efforts, & ne desister iamais de mon entreprise. Escoutez vn peu combien fort ie l'ay pouruiuy & sollicité. Ie l'ay appelé a soupper, comme vn amateur sollicitant son aymé. Ce qu'il ne m'a incontinent ne facilement, mais finalement accordé. Il y est donc venu. Mais incontinent apres le soupper, s'est leué pour s'en aller. Ce que lors deuenât tout hôteux, ie luy ay permis. Or quelque autrefois l'espiât encore plus fort, ie mis vn long propos en auant, qui dura iusques à minuit: & cōme il se vouloit departir, luy allegât l'importunité de la nuit, ie le contraigny demourer. Il coucha dōc au prochain liēt, sur lequel estāt assis il auoit souppé, & ny coucha per-

sonne ceste nuit laq̃ nous autres. Quant aux paroles precedentes, elles se peuuent biẽ dire sans aucune crainte: mais vous n'entendez rien de ce qui sensuit, dauãt que i'ays recitẽ ce prouerbe. Le vin soit es enfans ou autres, porte veritẽ. Aussi est il iniuste celuy qui veut louer Socrates, taife son vice superbe & rebelle. D'auãtage ie me sens tout ainsi que celuy qui a estẽ mors de la vipere. Lon dit que celuy la ne veut iamais declarer son mal, sinon à ceux qui en sont pareillement offensẽs: comme si ceux la seulement cognoissans tele affection, ne se scandalisent, si vn autre affligẽ de ce mal ne craint à dire ne faire toutes choses qui se presentent. Donques estant atteint sur tous autres de ce mors tresuiolent de philosophie, & aiant le cœ̃ur & esprit, naurẽ de grand couuoitise d'entendre la philosophie qui mord trop plus asprement que la vipere, & detient entiere-ment quand elle peut atteindre le ieune esprit, qui n'est du tout inepte, & le contraint finalement à tout ce qui faut faire & dire, i'ay delibere faire tout effort de m'acointer de Socrates, pour esteindre ceste mienne soif. Ie ne diroys iamais teles paroles, si ce n'estoit deuant les conuiues, Phedre, Agathon Eryximache, Pausanias, Aristodeme, Aristophanes, & finalement ce mesme Socrates & autres, lesquels de tout tẽps i'ay cogneus ardemment desirer la philosophie, & en estre tous furieux & follastrẽs. à la veritẽ il

ne me seroit loisible de dire tels propos, sinon à ceux qui en sont touchez & epris. Parquoy vous auditeurs, vous excuserez ce que i'en fis lors, & ce que maintenant i'ay dit. Quant aux seruiteurs & autres rudes & idiots, si aucun y a, qui ferme les oreilles. Or apres que les chandelles seront esteintes, & les seruiteurs absens, ie suis d'aduis messieurs les conuiues, qu'il ne faut plus rien dissimuler ne delaiier, ains declarer hardiment ce qu'il m'en semble. Par ainsi ie l'ay touchẽ disant. Socrates dormez vous? Non pas encore dit il. Sçauẽ vous point ce que i'ay pensẽ iusques a maintenant? De quoy, respond il, & que demandez vous? Ie n'estime amateur propre & digne de moy que vous: mais vous auez estẽ trop craintif en amour. Donques puis qu'il est ainsi & que ie suis tel, i'estimerois estrange, si ie ne mesforceois de vous agreer & complaire en cest endroit, & en toute autre chose: si vous auez affaire ou de moy ou de mes amys. De moy ie ne desire de long temps autre chose que deuenir homme de bien. En quoy homme ne me peut plus ayder que vous. Et naiant obeĩ à vn si grand personnage, ie crains plus les remonstrances d'vn homme prudent, que obeissant ie ne craindrois les paroles des ignorans. Ce que entendant Socrates, & dissimulant par vne ironie acoustumẽe, respond en ceste maniere:

Amy Alcibiade, vous vous monstrez à la veritẽ

n'estre couard ne vil, s'il est vray ce que vous recitez de moy, & si en moy y a quelque vertu, par laquelle vous puissiez deuenir meilleur: & si vous contemplez en moy vne beauté si merueilleuse, trop plus excellēte que la vostre. Que si cognoissant tele chose, vous desirez communiquer avec moy, & changer beauté pour beauté, à la verité vous voulez ainsi qu'un vsurier remporter trop meilleur butin que moy. Vous essayez emporter la verité des choses belles par simple opinion, & receuoir or pour cuiure. Mais ie vous prie Alcibiade, considerez bien diligemment que vous n'ignoriez ma condition, entendu que ie ne suis rien. Or est il certain que l'œil de l'esprit cōmēce à voir clerement, incontinent que l'œil du corps decline. vous estes toutefois encore bien loin de cest eage. Ie vous dy derechef, que mes choses sont teles que i'ay dit. Sachez que ie n'ay point l'un à la bouche & l'autre au cueur. Deliberez vous donc de faire ainsi que cognoistrez estre meux pour vous & pour moy. Vous dittes bien dit Alcibiade. Donques d'orenauant consultans l'un avec l'autre, nous ferons ce qu'estimerons estre à l'un & à l'autre, tant en cecy qu'en autres choses. Apres auoir entendu cela, & y auoir cōtredit, il m'a semblé tel comme s'il eust esté frappé d'un dard, ou autre semblable. pourquoy m'e-leuant ie ne luy ay permis dire vn seul mot. & m'envelopāt dune couuerte (car il estoit hyuer)

i'ay esté du son vieil manteau & me suis couché: puis embrassant ce sage, heureux & totalement admirable personnage, i'ay passé toute la nuit ainsi. Ie sçay bien que vous ne pouez nier cela Socrates. Il n'a toutefois renu conte de ceste forme & beauté, à laquelle ie m'estois tāt fié, ains l'a fiermēt mesprisée, & tenue pour ridicule. I'appelle les dieux & déesses à temoins, messieurs les iuges (que ie fais iuges de l'orgueil de Socrates) si ie me suis autrement meü ne tourné, que si i'eusse couché avec mon pere, ou mon frere aisné. Quelle opinion & vouloir pensez-vous que i'ais eu par apres, me voyant ainsi meprisé: & toutefois i'admirois son esprit, sa force & temperance, ayant recouuert vn homme tel, quel ie n'estimois pouoir estre trouué en prudence & constance? Parquoy ie ne trouuois aucune occasion, pour laquelle ie me deusse courroucer à luy, & m'en separer: ne derechef aussi par quels allechemens ie m'en deurois accointer. Ie scauois qu'il estoit trop plus difficile de le gagner par or ou par argent, que Ajax par l'espée: & m'a failly au besoin le moyen par lequel i'esperois plus aisement l'attraper & retenir. Par ainsi tout douteux ie me pourmenois ça & la plus asseruy & addonné a cest homme, que iamais hōme ne fut à autre, ie faisois donc lors tout cela. Quelque temps apres se meut guerre de luy & moy ensemble contre Polidée, ou Socrates & moy fumes compagnōs.

En quoy premierement il enduroit meux les tra-
uaux, non seulement que moy, mais aussi que
nul autre, & en ce nous surmontoit tous: & si
quelquefois, comme il aduient souuent en guer-
re, le viure defailloit, il ne se trouuoit son pareil
à vertueusement endurer faim & soif. Derechef
si il y auoit abondance de viures, on l'eust estimé
luy seul en pouuoir bien vser, ensemble de la fa-
çon & vie militaire. Et si quelquefois il estoit cō-
traint a boire, combié qu'il ne le desirast gueres,
il passoit tous les autres a bien boire: & si iamais
on ne l'en vit pertroublé, qui est chose admira-
ble. Ce qui me semble encore estre reprehensible
pour l'auenir. En outre il faisoit merueilles con-
tre l'hyuer & froidures qui sont vehementes en
ces lieux la: Car quand il geloit vne gelee gran-
de & presque intolerable, que nul n'osoit sortir
hors de la tente, ou bien si quelques vns en sor-
toient, c'estoit apres estre totalement vestus, &
enuelopes pieds & iambes de vestemens fourrés:
Socrates lors sortoit avec sans vestir autre habil-
lement que de coustume. Et si marchoit nuds
pieds plus facilement sur la glace, que les autres
bien chauffés. Ce que voians ses compagnons,
auoient opinion qui les desprisoit. Or se portoit
ainsi Socrates en telles choses. Mais faut-il d'auan-
rage ouyr ce que cest homme tant patient a fait
en ce mesme exercite & compagnee. Quand
quelquefois il venoit a cōtempler, il demouroit
en ce

en ce train depuis le matin: & n'ayant le moien
de declarer ce qu'il contemploit, il perseueroit
sans cesse iusques a midy, que les autres gens dar-
mes le cognoissans, s'esmerueillans disoient
l'un à l'autre, comme Socrates estoit demouré
tout pensif depuis le matin. Encore quelques
soldats venus de Ionie, apres soupper, la nuit ap-
prochant, ont dressé leurs lits & paillasses, pres
de luy, & ont couché a l'aer, (car c'estoit en esté)
pour obseruer toute la nuit, si il perseuereroit en
contemplation. Mais Socrates a demouré ainsi,
iusques au matin ensuyuant, que le soleil s'est le-
ué. Et apparceuant le soleil s'est party. Aussi ne
fault il omettre à reciter comme il s'est porte à
à la guerre & au combat. Estant dōc à la guerre,
en laquelle les chefs & capitaines m'ont estimé
le plus vaillant, homme ne m'a iamais gardé
ne favorisé que Socrates. Car me voiant greue-
ment nauré, onques ne m'a voulu abandonner,
mais se iettant tousiours dauant moy, m'a sau-
ué des ennemis & moy & mes armes. Ce que
maintenāt reduisant à memoire, ne me suis vou-
lu attribuer, ains à Socrates, duquel i'auois
ainsi esté secouru. Vous ne deuez nier cela, com-
me faux, Socrates. Vray est que les chefs de l'ar-
mee aians egard à mon merite m'ont plus tost
donné cest honneur qu'a vous, Socrates, mais
principalement en vostre faueur & à vostre re-
queste. aussi est digne de memoire comme Socra

Ταπεινά
ἐλάσσει.

tes se porta en la fuite que firent les nostres en Dele. Je fus à ce combat, ou Socrates combattoit à pié, & moy à cheual. Les nostres donc mis en rouverte, & que desia tous estoient fuis, Socrates & Laches se retirerent ensemble. Lesquels rencontrant de fortune, ie leur donné courage, promettant ne les abandonner. En cest endroit i'ay eu moien de mieux contreroller Socrates, qu'en Potidee, craignant moins pour l'assurance que i'auois de mon cheual. Or est il premierement à cōsiderer de combien il surpassoit Laches en prouidence & alaigreté. Par apres Aristophanes, il ma semblé (comme vous dittes) marcher superbement ainsi qu'il fait ailleurs, contemplant légèrement avec les yeux ça & la toutes choses, & finement examinant checune en particulier. Regardant aussi les ennemis, puis ses familiers l'un apres l'autre, monstroit à son regard & faisoit cōtenance, mesme aux plus lointains, que si quelqu'un l'assailloit, ce ne seroit sans s'en repentir. Par ainsi s'en alloit assuremēt & l'un & l'autre. Aussi ne sont assaillis de personne ceux, qui se tiennent ainsi assurez, mais bien ceux qui se mettent a la fuite. On pourroit bien aussi louer Socrates en plusieurs autres choses, qui sont tou te fois teles, que quelques autres meriteroient parauenture tele louenge: mais en cela excellent & sont les premieres, esquelles il ne sera trouué ressembler a autre homme quelconque, soit

vieil ou ieune. Lon pourra peut estre biē estimer Brasidas & quelques autres tels qu'a esté Achilles, Antenor & Nestor, tels que Pericles. Il s'en trouue plusieurs autres, desquels lon peut ainsi faire comparaison. Mais quant à Socrates, & à sa maniere de parler, tant excellente & merueilleuse, hōme n'en peut de pres approcher ne vieil ne ieune, sinon ainsi que i'ay dit & l'ay comparé. Car il ne ressemble a homme quelconque, ne ses parolles, ains aux Sileins & Satyres. Oray-ie oublié parauant, que ses propos estoient totalement semblables aux images & simulacres artificiels, quand ils sont decouuers par dedans. Car en ouyant ses parolles, on les estimera de primeface (comme lon dit) trop impertinens. Sa diction & maniere de parler exterieurement ressemble quelque Satyre contumelieux. Il ne tient autres propos que d'asnes, mareschaux, cordouenniers, & conraieurs, & ne semble iamais en dire qu'une mesme chose: de maniere que tous ignorans & idiots s'en mocquent: mais qui voudra considerer l'interieur exactemēt & profondement, on trouuera en ses parolles par sur toutes autres profondeur de sens, & estre totalement diuines: contenir d'auantage plusieurs belles images de vertu, & comprendre plusieurs choses, par lesquelles doit estre instruit celuy qui veut honnestement viure. Vous ouyez (messieurs les conuies) en quoy ie loue Socrates, & en quoy pa-

reillement ie le taxe. Aussi auez vous ouy ce pendant combien & comment il m'a iniurié. Et non seulement ma traité en ceste maniere, mais aussi Charmide filz de Glaucon, & Euthideme, filz de Diocles, & plusieurs autres, lesquels il a deceu sous pretexte d'Amour: car au lieu d'estre amateur, il a esté aymé. Partant soiez aduertuy Agathon, d'euter ses desguisemens & dissimulations: afin que le cognoissant, par ce que i'en ay experimenté, vous donniez ordre a voz affaires: & que selon le commun proverbe, vous ne deueniez sage & rusé ainsi que les petits enfans, apres en auoir enduré. Apres donc que Alcibiade eut acheué ses propos, pour son audace & liberté de parolles, dit Aristodeme, que tous commencerent à rire, pour ce qu'il se monstrois estre epris de l'Amour de Socrates.

Lors Socrates auoir dit, Vous me semblez fort sobre Alcibiade, autrement vous n'eussiez iamais ainsi ingenieusement prochassé par vn long discours de paroles, deduit si secrettement ce point pour lequel vous auez dit toutes autres choses: lequel finalement auez touché à la fin de vostre harengue, pour monstrier que vous alleguiez hors propos, comme si vostre oraison ne tēdoit a ceste fin de me distraire d'avec Agathon. Vous pensez que ie ne doie aimer autre que vous seulement, aussi qu'homme ne doit aymer Agathon que vous. Nous auons tresbiē entēdu que vouloit

dire ceste fictiō Satyrique & Silenique, laquelle vous auez introduite. Mais Agathon mō amy, il faut mettre peine que tous ses desseins & inuentions ne luy profitēt en rien: & que nul par calūnie ne mette inimitié entre vous & moy. Vous dittes vray Socrates respond Agathon. Cestuy cy s'est mis entre deux pour nous separer l'un d'avec l'autre, mais cela ne luy profitera de rien: car tout maintenāt me releueray d'icy pour m'asseoir aupres de vous. Il le faut faire ainsi, dist Socrates. asseiez vous donc icy au dessous de moy. Ha Iupiter, crie Alcibiade, quels tourmens me contraint cest homme endurer? il me veut surmonter en toutes choses. A tout le moins permettez Agathon se seoir icy au milieu. Il n'est cōuenable, respōd Socrates. car vous m'auēz loué: maintenant faut que ie le loue, pendant qu'il est assis à ma dextre. Si donc Agathon demoure derriere vous, il ne me louera, que premierement n'ait esté loué de moy. Mais departez vous ie vous prie, & n'ayez enuie si ie le loue. à la verité ie desire grandement le louer. Comment Alcibiade, dit Agathon, pourquoy demeureray-ie icy? Donques ie m'en vois tout maintenant, afin que Socrates me loue. Tele est la coustume de Socrates, respond Alcibiade, qui ne permet iamais a homme s'acointer des beaux en sa presence. Voyez maintenāt ie vous prie cōbien aisément, & par quelle raison probable il a attiré cestuy cy

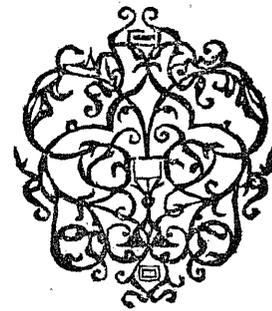
à luy. Dōques s'est leué Agathon, pour se mettre près de Socrates. Lors incontinent plusieurs tout desbauchez, trouuans la porte ouuerte (car quelqu'un n'agüeres estoit fort) sont entrés, & assis aupres d'eux. Et du tumulte & bruit qu'ils faisoient tout à esté troublé, & dorenauant n'a esté gardée aucune methode ne ordre de boire. Apres dit Aristodeme, Phedre, Eryximache, & quelques autres s'en estre allez, & de luy auoir long temps dormy. aussi lors estoient les nuits fort longues, puis s'estre leué sur le point du iour que les coqs ont chanté. Et apres estre reueillé, trouuer les vns endormis, les autres s'en estre allés. Or veilloient encore seulement Agathon, Socrates & Aristophanes, & buuoient à vn grād flacon, commençans à dextre, & consequemēt l'un apres l'autre tout à l'entour. Quāt à Socrates, il disputoit tousiours. quāt aux autres, dit Aristodeme, n'en estre memoratif, aussi n'y auoir esté du commencement, & auoir tousiours esté greué de sommeil. Mais le sommaire de la disputation auoir esté, que Socrates les contraignoit de confesser, estre l'office d'un mesme homme, composer tragedie & comedie, & celuy qui exerce l'art tragique estre pareillement comique. Iceux donc luy aians concedé & accordé plus par contrainte que persuasiō, Aristophanes s'estre le premier endormi, puis Agathon, le soleil desia leué. Lesquels ainsi endormis, Socrates s'en estre allé

au Licee, accompagné d'Alcibiade, comme il auoit accoustumé, & s'estant laué ainsi que de coustume s'exercea tout le iour, & finablement sur le vespre s'estre reposé en sa maison.

FIN DV BANQUET
DE PLATON.

Imprimé à Paris, par A. Briere, Pour G. Guillard
demeurant en la rue saint Iaques,
à l'image sainte Barbe.

1 5 5 6.



Aux lecteurs.



VOYANT combien de iour en iour la langue Françoise par le vouloir diuin, ainsi que la monarchie, acquiert de grandeur & accroissement, par la diligence de plusieurs, qui s'efforcent la reduyre à sa premiere & ancienne perfection, dont comm'il est vray semblable, elle a quelque fois decliné (ainsi que les choses humaines sont subiettes à mutation) les vns en escriuant, les autres en traduisant les plus celebres auteurs, i'ay pareillement comme le moindre, essayé à traduire le Banquet de Platon, me semblant pour les beaux discours d'Amour & de Beauté y estants singulierement deduits, n'estre moins digne de nostre langue, qu'autres argumens quelque temps a, traduits & receuz. Qui sera occasion à mon iugement, que plusieurs n'entendans les langues Grecque & Latine, apprennent en leur langue maternelle ce que à l'exemple de Platon lon doit obseruer es banquets & assemblées. Que d'auantage on celebre cest Amour honeste, qui apporte tant de bien aux hommes. Quant à l'autre Amour inconstant & deshonneste, le mespriser, comme apportant tout le contraire. J'ay traduit aussi quelques belles sentences, diligemment recueillies au parauant par N. Lyburnius, qui m'ont semblé pouuoir satisfaire à ceulx auxquels n'est loisible de discourir tous les escrits de nostre Platon. S'il vous plaist receuoir le tout amoureuxment, vous nous obligerez à faire encore mieux, s'il plaist à Dieu nous en donner la grace. A Dieu.

LES PLUS ILLUSTRES & plus notables sentences, recueillies de Platon.

Du premier liure nommé Hipparchus, ou de couuoitise de gaing.



HIPPARCHE parle donc en ceste maniere. Ceux me semblent estre couuoiteux de gaing, qui d'une auidité insatiable desirerent excessiuement choses viles, abiectes & de nulle valeur: & d'icelles s'efforcent tirer quelque gaing.

Parquoy Socrates, si lon veut proprement definir le couuoiteux de gaing, on dira à mon aduis estre celuy qui s'arreste, estimant decent & honeste chercher gaing es choses ou iamais ne l'oseroient chercher les hommes vertueux.

SOC. En vn chemin public on trouuoit ces parolles escrites. Ne deceuez iamais vostre amy, pource ie ne vous oseroie trôper, qui estes mon grand amy.

Vous disiez n'agueres que les vicieux appetent toute espeece de gaing, tant le plus grād que le plus petit. Donques selon vostre propos, tous hommes & bons & mauuais ne serôt il pas cou-

uoiteux de gain? Et pource il n'y aura homme qui puisse honestement blâmer les cupidés de gain, entendu que luy mesme en sera pareillement couuoiteux.

Du second dialogue de Platon, De la Philosophie, ou, Les Amoureux.

S O C. Or disoit Solon. L'enuieillis tousiours apprenant plusieurs choses: aussi me semble il qu'il faut ainsi faire, celuy principalement qui aspire estre philosophe, soit ieune ou vieux, afin qu'en sa vie il puisse comprendre & scauoir beaucoup.

L'inscription qui est en Delphe, commande celebrer iustice & prudence.

Les cites & republiques sont estimees estre bié gouuernées, quand on punit les malfaisans.

Du troisieme, intitulé, De la sapience.

S O C. Lon dit conseil estre vne chose sainte. Or n'est il chose plus diuine, que lon doie plus auoir en affection, que d'instruire soy & les siens.

Ie ne scay chose en ce monde, à laquelle vn checun aiât raison & entédemēt doie plus diligēment vaquer, qu'à faire ses enfans gēs de bien.

S O C. Quant à moy ie maintiens tousiours ne rien scauoir; hors mis quelque petite methode & discipline d'Amour: pour laquelle les hommes tant du temps passé que du present m'estiment plein d'impertinence.

Du quatrieme, Menon, ou de Vertu.

S O C. Pourtant Gorgias vous a ainsi appris & accoustumez à respondre assuremēt, & avec bonne hardiesse à ceux qui vous interrogent, ainsi qu'il est raisonnable que facent les hommes scauans: aussi permettoit il à vn checun des Grecs de l'interroger tout ce que bon luy sembloit, & leur respondoit particulieremēt a tous: mais quant à nous, amy Menon, il adient tout le cōtraire: & ce pourtant que desia nostre science est aucunement tairie, & semble quelle soit passée de ces quartiers aux vostres. Parquoy si vous interrogez de tele façon, il n'y aura celuy qui en vous respondant ne se fourie:

Il semble estre vertu, tout ce qui est fait avec iustice, au contraire estre iniquite, ce qui est fait sans elle.

M E N O N. N'estimez vous pas Socrates qu'il y ait quelques enseigneurs de vertu? S O C. Souuent ie me suis efforcé avec toute diligence de chercher si il y en auoit quelques vns, mais ie n'en ay iamais trouué: combien que ie me fois informé de plusieurs, & reputez scauans en cela. Vous ne pouuez apprendre les choses bonnes que des bons. Car si vous adhez aux mauuais, vous perderiez incontinent toute raison.

Aussi Menon, les femmes apellent les hommes vertueux, diuins: & les Laconiques, quand ils veulent asses louer vn homme de bien, ils di-

sent: voyla vn homme diuin.

Voicy premierement Anite, engendré d'un pere nommé Anthemion homme sage & riche, lequel n'est enrichi par quelque cas fortuit, ou par les dons & largesses d'autruy, ainsi que Ismenias Thebain, qui n'agueres à conquesté les richesses de Polycrates, mais par sa prudence & diligence a gaigné, & s'est enrichi. D'auantage il n'a iamais esté homme superbe fastueux & mal traittable, ains modeste, humain & facile.

Alcibiade premier, ou De la nature de l'homme.

S O C. Tout ce qui est fait par art, se porte trop mieux, qu'autrement.

Ne scauez vous pas qu'il faut scauoir & entendre dauant que pouuoir enseigner les autres?

S O C. Auez vous rien veu plus grand que ce qui est bon, iuste, & vtile? A L C I B. Nullement. S O C. Ne confessez vous pas auoir failly en cest endroit? A L C I B. Je le confesse.

S O C. Et si ainsi est que vous erriez, n'est il pas apparent par ce qui a esté dit, que non seulement vous estes ignorant es choses hautes, mais aussi, encore que vous soiez ignare, vous estimez scauoir quelque chose? A L C I B. Il est apparent.

S O C. Quelle maladie vous tient, Alcibiade? A la verité i'ay horreur de la nommer. Toutefois puis que nous sommes seuls, il n'est point inconuenient de la dire. O bon Alcibiade vous estes en bien grande & vilaine ignorance, ainsi

que vous mesme vous monstrez par voz paroles. Pourtant vous entreprenez les charges ciuiles, dauant que vous soiez assez scauant pour les gouverner. Et si vous n'estes seul qui soit affligé de ce mal: mais tous les autres qui se sont ingerez de gouverner la Republique, sinõ bien peu, & par aduventure vostre gouverneur Pericles.

A L C I B. Lon dit Socrates, que Pericles n'est deuenu ainsi sage par aucun cas fortuit: car il a conuersé familiarement avec plusieurs hommes scauans: premierement avec Pythoclides & Anaxagoras, & maintenât encore qu'il est de plus grand eage, pour apprendre il frequente avec Damon. S O C. On peult donc veritablement coniecturer quelques vns scauoir quelque chose, entendu qu'ils peuuent monstrier en auoir fait scauant vn autre. S O C. Le Roy de Perse est si excellent, que lon ne peut penser Roy estre venu d'ailleurs, que de luy. Le quatorzieme an le fils aisné qui doit succeder au royaume, est baillé aux pedagogues & precepteurs, que lon appelle pedagogues royaux. On en elist quatre entre tous les Perfes, les plus excellens de leur eage, cest assauoir qui est le plus sage, le plus iuste, magnanime & temperé. Le premier enseigne la religion, & comme il faut reuerer les dieux, & les loix du prince. Le second l'admoneste d'observer verité. Le troizieme qu'il ne se laisse surmonter par volupté aucune. Le quatriesme luy eleue

le cœur & enhardist, de peur qu'en craignant il tombast en seruitude. Et si vous voulez considerer la temperance des Lacedemoniens, leur modestie, facilité, mansuetude, magnanimité, modestie, force, constance, tolerance, continence, cupidité de victoire & de gloire: vous ne vous estimeriez qu'enfant en comparaison.

S O C. A la verité ie ne vous estime seulement auoir besoin de discipline, mais moy semblablement: & n'y a seulement qu'une chose, en quoy nous differons l'un de l'autre. A L C I B. Qu'est ce Socrates? S O C. C'est que mon gouverneur & patron est meilleur & plus sage que vostre Pericles. A L C I B. Qui est cestuy la Socrates? S O C. C'est Dieu, Alcibiade.

S O C. Si donc prudence est cognoistre soy mesme, il n'y a pas vn de ceux icy qui soit prudent. A L C I B. Il semble que non. S O C. Pourtant ces arts icy semblent estre mechaniques, nō pas estre les disciplines & enseignemēs d'un homme de bien. A L C I B. Totalemēt.

S O C. Derechef quiconque a soin de son corps, ne traite il pas ses affaires, & non soy mesme? A L. Il est apparent. S O C. Et celuy qui a les richesses en soin, il ne s'ōgne ne pour soy ne pour ses affaires, mais pour choses qui son beaucoup elongnees de luy. A L C I B. Il le semble ainsi. S O C. Celuy donc qui amasse richesses, n'est pas prodigue ne liberal aux siens. A L C I.

Non certes. S O C. Toute personne aussi qui a quelquefois aymé le corps d'Alcibiade, a seulement aymé ce qui depend d'Alcibiade, & non Alcibiade mesme. A L C I B. Vous dittes vray. S O C. Mais qui vous ayme, ayme vostre esprit. A L. Cela s'enfuit necessairemēt selō vostre propos. S O. Celuy qui est seulement amateur de vostre corps, ne vous abandonne il pas incontinet que vostre beauté se passe? A L C I B. Il le semble ainsi. Mais celuy qui ayme vostre esprit, iamaïs ne vous laisse, iusques à tant qu'il paruienne à quelque meilleure fin. S O C. Celuy qui delinque, ne fera il pas mal tant en public qu'en priué? A L C I B. Pourquoi non? S O C. Et celuy qui fait mal, n'est il pas miserable? A L C I. Si est certainement. S O C. Encores communique il son malheur à ceux avec lesquels il cōuert teles choses. A L C I B. Et eux aussi. S O. Par ainsi nul ne peut estre heureux, sinon celuy qui est sage & vertueux. A L C I B. Nul. S O. Il s'enfuit dōc que les mauuais sont malheureux. A L C I B. Certainement. S O C. Donques l'homme prudent euite malheur, non pas celuy qui est riche. A L C I B. Il semble ainsi. S O. Parquoy Alcibiade, vne cité n'a besoing pour acquerir felicite, de murs, forteresses, naues, galeres, & autres teles choses, de multitude, de grandeur, sans vertu. A L C. Non veritablement. S O C. Si vous voulez bien gouverner vne

cité, il faut instruire les citoiens à vertu. A L. Comment donc. S O C. Quelqu'un peut il donner aux autres, ce que luy mesme n'a point? n'est il d'oc pas ainsi qu'en toute republique, empire & domination, si vertu defaut, rien ne peut estre bien fait? A L. Il est necessaire.

Du second dialogue, Alcibiade.

S O. Estimez vous prudens ceux qui cognoissent qui est bon a dire & a faire? A L. Ouy certainement. S O. Et imprudens ceux qui ne considerent ne l'un ne l'autre? A L C I B. Iceux mesmes. S O C. Et ceux qui ignorent ces deux choses, ne s'ignorent ils pas eux mesmes, disans & faisans choses impertinentes? A L C I B. Il appert ainsi.

Vous trouuerez plusieurs hommes qui souhaitent & font vœus d'auoir beaucoup d'enfans. Et apres qu'ils en ont, ils tombent en grâds douleurs & calamités? Car plusieurs pour veoir leurs enfans perseuerer tout le temps de leur ieune eage, en mal, ils consomment toute leur vie en tristesse: mais ceux auxquels il aduient auoir enfans vertueux, il les perdent le plus souuent par quelque mauuaise fortune: pource me semblent estre moins miserables que les autres, de maniere qu'ils aymeroient mieux n'auoir engendré enfans.

Ce Poëte me semble fort prudent, qui a bien sceu vser de ses amys imprudens, quand il les
voioit,

voioit & faire & requerir ce que ne leur estoit propre, combien qu'il semblast leur estre vtile: & prioit pour tous en ceste maniere: Roy Iupiter, veuillez faire bien à nous tous, aux vouans & nō vouans, aussi n'enuoyez mal à ceux qui le requierent. A L C I. Mais ie considere à parmoy que c'est vn grand mal aux hommes qu'ignorance: car par ignorance nous ne cognoissons pas quand nous faisons mal. Et qui est tresmauuais, par ignorance nous demandons quelquefois choses trescontraires, ce que iamais homme ne penseroit. S O C. Or nous appellerons prudent celui qui peut suffisamment pouruoir à soy & à son païs: & imprudent, au contraire.

S O C. Par ainsi il n'a rien profité aux Troyés faire sacrifices & presens aux dieux, qui leur estoient contraires, aussi la nature de Dieu n'est point de se laisser gouverner par dons, ainsi que le vicieux vsurier. Pourquoi nous errons beaucoup, estimans pour noz dons estre plus agreables a Dieu que les Lacedemoniens. A la verité ce seroit chose estrange, si Dieu regardoit plus à noz sacrifices qu'à nostre cœur, s'il est iuste & sainct. Dieu qui n'est iamais corrompu par dōs, meprise teles choses. Donques il est tout manifeste que Iustice & Pudēce est honorée, tant enuers Dieu qu'enuers les hommes de bon & sain entendement. Or ceux sont iustes & prudens, qui scauent ce qu'il faut faire & dire deuant les hommes.

Q

*Du septiesme, intitulé Mimos,
ou de la loy.*

S O C. Certainement opinion me semble estre quelque loy: & entendu que l'opinion n'est point mauuaise si elle est opinion, n'est il pas euident que opinion soit bonne? M I N.

Il est euident. S O. Et la bonne opinion, n'est elle pas vraye opinion? M I. Ouy. S O. La vraye opinion est inuention de la verité. M I. Certainement. La loy donc doit estre inuention de la verité.

M I. Premièrement nous deuous craindre de offenser dieu, tant de fait que de parole: puis de ne rien commettre contre les diuins personnages. Aussi fault il veoir diligēment de ne failir en rien, quand lon veult louer ou blasmer quelqu'un. Et pour ceste raison faut il s'estudier à cognoistre les bons & les mauuais. Dieu pour certain se mecontente quand on moleste quelqu'un qui luy est semblable, & que lon cherist & approune celuy qui ne luy ressemble en rien. Or est l'homme de bien semblable à Dieu. Et est l'homme de bien chose entre toutes la plus sainte: au cōtraire l'homme vicieux, la plus profane.

S O. Les citoiens de Crete vous semblent ils tenir les loix fort antiques de Minos & Radamanthus? M I. Ouy certainement. Donques ces legistateurs ont esté les plus excellens entre tous les anciens, & ont esté pasteurs des hom-

mes, ainsi que Homere appelle le chef d'une armee, pasteur du peuple.

*Du huitiesme, Eutyphron,
ou de la sainteté.*

E V T Y. Tout ce qui est aymé des dieux est saint: au contraire ce qui n'est aymé, est profane. Aussi de ma part ie diroys estre saint ce qu'ils aiment, & profane ce qu'ils haient.

S O. Tout personnage qui rougist de honte craint qu'il ne vienne en opinion d'estre reputé mauuais. E V T Y. Il le craint veritablement.

S O. Ce n'est donc bien dit: ou est teneur, il y a honte: mais ou est honte, il y a crainte. Et non au contraire, en quelque lieu qu'il y a crainte, il y a aussi honte. Car a mō aduis la nature de crainte s'estend plus que celle de honte: entendu que honte est vne espece de crainte. E V T Y. l'estime aussi Socrates, ceste partie de iustice estre chose sainte, de laquelle on vse enuers les dieux: & celle qui est enuers les hommes, estre l'autre partie de iustice.

*Du dixiesme, Philebe, ou
du souverain bien.*

S O. Tous les hommes sages, sentans quelque chose de soy, sont de commun aduis que l'intellect est le Roy du ciel & de la terre.

Il a esté dit que si lon compare la vie d'un chacun l'un à l'autre, que l'homme donné à contemplation ne reçoit aucunement ne plaisir ne do-

Q ii

leur. Et n'est par aventure chose merueilleuse, si ainsi est que telle vie soit la plus diuine entre les autres.

On peult a mon aduis bien dire que memoire est celle qui conferue les sens.

Les mutations grandes apportent douleurs & voluptés: mais les moindres & mediocres, non.

Ne dittes vous pas toutes ces affections, ire, crainte, desir, lamentation, amour, emulation, enuie & autres semblables estre douleurs de l'ame? PROT AGORAS. Certainement.

S O. Ne trouue lon pas teles douleurs pleines de grandes voluptés?

S O. Estimez vous ce nō d'enuie dont on a cy deuant parlé, signifier quelque douleur ou non?

P R O T. Je l'estime. Toutefois lō trouue que l'enuieux se reiouist de l'aduersité de son prochain.

L'ignorance des hommes robustes & puissans est chose fort ennemie & dangereuse. Ignorance & toutes autres teles choses sont toutes nuyfables à leurs prochains: & si elle est petite, elle tiēt le naturel de choses ridicules.

P R O T. J'ay souuent ouy de Gorgias que la methode & faconde de persuader excede les autres arts: & ce pourtant qu'elle met tout en son obeissance de son propre vouloir, & non de contrainte, & la plus excellente entre les arts.

Je n'estime point qui se trouue chose plus in-

téperee que volupté, & ce qui en depend: au contraire, n'estre rien plus moderé que science & bon iugement.

*Du dialogue vnzieme, Hippias,
ou de beauté.*

HIPPIAS. J'ay tousiours accoustumé preferer les anciens au plus ieunes: afin d'euitter l'enuie des viuans, & l'indignation de ceux qui sont decedés. S O C. Pour la coustume & familiarité de ces deux, Hippias, nous sommes venus la, que recitant ce prouerbe: les choses belles estre difficiles, & me semble l'entendre fort bien.

*Du douzieme, Lysis,
ou d'amytie.*

S O C. Tout homme qui est discret a acquerir amys, ne les loue point, sinon apres auoir entierement acquis leur familiarité. Tel craint à la verité la consequence des choses. Car plusieurs pour estre beaucoup louez, incontinent forgeuillissent.

S O C. Il nous faut ayder, des enseignemens des poetes, car ils nous seruent de peres & guides pour acquerir sapience.

Du Theetete, ou de science. Li. 13.

Il est fort difficile de trouuer vn homme ingenieux qui soit ensemble plus humain & viril que les autres.

S O C. Protagore dit, que l'homme est la mesure de toutes choses.

Il n'y a que l'homme philosophe qui soit principalement subiect à ceste affection, que lon appelle admiration: & n'y a point d'autre principe de philosophie.

Ceux qui de leur ieune eage sont retirés du palas iudiciaire, & remis entre les maïs des professeurs de philosophie ou semblables, semblent estre comme serfs norris sous les hommes libres.

Or est il impossible (Theodore) que le mal soit totalement extirpé. Il est necessaire qu'il y ait tousiours quelque chose opposite au bien. Toutefois que teles choses n'ont point de lieu enuers les dieux.

Or teles choses accompaignent necessairement la nature mortelle, & ceste regiõ inferieure: parquoy se faut efforcer à toute diligence de s'en fuir l'autre part. Quelle fuite est afin que nous soions faits semblables aux dieux, tant que faire se pourra. Or nous font semblables aux dieux, prudẽce, iustice & sainctete ensemblẽ. Dieu n'est iamais en aucune maniere iniuste, mais tousiours tresiuste, pouuant en soy toute iustice, & n'ya rien qui luy ressemble meux que l'homme bien iuste.

T H E E T E T E. J'auois oblié ce que i'ay ouy de quelqu'un de la science, mais maintenant ie m'en recorde. Or il dit que vraie opinion accompagnee de raison, est science: mais sans raison n'auoir science aucune. Et ce qui est sans rai-

son, ne pouuoir estre sceu: mais pouuoir estre sceu, ce qui est avec raison. Aussi n'est la bonne & vraie opinion sans raison.

De la fureur poetique. Li. 14.

I O. Pourquoi Socrates quand quelqu'un tient propos d'un autre poete ie n'y applique mon esprit, & n'en puis faire iugement digne d'estre estimé: mais ie deuiens comme torpide & ennonchally: mais quãd lon fait mertiõ d'Homere, incontĩnt ie m'emerveille & y applique mõ esprit; & me semble lors estre excite à biẽ dire.

S O. Tous les poẽtes donc qui composent vers ne sont excellens par art, mais ils escriuent tous ces beaux poẽmes par inspiration diuine. Le poẽte est vne chose legere, volage & sacree: & ne peut le poẽte riẽ escrire, si il n'est plein & meu de diuinité, rauy & aliené de son esprit. Certainement tandis que l'homme est sain & libre de son esprit, il ne peult faire carmes, ne bien vaticiner.

Du Sophiste Li. 15.

S O C. Homere dit que les dieux, principalement le dieu hospital, habitẽt entre les hommes, qui ont aucune crainte honeste & raisonnable.

E L E A T E S H O S T E. Raison nous mõstre que le Sophiste n'est autre chose qu'un artisan, qui pour espoir de gaing s'estudie à estre content, tousiours contredisant, querellant, & qui sur tous est desireux de gagner.

Ignorance est quelque peruersion de l'ame, laquelle aspirant à la verité, preuarique par l'intelligence mesme. LE THEBAIN. Totalemment. L'HOSTE. Il faut donc appeller l'ame ignorante, laide & deshoneste. LE THEBAIN. Il le semble L'HOSTE. Donques en l'ame sont ces deux especes de maux, vn que lon appelle communement improbité, qui à la verité est maladie de l'ame. LE THEBAIN. Il est ainsi. L'HOSTE. L'autre est que lon appelle, ignorance: laquelle on maintient estre vnie de l'ame. Or sus repetōs en combien de formes ce sophiste s'est desia deguisé. La premiere il est apparu comme vn veneur, mercenaire de ieunes & riches hommes: la secōde comme vn marchand, entant que touche la doctrine de l'esprit: la troiziesme en ces mesmes choses, comme vn tauernier. LE THE. La quatriesme en ce que concerne les doctrines, il s'est mōstre védeur de ses faits & inuentions. L'H. Je m'enquerrois volontiers s'il se trouue entre les hommes aucun qui puisse sçauoir toutes choses.

LE THEBAIN. Si ainsi estoit mon hoste, le genre humain seroit bien heureux. L'HO. Aussi ie descry, ce mot Ens, en ceste maniere, n'estre autre chose, que puissance. A grand difficulté peut lon cognoistre le philosophe qui tousiours s'arreste a raisonner sur ll'dee de ce mot ens, pour la grand lueur du lieu ou il est colloqué.

qué. Les iëux de l'ame vulgaire ne peuvent porter les raïons de la diuinité. Je di derechef, que le sophiste, est qui en parolles se contraint à se contredire soy mesme en disputant, qui represente quelque partie d'un ironique, prouenant de quelque imitation: comme vne lignee determinee, non de facture diuine mais humaine, procedant de la faculté imaginatiue pleine d'opinions phantastiques. Et est le sophiste du nombre de ceux qui decoiuent les auditeurs de parolles comme par quelques presages & illusions.

LE THEBBAIN. Il le faut ainsi cōfesser.

Du royaume. Li. 16.

L'HOSTE. L'arithmetique & autres semblables, n'ont aucune action, mais seulement apportent quelque cognoissance. Dirōs nous que l'homme ciuil, le roy, le seigneur, le pere de famille soit de ceste condition? Ou, leur assignerōs nous autant d'arts que de noms? Or me suyuez en cest endroit. SO. Ou? L'HOSTE. Icy. Si quelque homme priué n'ayant aucun estat public, peut suffisamment conseiller & instruire, ne meritera il pas estre appellé du nom de cest art, duquel est nommé celuy qui enseigne? SO. Ouy certainement. L'HOSTE. Mais quoy? Si quelque peine peut bien admonester & instruire le roy d'un pais, ne le dirons nous pas auoir la science, qui deuroit estre en ce luy qui gouerne? SO. Ouy. L'HOSTE.

R

La science d'un vray roy, est la discipline royale. SOCR A. Il est ainsi. L'H O S T E. Et quiconque a ceste science, soit homme priué ou public, pour le respect d'icelle, meritera estre nommé homme roial. S O. Il est ainsi. L'H O S T E. Or est semblable le pere de famille au seigneur. Ils doiuent donc auoir vne mesme science, ce que par cy deuant nous disputions, soit qu'on la vueille nommer discipline, familiere, ciuile ou royale.

Il est fort malaisé de cognoistre les choses hautes sans exemples. La monarchie qui est le principat & domination d'un seul homme, n'est pas vne administration & gouvernement ciuil. S O C. Ouy. L'H O S T E. Et apres elle, nous pouuons bien mettre la puissance qui est de peu d'hommes. S O C. Tresbien. L'H O S T E. Mais la tierce est celle qui se gouerne par la multitude, que lon appelle populaire. Les meurs à la verité des sages princes & modestes, sont fort bonnes, prudentes & salutaires.

Protagoras, ou Sophiste. Li. 17.

S O C. Mon amy il se faut donner garde que le Sophiste en louant sa marchandie ne nous decoiue, ainsi que font quelques marchans & tauerriers, quand ils vendent leurs viades. Ils les vendent toutes indifferément, combien qu'ils n'entendēt si elles sont saines ou contraires au corps humain, aussi l'ignorent ceux qui les achètent.

Mais si vous entendez entre ces choses ce qui est bon ou mauuais, vous pourrez seurement acheter les disciplines de Protagoras, & tout autre que bon vous semblera. Autremēt donnez vous bien garde, heureux adolescent, que vous ne mettez en ruine ce que vous auez plus cher & plus precieux. Il y a bien plus grand danger à acheter des disciplines que des viandes. Car celuy qui achete choses propres à nourriture, il peut bien auant qu'en manger les faire porter à sa maison en quelques vaisseaux: & la appelant quelqu'un, qui soit cognoissant en teles choses, examiner tout par le menu, qui est bon à manger & boire, ou non. Pourquoi il ne gist si grand danger en achetant teles choses. Quant aux disciplines on ne les peut chāger, & porter de vaisseau en autre: mais il faut que celuy qui les achete, les reçoie en son esprit: & apres les auoir payées, qui se departe & les emporte à bien ou mal. Par ainsi examinons bien au long teles choses, car nous sommes plus ieunes que la contemplation de teles choses ne requiert.

P R O T. Quant l'enfant commence premierement entendre ce que lon dit, son pere, mere, norrice & pedagogue s'efforcent à toute diligence que l'enfant acquiere perfection, tant en faits qu'en paroles. Ils luy enseignent donc par le menu à cognoistre ce qui est iuste, ou iniuste, qui est honeste, ou deshoneste, qui est saint ou profane,

qui est a faire ou non. Et estiment estre vn grand bien pour l'enfant quand il leur obtempere: & si au contraire il est rebelle, ils le reduisent par menaces & par verges, ainsi que lon redresse quelque bois oblique & tortu. Par apres on les baille aux precepteurs, desquels lon espere deuoir estre plus diligemment instruits en bonnes meurs, qu'aux instrumés de Musique & aux lettres. Sortans des premieres escholles, ils apprennent des Iuriconsultes les loix ciuiles, & sont contraincts de prendre exemple de viure d'iceux, & ne rien faire temerement de leur propre auis & deliberation. Or entendu que lon a tant de soin & respect de vertu, tant en priué qu'en public, doutez vous encore Socrates, & vous emerueillez si elle peut maintenant estre bien enseignée? Aussi ne doit personne auoir cela en admiration, mais beaucoup plus si elle ne pouuoit estre enseignée.

Celuy reçoit ioie qui en apprenant & cõtémplant prent plaisir & contentement en entendât les choses. Celuy reçoit volupté, qui en mâgeant, ou vsant de quelque autre chose delectable, prêt plaisir & contentement selon les sens corporels. Il me semble que la disputation des choses poetiques soit semblable au banquet des vulgaires & imperits, lesquels pour leur ignorance ne pouuans de leur propre parole tenir propos & diuiser ensemble, prennent menestriers à gages, & ainsi esbatent leurs banquets de la voix d'au-

truy: qui est le son des instrumens. Mais en la cõpagnée d'hommes scauans & vertueux, vous ne trouuez menestriers, musiciens ne danseurs: ains tels personages celebrer leurs festins & banquets de quelques propos, sans ces manieres de ieux, & vanites, disputans modestement par mutuelles demandes & responses encore qu'ils aient beu largement.

S O. Ce que lon voit estre surmonté par appetis & affections, n'est autre chose qu'ignorance: & ce qui les domine, s'apience.

De l'Emthydeme, Li. 18.

CLINIA S. Je di felicité. C'est a dire le succes de noz souhaits, laquelle mesme les plus indoctes appellent souuerain bien. Si quelqu'un aiât acquis beaucoup de richesses & de biens, & n'en vse aucunement, fera il estimé heureux, pour seulement les posseder? CLIN. Nenny Socrates. S O. Il est donc necessaire pour estre bien heureux, non seulement posseder ces biens, mais aussi d'en vser. Car la seule possession de richesses ne sert en rien. CL. Vous dittes vray. S O C. La possession & vsage des biens, Clinias, ne suffisent il pas à heureusement viure?

CLI. Il me semble ainsi. S O. Mais comment dittes vous, esse moiennant que lon en vse bien, ou au contraire. CLI. Si lon en vse bien. S O. Vous parlez bien, & puis que nous desirons tous estre bien heureux. Donques nous sommes faits

bien heureux, ainsi qu'il a esté monstré, entant que nous vsons honestémēt des richesses, & n'y a que science qui nous enseigne la maniere d'en bien vser, qui cause que les choses succedēt biē. Parquoy toutes choses omises checun se doit efforcer de tout son pouuoir d'estre sage, n'est il pas ainsi? CL. Ouy certainement. SO. Pensons donc que lon doit plus tost requerrir de ses parens, s'apience, que la succession de beaucoup de biens. Dauantage la prochasser de ses gouuerneurs, amys & autres, principalement de ceux que lon dit estre de si bonne amitie, soient voisins ou estrangers. Et n'est impetinent ne deshoneste Clinias, d'obeir pour acquerir s'apience, & honorer par honestes seruices vn checun. Ne vous en semble il pas ainsi? CLI. Totalemēt, vous parlez bien Socrates, pourueu que s'apience puisse estre enseignée: & ne peuuent parauenture teles choses aduenir aux hommes.

SO. Amy Criton, ignorez vous qu'il n'y ait en tous arts & exercices, plusieurs hommes vils & peu estimez, & peu qui meritent bonne reputation? toutefois iceux mesmes estre grandemēt estimez?

Hippias, ou De menterie. Li. 19.

SO C. Je n'entends point quelle est la nature des choses. Ce que lon peut aisément coniecturer: pource que toutes & quantes fois que ie deuise avec quelqu'un de vous, qui auez la repu-

tation d'estre bien sages, ayans pour tesmoins de vostre doctrine les plus sauās de la Grece, ie n'ay apparence aucune de rien sauoir, & iamais en cest endroit n'auons vne mesme opinion. Quel argument y a-il plus grand d'ignorance, que cōtredire à l'opinion des sages? Toutefois i'estime en moy vn grand bien, lequel me maintiēt, que sans aucune crainte ie mets peine tousiours de comprendre quelque chose. Pourtant ie demande, ie m'enquiers, & sçay bon gré à celuy qui me respond: aussi ie ne me suis iamais mōstré ingrat enuers luy. Je ne me suis pareillemēt iamais attribué d'auant mes auditeurs les labeurs & inuentions d'autruy: mais m'efforce tousiours louer ceux qui enseignent, leur rendant ce qui leur appartient.

Charmide, ou De Temperance. Li. 20.

CRITIAS. Il me semble, & oserois presque affermer, estre temperāce, se cognoistre soy mesme. Et de ma part i'approuue ce qui en est escrit au temple d'Apollon, comme si c'estoit quelque salutation & aduertissement que les dieux fissent aux hommes, entrans au temple, au lieu de ce qu'estoit escrit, qui commandoit aux hommes en entrāt se reiouir, comme si ce n'estoit pas bien dit, reiouissez-vous, & qu'il ne soit libre de se reiouir ensemble, ains de viure plus tost avec toute temperance & modestie. Ainsi tient Apollon ces excellens propos à ceux qui entrent en son

temple, & ne salue autrement les hommes, ainsi qu'à mon iugemēt a estimé celuy qui a fait l'inscription. Et ne commande autre chose quand lon entre, sinon viure temperément. Toutefois qu'avec ses dits assez obscurs, il entremelle ce precepte, qui est tel: Cognoissez vous. qui est autant comme, Viuez temperément: ainsi que lon trouue par escrit.

Laches, ou, De Force. Li. 21.

LYSIMACHE. Il nous semble qu'il ne faut faire, ce que plusieurs font coustumierement, lesquels permettent a leurs enfans incontinent qu'ils sont paruenus a quelque eage viure a leur plaisir, selon leurs appetits desordonnés: au contraire il en faut auoir plus grād soin. Quand donc nous vous voions des enfans, nous estimōs que deuiez chercher tous moiens de les faire gens de bien.

S O C. Si quelqu'un se vouloit mocquer, que nous les mettions desia trop eagez, soubz vn maistre pour apprendre, nous respondrons ce que dit Homere, en ceste maniere: l'homme indigent ne doit estre craintif ne honteux. Parquoy sans auoir egard au propos des mal parlans, auons soin de nous & de noz enfans. L Y. Voz propos me plaisent fort Socrates, aussi ie me propose d'autant que ie seray vieux, de plus estudier & apprendre avec les plus ieunes.

Clitiphon, ou, Exhortatoire. Li. 22.

CLITIPHON. Ie me suis plusieurs fois beaucoup estonné, Socrates, frequentant avec vous, & vous oyant parler: car vous m'avez semblé dire meux que tous les autres, toutes & quantes fois que vous auez blasmé les hommes, & comme Dieu crie sur eux plus que tragiquement en ceste maniere: Ou allez vous pouures humains? Vous ne scauez ou lon vous meine, & ne faites chose qui soit raisonnable: vous estudians seulement a amasser des richesses, vous negligez voz enfans, auxquels vous les deuez laisser. Et si pour en bien vser, vous ne les commettez à ceux qui leur peuuent mōstrer le chemin de iustice & de vertu, a fin qu'ils l'apprennent, si elle se peut acquerir par estude & exercitation. Et si vous autres n'en fistes onc aucune diligence.

Le Cratyle. Li. 23.

S O C. Hermogenes fils de Hipponique, il se dit selon le vieil prouerbe: Les choses belles estre difficiles à cognoistre. Ce n'est peu de chose qu'entendre les noms. Il me semble que les anciens Grecs, ont seulement estimé dieux, ceux que plusieurs barbares auourd'huy estiment, cest ascauoir, le soleil, la lune, la terre, les estoilles & le ciel. Et pourtant qu'ils les voient en perpetuel mouuement, il semble qu'ils les aient nommez *θεοὶ* cest a dire dieux, & de ce mot *θεῶν*, qui

signifie courir.

ANTHROPOS, qui est à dire homme, est vn nom institué d'un verbe, pour signifier a quoy il est destiné, pourtant que tous les autres animaux ne considerent & entendent ce qu'ils voient, il ne le contemplent & comprennent en aucune maniere. Quant à l'homme il voit, contemple, & cōsidere ce qu'il voit. Et pourtāt entre tous animaux, il merite ce nom Antropos, cōme si Anathrō signifioit contēplant: & opoe, veoir.

Le nom est imitation de la voix, par laquelle lon imite & nomme tout. Or y a il es choses voix & figure, & en plusieurs, y a couleur. Aussi me plaist il fort que les noms soient semblables aux choses, autant qu'il est possible.

Le Gorgias. Li. 24.

POLEMARCHE. Il y a es hōmes Cherphon, plusieurs arts inuētés doctement & par science. Le scauoir conduist nostre vie par art. Mais ignorance la meine à l'auenture ça & la. De checunes desquelles les vns participent, vn autre des autres: mais les bons participent des meilleures. Entre lesquels Gorgias a vn tresbel art. SOC. Je pense qu'avez ouy la chanson, qui se chante es banquets, en laquelle les chanteurs mesurent leurs chansons en ceste maniere, premierement estre tresbon de se bien trouver, secondement estre beau, & tiercement auoir des richesses acquises, sans faire tort à autruy, afin

que ie vse des parolles du poëte.

Je n'estime plus grand mal aduenir aux hommes qu'une faulse opinion, es choses & principalement, desquelles nous auons à parler.

Je ne dis point cela estre art, mais bien quelque cognoissance, pourtant qu'il ne sy trouue aucune raison, par laquelle on puisse iuger quel est le naturel des choses. Quant à moy ie n'appelle pas art, ce qui est sans raison. POLEM. Lon peut à la verité bien euidemment cognoistre par choses exterieures, & qui sont de n'augures faites, plusieurs hommes iniustes estre heureux. SOC. Quelle à dire que cela? POL. Voyez vous Archelaüs fils de Perdicas, dominer en Macedoine? SOC. Si ie ne le voy, pour le moins ie l'entēds. POLEMAR. Vous semble il bien heureux ou malheureux? SO. Je ne scay certes, Polemarche, ie n'ay iamais conuersé avec luy. POLEMAR. Quoy? Si vous eussiez esté son familier, le cognoistriez vous pas maintenant, & autrement ne pouuiez cognoistre sa felicité. SOC. Non par Iuppiter. PO. Il appert donc Socrates, que vous ignorez, si vous deuez dire, si le grand Roy des Perfes est heureux ou non. SO. Aussi en diray-ie la verité. C'est que i'ignore combien il est iuste & bien appris. PO. Toute beatitude ne cōsiste elle pas en cela? SO. Certainement. PO. Ainsi disant, ie maintiens & afferme l'hōme & la femme ver-

teux, estre heureux: mais le vicieux & deshoneste estre malheureux. P O. Archelaus donc selon vostre dire est malheureux. S O. Ouy certainement, mon amy, s'il est iniuste & vicieux.

Pource que punition modere les hommes, les rendant plus iustes, est vraie medecine d'iniquité.

C A L. Il me semble que Pindare en quelque cātique enseigne mesme chose que vous, disant que la loy est royne de tous les humains, & qui administre le droit violemment & avec main forte.

S O C. l'estime que celuy qui veut diligemment examiner si l'esprit de quelqu'un est suffisamment instruit, doit auoir trois choses, que vous mesmes auez: science premierement, puis l'opinion d'un prudent & beneuole, & tiercement, hardiesse. Certes i'en trouue plusieurs qui ne me scauroient fidellement examiner, pourtant qu'ils ne sont sages, ainsi qu'il semble estre de vous: les autres se trouuent aucunement sages, mais ils ne veulēt dire la verité en ce qu'ils ont charge de moy, tele que vous l'auiez. Quant à ces estrangers Gorgias & Pole, ils sont sages, & me portent amitie: mais ils ont faute de hardiesse, estans craintifs oultre mesure.

S O. Tous hommes prennent plaisir aux parolles qui conuiennent à leurs meurs: mais sont troublés & offensés de parolles contraires.

Il n'y a homme qui craigne à mourir sinon le pusillanime, & qui n'a raison ne entendemēt: mais quelqu'un' craindra bien de vure iniustement. Le plus grand mal qui scauroit aduenir est, que l'ame tombe en enfer cōtaminee de plusieurs pechés.

L'on prend exemple sur ceux qui sont extrêmement iniustes, & pour leurs delicts incurables: mais ils ne profitent en rien aux autres que d'exemple, qui les voient & considerent pour leurs pechés perpetuellement affliges de greues peines & tourmens: comme si captifs en enfer ils estoient spectacle & aduertissement aux mal viuans, qui descendent en ce lieu.

Je pense que du nombre de ceux qui seruent d'exemple, il y a plusieurs grans roys, seigneurs & gouverneurs de cités: lesquels par trop grand licence d'offenser, cōmettent pechés tresgrefs & autant abominables. Ce que vous temoigne Homere, allegant plusieurs roys & princes estre à iamais cruciés en enfer. Or est il fort difficile Callicles, & digne de grand louenge, que aiant grande licence de pecher, on puisse viure vertueusement. Il s'en trouue bien peu de tels. Mais assurez vous (vertueux Callicles) qu'il se trouue plusieurs princes & grands seigneurs mal viuās. Doncques l'homme sur toutes autres choses se doit efforcer non pas d'apparoir vertueux seulement, mais desirer tel à la verité, tant en public

qu'en priué.

Le Banquet, ou De l'Amour. Li. 25.

PHEDRE. Ce dieu Amour est fort grand & admirable enuers les dieux & les hommes, & ce tant pour le respect de son origine, que plusieurs autres choses. Aussi afferme Hesiodé au commencement auoir esté vn chaos, en ceste maniere. La terre ample, siege tousiours ferme & stable de toutes choses, & Amour. C'est assauoir qu'apres ceste confusion il dit ces deux choses auoir esté, la Terre, & Amour. Ainsi parle de la generation d'Amour, Parmenides. Amour a esté engendré premier deuant tous les dieux. Or y a il deux choses, qui dés l'enfance doiuent conduire toute la vie de celuy qui veut viure honestement, crainte de faire choses deshonestes, & s'appliquer aux honestes: quelles choses nous apporte trop meux & plus tost Amour, que ne fait l'origine & noblesse de noz maieurs, ne les richesses & honneurs de ce monde.

Il n'y a homme tant nias & couard qu'Amour n'allume, le rendant excellent & vertueux pour egaller les hommes de vertu.

PAVSANIAS. Il n'y a celuy qui ignore que Venus n'est sans Amour. Parquoy si il n'estoit qu'une Venus, aussi ne seroit-il qu'un Amour. Mais pource qu'il y en a plusieurs, aussi est il necessaire estre plusieurs Amours. Qui niera estre deux déesses Venus? n'y a-il pas vne Venus plus

antique, née du ciel, sans mere, laquelle nous appellons Venus celeste? L'autre plus ieune, engendrée de Iupiter & Dione, laquelle est commune & vulgaire? Parainfi est-il necessaire qu'Amour acompagnant ceste Venus celeste, estre aussi appelé celeste, & qui acompagne l'autre, vulgaire. Il fault louer tous les dieux, mais faut distinguer les œuures de ces deux Amours.

Ce vulgaire Amateur est mauuais, qui ayme meux le corps que l'ame. Aussi n'est-il constant, entendu qu'il ne suit vne chose qui soit stable. Mais celuy qui aime les bonnes meurs, toute sa vie perseuere en amitié: car il s'uyt vne chose ferme & stable. AGATON. Pourquoy Amour entre tous est ieune & tède, lubrique & glissant comme eau. Car autrement ne se pourroit introduire en tous esprits, y entrer secretement ne en ressortir occultement, ie dis, si il estoit dur & roide. Et en tous endroits ou il trouue lieu, beau & odoriferant, il se repose & arreste voluntiers. Amour ne fait iniure aucune à Dieu ne aux hommes: aussi n'en reçoit-il d'eux. En Amour n'a point de violence, aussi n'y a contrainte en tout ce qu'il fait. Checun de son propre vouloir obeist à Amour en toutes choses. Tous sont de commun accord que Temperance est dominer les voluptés & appetits desordonnés, & qu'il n'y a volupté plus puissante qu'Amour. Et si les voluptés sont plus foibles qu'Amour, il les peut donc surmonter.

Puis qu'il maistrise les voluptés, il sera fort temperant. Et quant à la force, il n'est pas Mars qui puisse résister à Amour. Aussi Mars ne detiét Amour, mais l'Amour de Venus tient Mars captif, comme lon dit. Or toute chose qui detient est plus puissante que celle qui est detenue. Aussi est indubitablement estimé plus fort entre tous celui qui seigneurie & domine, que celui qui est dominé. Il n'y a celui, tât fust il rude au parauât, qui ne deuienne poete, apres qu'Amour l'aura touché. Dont lon peut coniecturer Amour estre sçauant poete: & sommairement tous Musiciens contenir les mesures de poesie. Voions nous pas d'auantage la methode & faculté de tous arts prouenir de ce dieu: & celui duquel il est precepteur & guide, estre excellent en tous arts? au contraire celui qui n'est acompagné d'Amour, demourer en tenebres, & ignorance? Apollon disciple d'Amour a trouué par la conduite & moyen de ce dieu l'art de tirer fleches, de medeciner, & de deuiner. Ainsi Phedre Amour me semble premierement & de soy estre tresbeau & tresbon, puis apres communiquer de ses graces aux autres. C'est ce dieu qui enuoye la paix aux hommes, qui fait la mer tranquile, & donne repos aux vents. Il apporte toute douceur, il oste cruauté, il donne bienueillance, & chasse toute malueillance: il est bien faisant, considerable aux sages, agreable aux dieux, desirable à ceux qui ne
l'ont

l'ont, & pere de souhait. Il est desireux de choses bonnes, & mesprise les mauuais. Il est gouuerneur, maistre & principal, aide & garde en traueil & en crainte, soit en desir, soit en parole.

S O. le vous veulx bien reciter (messieurs les conuiues) les propos que i'ay assez long tēps a entendu d'Amour, de Diotime femme deuineresse, cest celle qui ma instruit en l'art d'aymer. Je l'interrogeois donc en ceste maniere. Qu'en dites vous Diotime, y a il vn amour deshonneste & mauuais? D I O. Parlez autrement ie vous prie: estimez vous estre necessaire, que tout ce qui n'est beau, soit laid? S O. Ouy. D I O. Et qui n'est sage, estre ignoant? Nentédez vous pas qu'il ya vn moyen entre sapience & ignorance? S O. Qui est il. D I O. Bien opiner, cest adire participer de verité sans certaine raison. Ce que toutefois n'est science. Car science n'est iamais sans raison, aussi n'est de rechef ignorance. Ce qui contient verité, n'est iamais appellé ignorance. Tel est bonne opinion, qui est moienne entre sçauoir & ignorance. S O. Vous dittes vray. D I O T. Ne dittes donc pas tout ce qui n'est beau estre laid, & ce qui n'est bon estre mauuais. Par mesme raison, iacoit que vous ne confessiez Amour n'estre ne beau ne bon, toutefois vous ne le deuez iuger estre necessairement laid ou mauuais, mais moien entre les deux. S O C. Mais tous sont de mesme aduis, & s'accordent

qu'Amour est vn grand dieu. DIO. Amour est vn souhait par lequel checū desire tousiours auoir ce qui luy est vtile. Donc on peut conclure Amour estre desir d'immortalité. Or la plus grand prudence qui soit en l'homme c'est celle, par laquelle les choses ciuiles & domestiques sont gouuernees: & laquelle on nomme tēperance & iustice. Quiconque est accompagné de teles vertus, à la verité est diuin. SO. Certes l'œil de l'esprit commence à bien veoir quand l'œil corporel se diminue & abaisse.

Le Phedre, ou de beauté. Li. 26.

SOC. Mon amy ie ne puis vacquer a teles choses, pourtant que selon le precepte d'Apolon, ie ne me puis cognoistre moy mesme. l'estime donc estre bien ridicule que me voulant informer des choses d'autruy, ie ignore les miennes.

Les amoureux incōtinent apres auoir reffasié leur appetit se repentent, de ce biē qu'ils ont receu.

Quiconque sans la fureur des Muses, se propose paruenir à l'art poétique, esperant pouuoir estre bon poëte par quelque art & estude, certainement il s'abuse.

Pourtant amy, quiconque ignorant la verité est seulement conduit par opiniōs, monstre aussi la methode de bien dire inutile & ridicule.

Si Nature vous donne que soiez orateur, en

apprenant & vous exerceant, vous deuiendrez excellēt orateur: Mais si l'une de ces choses vous default, vous demeurerez imparfait.

Amy Pan & tous autres dieux, qui habitez ce bas lieu, faictes moy la grace que ie sois beau par dedans, & tout ce que i'ay par dehors, soit cōforme au dedans: d'auantage que ie ne repute iamais homme riche, sinon seulement l'homme sage. Que ie puisse auoir d'or autant que l'homme modeste en scait souhaitter. Estimez vous Phedre qu'il faille demander autre chose? Quant à moy ce m'est assez.

Apologie de Socrates par Platon. Li. 27.

SO. Mais ie vous prie considerer en vostre esprit messieurs les iuges, si ie parle biē ou mal. Cela est l'office d'un juge, & de l'orateur, dire choses veritables. Ie vous responds seigneurs Atheniēs, que ie vous ayme bien & vous honore: mais i'ayme encore mieux obeir a dieu qu'avous.

De moy ie ne frequēte les personnes pour autre fin, que pour suader aux plus ieunes & plus vieux d'entre vous, de n'auoir point plus de soin, de traiter leur corps, d'aquerir richesses, & autres teles choses, que de leur esprit, leur enseignant tant en priué qu'en public qu'il est trop meilleur les richesses prouenir de vertu, que vertu de richesses, & ainsi de tous autres biens.

Cela certainement est tresueritable, & me fera mourir: ne me procure point la mort Melite

ne Anite, ains l'enuie & calumnie de quelques vns laquelle a fait mourir plusieurs gēs de bien, & encore fera comme ie pense.

Du Criton. Li. 28.

S O C. Ie ne suis pas seulement tel pour le present, mais de tout temps, que ne veux obeir à rien qui m'appartienne, fors à raison, encore à celle qui en ratiocināt me semblera la meilleure. Donques mon amy, il ne nous faut beaucoup soucier que plusieurs parlent de nous, mais seulement de ce que dira celuy qui entēd ce qui est iuste ou iniuste, & aussi la mesme verité. Et si l'occasion s'offre que nous deuions tenter quelques choses impertinentes, il ne faut pas seulement le penser, mais plus tost endurer la mort doucemēt & tout autre supplice, que commettre quelque chose contre equité.

N'estimez aucune cité pouuoir estre stable & permanente, qu'elle ne soit incontinent renuersee, en laquelle les iugemēs publiques n'ont point de lieu.

Il n'est licite vser de violence contre le pere, & la mere, & sur toutes choses, contre la patrie.

Du Phedon, ou de l'immortalité de l'ame. Li. 29.

S O C. Il me semble estre tresbien dit Cebēs, que les dieux ont soin de nous : & quant à nous autres hommes estre en la possession des dieux.

Temperāce, de laquelle on dit estre l'office de ne se prosterner & obeir aux voluptés, mais n'en

tenir cōte, & de garder modestie en toutes choses, ne cōuiēt elle pas seulement à ceux, qui mepriant sans leur corps, passēt leur tēps à la philosophie?

S O. Veritablement Cebes, il est ainsi comme ie pense, & ne sommes deceuz en ce que nous auons confessé : mais à la verité il y a vne reminiscence, & des morts se font les vifs. Aussi demourent les ames des morts apres la mort, & aduient bien aux bonnes, & mal aux mauuaises.

Or ne me semblent ces oiseaux chanter pour endurer douleur, ne aussi ces Cygnes : mais estre (comme il me semble) consacrez à Phebus, ils preuoient comme par diuination les biens qui sont en l'autre vie. pour ce le iour de leur mort ils chantent & se reiouissent plus que parauant. Et de moy ie me repute pareillement seruiteur aueques eux, & consacré à ce mesme dieu.

Haine principalemēt se meut entre les hommes, quand indiscretement nous croions à quelqu'un, le reputans hōme vray, sincere & de bonne foy, puis incontinēt nous le trouuons inique & de mauuaise foy.

Lon peut bien attendre quelque grand peril, quant lon voit quelqu'un mespriser son ame. car si la mort estoit la fin & consommation du tout, les mauuais auroient lauantage : car par la separation du corps & de lame ils seroient deliurez de leurs iniquités. mais entendu que l'ame demeure immortelle, il n'y a point d'esperance

de salut, ne de pouuoir euiter tels inconueniens, sinon qu'elle soit prudente & vertueuse. L'ame à la verité passant de ce monde en l'autre, n'emporte rien avec elle, sinon erudition & sa bonne norriture.

Mais ceux qui pour auoir beaucoup offensé sont incurables, qui ont perpetré plusieurs & grands sacrileges, meurtres & autres semblables, le sort qui leur est conuenable, les purge tous au tartare, dont iamais ilz ne sortent. Mais qui sont trouuez auoir vescu plus saintement que les autres, sont ceux qui pour s'estre deliurez de ces choses terrestres, comme d'une prison, montent en hault, & habitent ceste tant pure region, située loin au dessus de la terre.

Du Menexene, ou De l'antiquité

Attique. Li. 30.

S O C. Plusieurs gens & nations (Menexene) estimēt honeste & louable de mourir vertueusement à la guerre. Celuy à la verité qui decede ainsi de ceste vie, est celebré de belles funerailles & triumpant sepulchre: & encore que soit pauvre celuy qui decede ainsi, reçoit neantmoins tousiours louenge.

La republique doit estre norriture aux hommes: la bonne aux bons, & la contraire aux contraires. Tout homme qui est réputé sage & vertueux, doit commander & dominer.

Il vous faut donc estre memoratifs de nos pro-

pos, c'est que si vous faites quelque chose que ce soit tousiours avec vertu, estimans que tous negoces & possessions si elles ne sont acompagnées de vertu, estre mauuaises & deshonestes. Les richesses n'apportent aucun lustre à celuy qui les possède avec ignorance & sans vertu, aussi ne fait aucun honneur la beauté du corps, ne la force, à celuy qui est vicieux & timide. D'auantage toute science sans iustice & autre vertu, semble plus tost estre quelque finesse & tromperie que sapience.

Il n'y a point de doute que vous ne surmontiez, & que nous ne soions vaincuz, si vous composez vostre vie, de maniere que vous n'abusiez de la gloire de voz maieurs, & que vous ne la profaniez, sachans bien chose ne pouuoir aduenir plus deshoneste à l'homme qui s'estime estre quelque chose, que vouloir estre honoré non pour sa vertu, ains pour la gloire de ses maieurs.

La gloire des parens est vn riche tresor aux enfans. Il n'est pas facile que toutes choses succedent à l'homme en sa vie selon son desir. Et si les hommes portent constamment le sort fortuit, on les estimera veritablement quelque fois pouuoir engendrer enfans magnanimes, & de leur part l'estre aussi. Mais si pour leur infirmité ils succombent par douleur, ils donneront quelque suspicion, ou qu'ilz ne soient point noz peres, ou que ceux qui nous louent, soient menteurs en

nous louant.

Celuy qui ordōne bien sa vie, est tēperant, fort & sage, soit qu'il acquiere biens, qu'il engendre enfans, ou qu'il les perde, obeira tousiours au prouerbe. Car iamais il ne s'eleuera trop de ioie, ou se deprimera de douleur, pourtant qu'il pratique le prouerbe. Or nous voulons & estimons ceux qui nous appartiennent deuoir estre tels.

De la Rep. Li. 3^e. Dialog. 1.

S. O. Certainement Cephale, ie prends grād plaisir aux parolles des anciens. Il me semble que ie dois entēdre de ceux qui ont passē le chemin, lequel par auanture non fault passer, combien il est rude & difficile.

Ie me suis quelquefois trouuē avec le poēte Sophocle, lequel estāt interrogē de quelqu'un, comme il se portoit au deduit de Venus, & s'il pouuoit bien encore auoir compagnee des femmes, il respond: Ie te prie dire quelques bons propos mon amy, t'assurāt auoir fuy cela tousiours: comme quelque tyrāt cruel & furieux.

Tout ainsi que les poētes ayment leurs poēties, aussi font les peres leurs enfans. A semblable ceux qui ont acquis des biens, y vacquent comme à leur besongne & negoce, non pas pour vsage, ne pour necessite comme les autres. Donques est il difficile de s'entretenir en familiarité avec eux, pource qu'ils ne veulent iamais louer ne approuer que les richesses.

Celuy

Celuy qui ne se sent coupable d'aucune iniustice, il vit tousiours en ioyeux espoir, qui est le vray norricier de vieillesse, selon Pindare. Certes Socrates il a dit ces propos bien doctemēt. C'est assauoir, quiconque passe sa vie iustemēt & saintement, il est tousiours acompagné d'une douce esperance, qui norrist son coeur, maintient sa vieillesse, & qui gouerne le variable esprit des hommes.

P O L E. Nous dirons estre amy, celuy qui semble & est à la verité bon & vtile: mais celuy qui semble estre bon, & ne l'est point, semble pareillemēt estre amy, & toutefois il ne l'est point.

T H R A S Y M A C H E. Mais si ie montre autre responce de iustice outre celles cy, & qui soit meilleure, quelle punitiō estimez vous meriter? S O. Quelle autre punition, sinon celle que merite l'ignorant? Or est il conuenable qu'il apprenne du scauant. I'estime donc que ie merite endurer tele peine. T H R A. Que vous estes facecieux, Socrates. S O C. Tyrannie est celle, qui rauist & vsurpe tout le bien d'autruy, non peu à peu, mais tout à vn coup: qui d'auantage occultement & par force vsurpe les choses saintes, sacrees, priuees & publiques.

Du second de la Repub.

A D I M A N T E. Nous respondrons la chose grande n'estre facile, toutefois si nous voulons estre bien heureux, il nous fault cheminer

V

par la voie que raison nous enseigne. Il est certain que nous ferons punis aux enfers, des choses que nous auons icy commises iniustement, nous, ou les enfans de noz enfans.

S O. Ne scauez vous pas que le commencement est la plus grand part de tout œuure? Ce que lon voit principalement es ieunes enfans. Car ce qu'ils concoiuent en cest eage, ils le retiennent trop meux, & impriment en leur esprit, dont il ne peut par apres estre facilement extirpé. Et pource il fault totalemēt mettre peine de ne leur enseigner en ieunesse fables, si elles ne sont propres & conuenables à vertu.

Du troixiesme de la Repub.

S O. Iacoit qu'il soit quelque fois licite & honeste à quelques vns de mentir, pour le commun bien des citoiens: toutefois s'en doiuent tousiours abstenir ceux qui gouvernent la republique. Aussi c'est plus grand offense que le prince vse de menterie enuers les gouverneurs de la repub. que le malade à son medecin.

Il n'y a homme qui puisse vacquer à quelque grād exercice, & imiter plusieurs choses tout ensemble. Aussi ne peuuēt deuāt les seigneurs chāter les bateleurs, & folastrer tout ensemble. Pour ce nous disons estre bon à tels personnages s'abstenir de vin. Il est plus tost permis à vn checun de boire tant qu'il decognoisse le pais ou il sera, qu'il n'est à celuy, qui est en office de garde.

GLAVCON. Il seroit bien ridicule qu'une garde eust besoing d'une autre garde.

S O. Pourtant les hommes modestes, quand font ieunes, semblent estre tous idiots: & que les hommes mauuais puissent facilement tromper, comme n'ayans en eux quelque apparence de mauuais vouloir comme les vicieux.

Ainsi que lon cognoist l'hōme pouuoir profiter à soy & à tout le pais, & que lon a éprouue tousiours vertueux en tout eage, en enfance, adolescence, & en tout son naturel, on le doit instituer Prince & gouverneur de la cité. On le doit honorer, soit durant sa vie ou apres sa mort, de monumens & sepulchres triumphans: mais reietter totalement celuy qui n'est tel.

Du quatriesme de la Repub.

A D I M A N T E. Voyez vous pas comme destruyent toute la cité ceux qui semblent garder les loix & la Rep. & ne les gardent pas de fait? ioint que tels seuls entre les autres ont cōmodité de la bien garder & enrichir? Parquoy si nous cherchons bons & vrais gouverneurs de la Rep. nous ne deuons elire ceux qui nuysent à la cité.

S O C. Temperance est ornemēt à l'homme, & abstinence de voluptés & concupiscences.

Du cinquiesme de la Repub.

S O C. Se trouue il mal plus pernicieux en la cité, que celuy qui la met en diuision, & d'une en fait plusieurs? Au contraire il ne scauroit y

arriuer plus grand bien, que quãd la cité est bien liée ensemble & vníe. Instituons donc vne loy aux gardes de la cité, à ce qu'ils ne dissipent les possessions, & ne brullét les maisons des citoyés.

Si autres que les Philosophes gouvernent les cités, ou si ceux qu'auíourd'huy lon appelle rois & Princes, ne sont suffisamment instruíts, & se gouvernent par philosophie, & si elles n'accordent tendans à vn mesme but, elle & la puissance ciuile: aussi que ceux qui exercét l'vne, n'exercent l'autre, (ce qui se fait maintenant) iamais la cité ne cessera d'encourir maux & inconueniés, ne comme i'estime, tout le genre humain: aussi ne sera iamais en estat la republique, dont nous auons nagueres parlé.

Je pense veritablement que vous considererez bien, que les hōmes ambitieux ne pouans paruenir aux prefectures & dignités de guerre, s'efforcent à tout le moins de paruenir à estre Tribuns: & ne se voyans honorés des plus grãds, ils cherchent honneur entre les plus petits, tant ils en sont cupides & desireux.

Nous appellerons a bon droit philosophe l'homme fort enclin à goustier toute science, prompt à aprendre, & qui en est incessamment desireux. Pourquoy science ne ignorance ne fera point opinion.

Du sixiesme de la Repub.

Mon amy non seulement il est probable, mais

totalemeñt necessaire, celuy qui de son naturel est incité à aymer quelque chose, deuoit aymer tout ce qui est cōioint & familier à la chose qu'il ayme. Quiconque donc desire affectueusement paruenir aux disciplines & autres choses semblables, meprisant toutes passions du corps, cherche la pure volupté & plaisir de l'esprit.

Il n'est donc impertinent dire qu'un bō naturel empire plus tost que son contraire, si on le norrist par diuersité. ADIMANT. Il est ainsi. SOC. Donques Adimante, nous dirons par ceste raison, les esprits acōpaignez de bon naturel deuenir tresmauuais, s'ils sont mal norris. Estimez-vous les vices enormes, & toute excessive iniquité proceder plus tost d'un esprit naturellement rude, que d'un bon esprit, corrompu par mauuaise education? Par ainsi Adimante, il y a bien peu d'hommes qui celebrent dignemēt la Philosophie: & n'y a que ceux qui estans bien nés & bien norris qui se separēt d'entre les hommes, pour se donner a philosophie.

Du septiesme de la Repub.

S O. Je vous assure que la cite se maintient en son entier, sans troubles ne seditions, en laquelle les citoiens ne sont ambicieux aux magistrats. Mais au contraire, ou les citoiens sont autrement affectionnés. Auez vous autres que les philosophes, qui ne prisent les dignités ciuiles? GL. Non par Iupiter. S O C. Or doit lon

admettre aux magistrats, ceux qui n'appétent à dominer, autrement il s'ensuyura tousiours haine entre les emulateurs. Il fault donc elire les plus graues & magnanimes, & les plus beaux qu'il sera possible. Et ne faut seulement chercher les plus genereux & terribles: mais ceux qui sont accomplis des dons de nature, qui sont requis à ceste discipline politique. GLAVG. Quels? SO. Pour bien comprendre les sciences, faut auoir l'entendement naturel bon & agu. Car le grand traueil & le sommeil sont contraires aux disciplines.

Du huietésme de la Repub.

SOC. Voulez vous que a l'imitation d'Homere nous prions les Muses qu'elles nous declarent pour quelle raison vient premierement sedition? Et entendu que tout ce qui est engendré est subiet a corruption, aussi tele constitution ne peut tousiours demourer, ains est subiette a dissolution. Quand donc en la cité lon honore les richesses & les hommes riches, vertu & les hommes vertueux ne sont prizez. ADIMANTE. Il est certain. SOC. Tous les hommes aspirent & frequentent les exercices, ou gist honneur. Mais ce, d'ou lon n'espere aucun honneur, est tousiours mesprisé de tous. Et par ainsi les hommes cupides de victoire & hōneur, finablement deuiennent couuoiteux de gaing & de richesses. Puis ils louët & admirēt les hōmes riches, ils les

poussent aux magistrats, mais quāt aux pouures ils le desprisent. Si quelqu'un vouloit elire pour la cōduicte d'une nauire, des gouuerneurs selon l'estimatiō de leurs richesses, & n'y admettre iamais le pauure, iāçoit qu'il fust plus sçauant & plus propre, qu'estimez vous qu'il en aduiēne? ADIMANTE. Que la naue soit mal conduite. SOC. N'en aduient il pas ainsi en toute autre charge & principat? par ainsi appert estre impossible en vne cité garder temperance, & honorer les richesses tout ensemble: Mais il est necessaire qu'en estimant l'un, on neglige l'autre. D'auantage ou licence domine, checun se gouuerne à sa fantasie. Il n'y a homme, quelque excellent & bon naturel, qu'il puisse, iamais encore ne deuiendra grand, si de ses premiers ans incontinent il ne frequente les honestes escolles & exercices. ADIMANTE. Il est certain que trop grande liberté deuiet souuent tant en priué qu'en public, en extreme seruitude.

Du neufruesme de la Repub.

SOC. La nature pleine de tyrannie ne peut iamais gouster que c'est que vraye amytié & liberté. L'homme auare n'estime rien le plaisir des honeurs & des disciplines en comparaison du gaing, sinon parauenture entant que teles choses seruent à conquerir argent. Donques les hommes sans vertu ne prudence, abandonnés aux viandes & autres choses sem-

blables, se laissent mettre bas: & si derechef ils se releuent iusques au milieu, & s'y maintiennent, sans iamais passer outre: ils ne considerent point ce qui est le plus souuerain, & ne paruiennent à choses hautes: ils ne ioissent des choses vraies, aussi ne sentent ils la vraye & pure volupté: mais la teste abaissée regardēt la terre comme bestes, & obeissans à leur ventre passent tout le temps de leur vie en mēgeant & paillardant seulement. Et pour plus librement vsfer de ces choses, ils se battēt avec cornes & ongles, se tuans l'un l'autre pour leur appetit insatiable: car ils ne réplissent la plus saine & meilleure partie d'eux, ne mesme aussi de bonnes viandes. GLAV. Totalemēt Socrates: à la verité vous representez icy la vie du vulgaire comme par quelque oracle.

Du dixieme de la Repub.

SO. Celuy donc qui est seulement imitateur, est bien loin de la verité: & semble pouuoir faire toutes choses, pourtant que de checune il ne represente qu'un bien petit simulacre & apparéce: tout ainsi qu'un peintre aisémēt peindra vn couraier, vn forgeur & autres artisans, & toutefois il n'entēd rien en leur art. mais si le peintre est tant scauant qu'il puisse protraire au vif l'image de l'artisan, en la monstrant de loin, il trompera les enfans & autres hommes sans iugement, de sorte qu'ils estimerōt estre le vray artisan. D'auātage, mon amy, ce qui sensuit est bien à considerer en
teles

teles choses: quantefois que quelqu'un nous recite auoir veu & rencontré vn homme bien scauant en tous arts, & qui entend parfaittemēt entre tous autres tout ce qu'un autre peut scauoir & entendre, on luy doit incontinent respondre qu'il est fol, & qu'il a rencontré quelque grand affronteur & desguiseur, par les imitatiōs duquel il a esté deceu: de maniere que tel personnage luy a semblé estre fort scauant en toutes choses: pour ce que luy mesme ne scait discerner sciēce d'avec ignorance, ne imitation d'avec la chose vraye. nous tenons donc pour certain & suffisamment approuué que les imitateurs n'entendent rien, dōt lon doieue faire estime, des choses qu'ils imitent: mais imitation estre plus tost quelque ieu leger, que non pas vne chose graue.

Ignorez vous l'ame de l'homme estre immortelle & exempte de toute corruption?

Je dis cela derechef des hommes iustes. Combien que plusieurs d'iceux puissent celer leurs vices pour quelque tēps, toutefois à la fin ils sont decouverts & cogneuz tels qui sont: Parquoy en leur vieil eage ils sont mocqués, menassés & battus comme miserables tant des estrangers que de leurs voisins. Pourquoi faut que checun de nous, omises toutes autres disciplines, face toute diligence de prochasser & acquerir celle, par laquelle il puisse bien discerner la bonne vie d'avec la mauuaise, & autant que sera possible, elire

la meilleure entre toutes. Nous auons tousiours congneu ceste election de vie estre tresprofitable a l'homme, soit viuant ou soit mort.

Du Timé, ou de la nature. Li. 32.

CRITIAS. Il y a vne cité au païs d'Egypte, que lon appelle Saim, d'ou estoit le roy Amasis. De ceste ville a esté fundatrice vne déesse que les Egyptiens nomment Veïthe, & les Grecs Athena, & sont fort amys des Atheniens, & se vantent estre consanguins, & d'une mesme lignée. Auquel lieu Solon recite estre allé, & y auoir esté honorablement receu: & lors vn des prestres de ce lieu le plus ancien luy auoir dit: Solon, Solon, vous autres Grecs estes tousiours enfans, & n'y a homme ancien en toute la Grece. Et comme Solon l'interrogeast pourquoy il tenoit tels propos, luy auoir respondu: pourtant que vostre esprit est tousiours ieune, & n'y a rien d'antiquité, ne de science antique. Quant aux villes de vostre païs pource qu'elles sont situées en planeure, les torrens & inundations des fleues les abatent & trainent en la mer: mais en nostre païs iamais l'eau ne descéd d'en haut sur la terre: mais au contraire sourdant du ventre de la terre, elle monte dessus. Parquoy en nostre païs nous gardōs trop meux les monimens qui nous font souuenir des choses antiques. Et pourtant en tous lieux ou il n'aduiet si grande inundation & tempeste de pluie, ne quelque fouldre ou brulement, il y de-

meure tousiours des hōmes, iaçoit quelque fois plus, quelquefois moins. Or toutes choses dignes de memoire qui se font, soit des nostres soit des vostres, ou de quelques autres nations, pourueu quelles viennent à noz oreilles, on les escrit es temples pour les meux garder. Vray est que vous & les autres nations escriuēt pour memoire les choses qui sont recentemente faites, mais incontinēt l'orage & tempeste du ciel efface tout: pourquoy ceux qui viennent apres sont frustrés des lettres & des sciences: qui fait que vous estes tousiours comme ieunes & rudes, ignorans des choses passées. Ce que n'agueres, ô Solon, vous recitez de voz histoires, ne differe que bien peu des fables & comptes des ieunes enfans, pource que vous ne parlez que d'vne seule inondation, & toutefois il y en a eu plusieurs au parauant. Lors dit que Solon s'esmerueillant a prié affectueusement les prestres de luy vouloir declarer amplement tous les gestes de leurs anciens.

TIME. Si tous hommes aians quelque raison & entendement ont de coustume inuoquer Dieu au cōmencement de leur ceuure, soit grād ou petit, cōbien est il plus raisonnable que voulans disputer de l'vniuers, ou qu'il soit engendré ou non, si nous auons quelque iugement, deuōs inuoquer l'aide de Dieu? Il est trop difficile de trouuer l'ouurier & pere du monde: & apres l'auoir trouué, difficile à exprimer, mais impossi-

ble de vulgairement l'expliquer.

Difons donc pourquoy le createur de toutes choses a institué ainsi l'yniuers. Il estoit bon. Or n'est le bon iamais pour quelque occasion que ce soit, atteint d'enuie: dont en estant totalement exempt & éloigné il a voulu que toutes choses fussent faites semblables à luy, autant qu'il a esté possible. Aussi n'estoit il iniuste & indecent celuy qui est tresbon, faire chose qui ne fust tresbelle.

Nul ne peut auoir entendement sans ame, pource entendement a esté donné à l'ame, & l'ame au corps: ainsi tout le monde a esté institué, en sorte que de sa nature il fust tresbeau & tresbon: Il fault donc dire ce monde estre animant, entendant, & composé par prouidence diuine.

Le monde a esté composé diuinement, de maniere qu'il face & souffre toutes choses de foy & en foy. Car l'auteur d'iceluy l'a estimé deuoir ainsi estre plus excellent, que si pour le faire il auoit eu besoing de quelque aide: & n'a estimé aucunes mains luy estre necessaires, pourtant qu'il n'y failloit rien prendre ne aussi reietter.

Il a commandé les iours, nuits, mois & ans, n'aistre quand & le monde, qui n'estoient aucunement deuant le ciel, quelles choses sont parties du temps.

Celuy qui avec bonne education acquiert sçauoir & erudition, euitera vn tresgrand mal,

& deuiendra sain & entierement parfait: mais si au contraire il mesprise cela, prenant vne voie oblique, il tombera aux enfers comme manque & inutile: quelles choses aduiennent apres la natiuité.

Les dieux aux commencemens ont fait la figure de la teste humaine selon la rondeur du ciel, en laquelle repose ceste ame diuine. Or est la teste plus noble & diuine que nulle des autres parties: aussi les dieux ont ordonné que tout le corps luy seroit obeissant. Les ieux, comme il me semble, nous ont apporté la cognoissance des meilleures choses. A la verité l'on n'eust iamais inuenté ce qu'aujourd'hui lon dispute & cognoist du ciel, si on ne l'eust veu, ensemble le soleil & autres estoilles. Outre, la cognoissance du iour & de la nuit procedant des ieux à fait que nous mesurons par quelque certaine methode les reuolutions & des mois & des ans, que nous cognoissons le temps, & que nous cherchions l'ordre & discours de toute nature, par le moien desquelles choses nous auons acquis la philosophie.

Il n'y a hōme qui n'ayt quelque vraie opinion: quant aux dieux ils ont intelligence, mais peu d'hōmes en participent. Et puis que le monde est ainsi disposé, si quelqu'un vouloit dire qu'aucune des choses susdittes fust colloquée en haut ou en bas, a bon droit il sera estimé offenser. Car

il y a lieu au milieu, qui n'est situé ne en haut ne en bas, mais au milieu. Nous estimons la maladie de l'ame estre folie: dõt il y a deux especes, ignorance & folie. Donc toute passion qui cause l'un ou l'autre de ces deux inconueniens, doit estre appelée maladie de l'esprit. Les voluptes & douleurs vehementes, sont les plus grands maux qui puissent aduenir à l'esprit.

Quiconque se leue & est insolent de trop grand ioïe, ou contristé de douleur excessiue, quand il sefforce trop ardemment à recouurer ioïe & à euter douleur, il ne peut rien veoir ne ouïr pertinemment, mais il est comme furieux & hors du sens: & demourant en cest estat il est priué de toute raison.

Il y a finalement vn souuerain remede pour l'un & pour l'autre, c'est que nous ne agitions l'ame sans le corps, ne le corps sans l'ame. Pourtant quiconque estude aux mathematiques, ou qui s'applique excessiuelement à quelque haute contemplation, doit aussi mouuoir le corps, & s'exercer en la gymnastique.

Si les maladies ne sont fort extremes & dangereuses, on ne les doit irriter par medicamens. Parquoy il est trop meilleur corriger & traiter les maladies par bonne maniere de viure, selon la commodité de checun. Aussi me fault il inciter le mal difficile & moleste par medicamens.

Pourquoy es hommes y a quelque force re-

belle, & imperieuse es parties secrettes de nature, avec vne violence des appetis furieux, comme vn animal sans raison, laquelle s'esforce de dominer & maistrer tout. Aussi, par mesme raison la matrice es femmes, vn animal desireux d'engendrer, quand elle se voit long temps oultre la fleur de l'eage, sans engendrer, elle ne peut endurer ce retardemēt si long, & en est indignee. Lors errant par le corps ça & la, elle estoupe les conduits de respiration, empesche de respirer, elle cause angoisses extremes, & finalement tous inconueniens: iusques à tant qu'amour & volupté de ces deux parties masculine & feminine engēdrēt, comme les arbres, quelque fruit.

Or est il maintenant temps de mettre fin à nostre disputation de l'uniuers. Donques ce monde contient choses viuantes, mortelles & immortelles, & ainsi a esté accompli, & finalement fait comme vn animal visible, cōprenant choses visibles. Il est l'image de Dieu, il est sensible, grand, infiny, tresbeau, & tresparfait, vn ciel tout seul & engendré vnique

Critias ou Atlantique. Li. 33.

TIM. Certes Socrates, le taire me semble autant doux apres si longues disputations, comme le repos est agreable à celuy qui se sent las pour auoir longuement cheminé.

La peine que merite celuy qui delinque par negligence & ignorance, est qu'il sefforce d'ap-

prendre & estre plus diligent.

Pourtant afin que dorenauant nous puissions mieux parler de la generatiō des dieux, nous souhaitons que Dieu nous donne vne medecine la plus parfaite & plus saine de toutes, qui est science.

HERMOC. Il fault donc commencer à dire vertueufemēt, & apres auoir inuoqué Phebus & les Muses, louer noz citoiens antiques, & personages excellens. Certainement les anciens par espace de long temps autant que la nature diuine a perseueré en eux, ont obeï aux loix, & tousiours esté bien affectés enuers le genre diuin, leur familier & allié. A la verité ils n'auoient en l'esprit que hautes & vrayes contemplations, qui a esté cause, qu'ils ont vsé de modestie & prudence l'un enuers l'autre, en toutes choses. Parquoy n'estimans rien en ce monde que vertu, ont méprisé les choses presentes, & ne s'en sont aucunement eleuez, ains estimé abondāce d'or & de toutes autres richesses, comme vn moleste fardeau. Mais apres que pour auoir long temps abusé, ce sort & grace diuine contaminée par tant d'affectations qu'ils auoient aux choses mortelles, s'en est allée, & le sort humain a gagné le dessus: lors tout incontinent ne pouuans endurer ce qui estoit present, sont tombés en tout opprobre & deshonneur.

Du

Du premier des loix. Li. 34.

L'HOSTE ATHENIEN. Estimez vous messieurs les hostes, que dieu ou quelqu'un des hommes ait esté inuēteur des loix? CLIN.

Hoste mon amy, il faut dire & maintenir que ce soit Dieu.

CLIN. Je dy (hoste Athenien) la premiere & meilleure victoire estre, que checun soit vainqueur de soy mesme: mais estre fort impertinent & mauuais estre vaincu par soy mesme.

L'HOSTE ATHE. Vous auez ainsi dit en voz carmes: Je ne fais estime aucune de ceux qui n'osent combatre de pres avec l'ennemy, nō pas seulement veoir les meurtres à sang: & ce nous inferons Tyrté, que vous louez ceux qui sont les plus excellens es guerres exterieures. Aussi nous temoigne le poete Theognis citoyen de Megare disant, L'homme fidelle estre meilleur ou il y a sedition que tout or ne argent. Celle (dit Theognis) est la foy, qui se monstre entre les dangers.

Lequel doit on estimer pis, celuy qui se laisse abatre par douleur, ou qui est vaincu par volupté? CLIN. l'estime estre celuy que surmonte volupté.

L'ATHE. Tous les Grecs estiment noz citoyens studieux d'eloquēce, mais grans parleurs: Lacedemone & Crete, dōt l'une parle peu, l'autre s'estudie plus à bien entendre, qu'à beaucoup

Y

parler. Et me semble estre totemēt vray ce que lon dit vulgairement, les Atheniens estre gens de bien, pourtant que seuls entre les autres de leur propre naturel, non contraints ne dissimulés, mais comme par diuin sort sont vertueux.

Il me semble à la verité que ceux qui desirent estre excellens en quelque chose, s'y doiuent exercer dès leur ieune eage, tant en iouant qu'en estudiant, & par tous moyens propres à tele chose. Comme si quelqu'un desire estre sçauant laboureur ou architecte, il faut qu'en ses premiers ans en se iouant il essaye comme par passetemps labourer la terre, ou à bastir quelques petites maisonnettes. Aussi en iouant nous nous devons efforcer tant qu'il est possible d'attirer & conduire le vouloir des ieunes enfans par quelque plaisir la ou nous voulons que finablement ils paruiennent. Or nous disons que bonne education est le chef de toute discipline, en l'amour de laquelle est principalement attiré par ceste norriture le vouloir de celuy qui se ioue. Quand donc nous voulôs louer ou vituperer l'education d'un cheun, nous disons coustumieremēt, cestuy là estre bien instruit & discipliné, l'autre n'auoir aucune discipline, iacoit qu'il entende fort bien l'art de tauerne, ou de nauiguer, & autres semblables. Nous n'estimons cela estre discipline, mais celle qui prouient de science, & fait aimer vertu: celle aussi par laquelle le citoien aiant acquis quelque

perfection, scait bien & iustement cōmander, & autant bien obeir. Et en ce discours estimôs deuoir estre appellée seulement discipline tele education: mais celle qui est pour amasser biens, augmenter la force du corps, ou pour acquerir quelque autre sçauoir, qui ne consiste en l'esprit, ne pour iustice ne pour iniustice, nous la reputons mecanique, & indigne d'estre appellée discipline.

Du second des loix.

L'ATHENIEN. Certainement ie maintiens le premier sentimēt des enfans estre de douleur & de volupté, & estre ces deux, esquels premierement vice & vertu s'engendrent en l'esprit de l'homme, & celuy qui a prudēce vraye & stable, mesme en son vieil eage, est bien heureux: mais est parfait l'homme qui possede tels biens & toutes choses qui en dependent. l'appelle discipline ceste vertu, qui est premierement es enfans, si volupté, douleur, amour & haine entrent en leurs esprits, dauant qu'ils vsent de raison: & lors qu'ils ont raison, y obeir pour les bonnes meurs deuant dites accoustumées: quel cōsentiment & obeissance, est vertu vniuerselle. Et si ceste honeste coustume de douleur & de volupté, par laquelle dès le commencement de la vie iusques à la fin, les hommes aymēt ce qu'il faut aimer, & haissent ce qui doit estre hai, vous appelez discipline confideree à par soy avec raison,

vous l'appellerez tresbien à mon aduis.

Or doiuent estre tous iuges & forts & prudés: prudens, pource que le vray iuge ne doit apprendre d'autruy, ce qui doit definir par son iugemēt: ne aussi prononcer sa sentence apres estre trouble, tant par la clameur de la multitude, que par son ignorance: fort, pource qu'encore il entend bien la chose de soy mesme, il ne doit par couardise & timidité iuger negligemēt & impertinemment de la mesme bouche qu'au parauant il a inuoqué les dieux. Le iuge ne se doit seoir en la chaise comme disciple, mais comme maistre & superieur de tous ceux qui le regardent. De moy ie ne feray iamais mētion, & n'appelleray hōme, lequel ne possede iustice, & avec icelle ne dispose tout ce que lon appelle bien.

Premierement nous maintiendrons par la loy, que les ieunes enfans ne prennent aucunement l'usage du vin iusques a l'eage de dixhuit ans. Nous les aduertirons qu'il n'est bon de mettre vn feu sur l'autre, au detrimēt du corps & de l'ame, d'auant qu'ils soient robustes, & commencent à traueiller. Ceste disposition de iuennesse si furieuse est bien à craindre. Aussi ie defendrois volontiers l'usage du vin totalement aux iuges & autres gouuerneurs lors qu'ils veulent exercer leur office, ou qu'ils se proposent deliberer de choses hautes: pareillement de nuit à l'homme & à la femme, quand ils veulent en-

gendrer. On pourroit alleguer plusieurs choses, esquelles l'homme legal, & de sain entendemēt se doit abstenir de vin.

Du troisieme des loix.

L'ATHENIEN. En toute societé humaine, ou il n'ya poureté ne aussi abondance de richesses, se trouuent les bonnes meurs: en cest endroit veritablement contumelie ne iniure n'ont point de lieu.

Le genre des poetes est diuin, conduit par les dieux, aussi escrit il saints cantiques: & pource le plus souuēt ils traittent choses vraies en leurs escripts, accompagnés des graces & des Muses.

Plusieurs veulent & commandent aux legislateurs, de faire teles loix, que la multitude & le peuple recoiue volontiers.

Or ie disois n'agueres qu'il failloit auoir egard seulement a vne vertu, combien qu'il y en ait quatre, deuoir regarder toutefois non à l'une seulement, mais à toutes, specialement à la premiere, qui est le chef & guide de toutes les autres: cest assauoir, prudence, entendement, & opinion, ensemble avec amour & cupidité, qui suit les precedens.

Les considerations que lon doit auoir, d'imperer & obeir, selon la dignité de checun, quelles & combien elles doiuent estre en nombre, sont tant es cités grandes que petites, comme semblablement elles sont es familles & maisons

particulièrement ne fera pas la première considération de dignité en toutes choses à leurs enfans ? La seconde que les nobles & plus grands commandent aux ignobles ? La tierce, que les vieux, aux plus jeunes ? La quatrième les maîtres aux seruiteurs ? La cinquième, que les plus puissans dominant, & les plus imbecilles obeissent ? La plus grande dignité qui doit occuper le sixième lieu, est celle que les ignorans doivent suyure: c'est que les prudens gouvernent & dominant. Reduisons la septième dignité à quelque sort, laquelle maintenans parvenir par la grace de Dieu, & par quelque heur, nous estimions estre tresiuste, qui est que celuy eleu par le sort, impere: & celuy qui n'est receu, obeisse.

Il n'y a homme pour auoir beaucoup de biens, pour estre aligre robuste & beau, qui puisse faire grands honneurs à la cité, s'il a faute de vertu: & ne peut encore, aiant quelque autre vertu, s'il n'a temperance. Or iustice n'a fondement ne origine sans temperance. Par ainsi nous tenons la cité pour estre saine & heureuse, deuoir rendre les honneurs ou ils appartiennent. Donc sera la distribution iuste & bonne, que lon honore premiers & par sus les autres les biens de l'esprit, que les biens du corps tiennent le second degré d'honneur, & le troizième les biens extérieurs, richesses & possessions.

Du quatrième des loix.

L'ATHENIEN. La cité en traffiquant remplie d'argent & marchandies, fait acquerir aux hommes, meurs inconstantes & peu fidelles: qui fait qu'elle a peu de foy & amitié à elle mesme, & aux autres nations.

Or si quelqu'un vouloit reduire à memoire la nature de Nestor, lequel on dit auoir esté fort excellent en eloquence & temperance de vie: si quelque fois il a esté vn tel homme, & sera, ou bien auourd'huy il s'en trouue vn pareil entre nous, & il vit heureusement, aussi sont bien heureux ceux qui escoutent & prennent bien les parolles qui procedent d'une bouche modeste: mais ceux qui font les loix pour le respect de quelques particuliers, nous les deuons estimer plus tost sedicieux que bons citoyens, & ne meritent que lon nomme de leur nom les loix par eux inuentees.

Lon voit la cité preste à receuoir selon son merite, en laquelle la loy ne preside au magistrat, ains le magistrat à la loy: & salut, ou les magistrats dominant en seruant: car ie voy en telle cité ne defaillir aucuns biens que proposent les dieux aux cités.

Celuy qui s'eleue d'orgueil, pour auoir plus de biens, estre plus honoré, ou pour auoir beauté de corps, par laquelle avec vne cognoissance l'esprit tant ieune brusle, & demoure tout petu-

lant & contumelieux : & comme n'ayant affaire de prince ne gouverneur, il s'estimoit assez suffisant pour gouverner les autres, tel à la verité est totalement delaisé de Dieu: & si ainsi abandonné il rencontre compagnee tele que luy, il se debausche, confondant tout pesle mesle: & combien que plusieurs lors ne le mesprisent, toutefois on le voit incontinent apres estre puny par le iuste iugement de Dieu, ruyner soy & sa famille, & toute la cité. Celuy n'y a qui ne doive indubitablement penser, pour quelle occasion il est appellé au nombre de ceux, qui suyuent Dieu, quant aux choses immoderees, elles ne cōuiennent iamais entr'elles, ne a celles qui sont moderees.

Nous deuons auoir dieu pour mesure de toutes choses, beaucoup plus tost, ainsi que tiennent plusieurs, que homme quelconque. L'homme de bien doit sacrifier aux dieux, & assister aux choses diuines: cest ascauoir les importuner de prieres, les honorer de presens, & autres diuins honours, chose tresbelle, tresbonne & trescommode a acquerir heureuse vie: ce qui est entre toutes choses le plus honeste. Quāt au mauuais, toutes choses luy aduiennent au contraire. Car l'esprit du mauuais est impur, & de l'homme de biē est pur & net. Or n'est il licite ne à l'homme vertueux ne à Dieu recevoir dons de l'homme impur & vicieux.

II

Il ne se trouue pas beaucoup d'hommes qui s'efforcent d'estre incontinent grāds & vertueux.

Plusieurs alleguent Hesiodé, pource qu'il dit le chemin des vices estre plain & vny, & lequel on peut cheminer sans grand traueil, entendu qu'il est fort brief: mais (dit il) les dieux ont environné vertu de difficulté, parquoy le chemin pour y paruenir, semble premierement long, ardu & difficile: mais apres que lon est paruenu au dessus, la mesme voie qui estoit si rude, nous donne facilement entree.

Du cinquiesme des loix.

L'HOSTE ATHENIEN. Honeur à la verité est vn bien diuin. Or est honneur pour dire sommairement, suyure ce qui est le meilleur. Pourtant est il plus honeste laisser beaucoup de crainte à noz enfans, que beaucoup de pecune: ce que nous pensons faire, reprimans leur impudence de parolles: mais cela ne prouient de ce chastiment, duquel ils vsent vers les ieunes enfans, disans qu'il faut que l'adolescent soit vercond en toutes choses. Parquoy le sage legislateur doit commander aux senateurs de garder quelque crainte honeste deuant les ieunes, se dōnant garde qu'ils ne les apperçoient faire ou dire chose deshoneste. Car ou les vieux se montrent impudiques, il est necessaire que les ieunes soient aussi tresimpudens. Or est la verité cause principale de tous biens, tant aux dieux qu'aux

Z

hommes, & de laquelle doit tousiours estre acompagné des le commencement, celuy qui desire estre bienheureux: afin qu'il passe le plus grand temps de sa vie en toute verité.

Celuy merite honneur qui ne fait tort à personne: mais celuy qui empesche les autres de ce faire, merite double honneur, & est plus à honorer: car le premier ne peut estre comparé qu'à vn, & cestuicy à plusieurs. C'est ce qu'on dit volontiers, que checun s'ayme naturellement, ce qui est bié fait ainsi. Mais si l'amour que lon a de soy est excessif, il est cause de tous vices, pour ce que celuy qui aime, est aueuglé vers la chose aimée. Pourtāt celuy qui s'ayme, s'attribuāt plus d'honneur qu'à verité, ne peut bien iuger ce qui est iuste, bon & beau. Celuy donc qui aspire à grandeur, ne se doit aymer, ne chose qui luy appartient, aias aymer tousiours ce qui est iuste, soit qu'il prouienne de luy mesme, ou d'ailleurs: car autrement il aduient en tel erreur, que tous hōmes estiment leur ignorance estre science. Qui fait que ne sachans rien, nous auons toutefois opinion de sçauoir toutes choses.

Il est impossible estre beaucoup riche, & bon tout ensemble: l'appelle riche, ainsi que plusieurs estimēt, affermās estre riches ceux qui peu entre plusieurs possèdent beaucoup de richesses, lesquelles peut aussi bien posseder tout homme vicieux. Que s'il est ainsi, iamais ie ne leur accor-

deray que l'hōme riche soit veritablement heureux, s'il n'est quant & quant vertueux. Car il ne se peut faire qu'un mesme personnage soit riche & vertueux tout ensemble.

Du sixiesme des loix.

L'ATHENIEN. Voyez combien il est necessaire à ceux qui veulent entrer honestement aux magistrats, estre bien approuuez des leur adolescence, tant eux que les leur, & ce iusques au temps de leur election: pareillemēt ceux qui les elisent, deuoir estre norris en bonnes mœurs: afin que bien cognoissans ceux qui sont à estre receuz ou refusez au magistrat, ils se gouuernent enuers tous les deux selon que leur dignité le merite. Mais ceux qui ne font encore que venir, ne se cognoissans suffisamment l'un l'autre, tous rudes & mal instruits, cōment pourront ils bien elire les magistrats?

Cest ancien propos, qu'amytie procede d'equalité, est tresbien dit. Or il y a deux equalités, appellées d'un mesme nom, mais contraires d'effect en plusieurs choses. De l'une peut vser en distribuant les honeurs toute cité, & le legislateur disposant toutes choses par sort: ie dis celle qui est egalle en nombre, pois & mesure. quant à celle qui est vraye & parfaite equalité, il n'est aisé à checun de la comprendre, car cela gist au iugement de Iupiter. Il faut repeter de Delphe les loix, qui traittent des choses diuines,

& après y auoir ordonné hommes propres à les interpreter, que lon en vse. Que lon ne doit exercer l'estat de prestre plus long temps que l'espace d'un an, & ne soit moins d'age que de soixante ans celuy qui veult pertinemment administrer les choses diuines selon les saintes loix.

Que nul ne tienne & exerce estat de iudicature ou autre magistrat, sans rendre conte de son administration, hormis ceux qui comme rois accomplissent & mettent fin aux choses.

Lon doit estimer de tout homme, que celuy pour estre seigneur ne meritera iamais louenge, si premierement il n'a seruy: & pourtant checun doit plus reputer à gloire d'auoir bien seruy, que d'auoir dominé. Car en premier selon la loy à quiconque lon serue on sert aux dieux, puis aux plus anciens qui ont honestement vescu.

Pour engendrer chose solide, stable & parfaite, il ne faut que les hommes lors qu'ils sont iures vaquent au coit: car l'homme pour estre plein de vin, tourmenté de fureur tant d'esprit que de corps, meine & se laisse mener par tout. Et pour ce l'homme iure priué de bon entendement est inutile à engendrer.

Iupiter oste presque tout l'entendement à ceux qui s'assuiettissent au sort de seruitude. Par ainsi entre tant d'opinions que lon a des seruiteurs, les vns ne leur commettent rien, ains avec bastons & verges les rendent serviles, semblables au na-

tural des bestes sauuages: les autres font tout au contraire. La vraie maniere de norrir seruiteurs est, de ne leur faire point d'iniure, & beaucoup moins de tort, s'il est possible, ce qu'on ne feroit à ses egaux. Toute parole enuers les seruiteurs doit estre quelque commandement, ce que plusieurs pratiquent assez mal: car en les entretenât delicatement, ils leur acquierent vne façon de viure difficile, & pour leur commander, & pour en estre obeis.

Tout ce qu'en la cité est conduit par ordre & selon la loy, ne peut causer que tout bien. Mais ce qui est sans ordre, & mal ordonné, corrompt mesme les choses bien ordonnées.

La femme à la verité est quelque autre espece entre le genre humain, differente, difficile à comprendre, naturellement fine, pour son imbecillité: qui fait qu'elle ne peut estre bien reiglée ne regie.

Du septiesme des loix.

L'ATHENIEN. Il a esté autrefois tresbié dit, que lon doit estimer la bonne education pouuoir rendre le corps & l'ame tresbons & tres beaux. Mais certainement il nous semble que les delices font les ieunes enfans intraitables, ireux & faciles à emouuoir.

De moy si ie ne craignois, ou q̄ parauéture vous estimeriez estre moquerie, ie dirois les femmes lors que sont grosses deuoir estre soigneusement

gouvernées, de maniere qu'elles ne puissent tomber en plusieurs voluptés illicites & desordonnées, aussi qu'elles ne soient molestées de douleurs, ains afin qu'elles puissent viure doucement & tranquillement. Aussi est il raisonnable de louer les citoyens apres leur decés, lesquels en leur vivant de corps que d'esprit ont fait grâdes choses & excellentes, & ont tousiours librement obey aux loix. Mais il n'est seur de celebrer les viuans deuant que lon voye quelqu'un honestement finir sa vie. Ce que lon doit obseruer es hommes & es femmes de vertu. Tout hōme pendant qu'il dort, n'est non plus à estimer, que s'il ne viuoit point. Parquoy quiconque desire en viuant sçauoir beaucoup, doit long temps veiller, aiant seulement respect à garder sa santé. Pource donc que lon ne doit laisser viure le bestial ne autre quelconque sans pasteur, aussi ne doiuent les ieunes estre sans precepteur, ne les seruiteurs sans maistre. L'enfant à la verité est plus intraitable que toute beste: car entendu que ceste source de prudence n'est encore parfaite en luy, il est plus lascif, impetueux & aspre que les bestes: pourquoy doit estre reprimé & tenu par plusieurs moyens, comme par freins & brides.

Du huitiesme des loix.

L'ATHENIEN. Tous hommes s'addonnent volontiers aux arts & exercices, qui apportent gaing, & mesprisent tous les autres. C'est

donc la seule cause pourquoy les citoyens ne font chose honeste ne office louable: ains par vne cupidité insatiable d'or & d'argent, exercent confusement artifices honestes & deshonestes, faisans tout ce qui s'offre, soit iuste ou iniuste, pour amasser richesses, par le moyen desquelles ils obeissent comme bestes irraisonnables à leur ventre & paillardise. Que nul ne soit si hardy de toucher les honestes & nobles femmes, fors la sienne propre, aussi de n'engendrer bastards de concubines, ne de faire rien en oultre en tel cas contre nature.

Le naturel de l'homme ne peut bien exercer deux arts ou deux negoces ensemble. Il n'y a hōme qui puisse suffisamment vaquer à vn art, & conduyre l'ouurier qui en exercé vn autre.

Du neuuesme des loix.

L'HOSTE ATHENIEN. Nous tenons pour certain estre le vray office des bonnes loix de former les esprits des hommes de tele façon; qu'ils puissent tousiours hair iniustice, que les iustes aiment nature, ou à tout le moins qui ne la puissent hair: Soit que le legiflateur paruienne à ce point par ceures, ou paroles: par volupté ou par douleur, par honneur ou par infamie: ou en punissant par argent, en faisant presens, ou en quelque autre maniere que ce soit. Et punira greuemēt le legiflateur, ceux qu'ils aura cogneu estre incurables: car à l'exēple d'iceux les autres seront

deterrez de peché. Or tant les Grecs que les Barbares mettent les richesses au premier degré des biens, cōbien qu'elles ne meritent que le troiziesme, & par ceste opinion ils se gastent eux & leur posterité. O que nous viuerions sainctement & heureusement, si la vraye opinion des richesses estoit tenue & prattiquée par tout. Elle est tele, que les richesses ne sont que pour le respect du corps, & le corps pour l'esprit. Puis donc que l'esprit & le corps sont biens, pour lesquels nous acquerons les richesses, apres la vertu & l'excellence de ces deux, elles tiendront le troiziesme lieu. Donques raison comme bonne maistresse nous doit enseigner, qu'il n'est licite à celuy qui desire estre heureux, d'acquerir richesses par tous moiens, ains avec iustice & temperance.

La mort n'est la derniere fin des hommes, mais sont plus extremes & derniers les supplices des enfers: lesquels encores qu'il soit veritable ce que lon en raconte, ne peuuent retirer les esprits de plusieurs: car s'ils les destournoient, il ne s'en troueroit nuls qui tormētassent leurs maistres malheureusement.

Du dixiesme des loix.

L'HOSTE ATHENIEN. Aucuns tiennent toutes choses qui ont esté, sont & seront faites, estre faites par nature, par fortune ou par art. Les plus grandes par nature & par fortune, & les moindres par art: lequel aiant pris son origine
selon

selon le naturel des grans & premiers œuures, ils maintiennent fabriquer, tous les moindres ouvrages, que lon appelle artificiels. Et entēdu que les loix sont corrompues, principalement par les mechans, à qui appartient il de les secourir, sinon au legislateur?

Il n'y a celuy qui ne voye le corps du soleil, mais l'ame il n'y a homme, non pas aussi d'un autre animant, soit vif soit mort: & entendu que tele chose ne peut estre comprise par aucun des sens corporels, le seul entendement la peut comprendre.

Il n'est par aventure difficile de monstrier que les dieux n'ont moindre soin des plus petites choses que des plus grandes: veu principalemēt qu'il a esté dit vn peu dauant, les dieux accomplis de toute vertu, se reseruer & attribuer la prouidence des choses.

Si l'ame capable de plus grandē vertu ou de vice, de son propre vouloir & coustume assidue, se change en meux, & fallie de la vertu diuine, elle est semblablemēt transportée en lieu beaucoup meilleur & plus sainct: mais celle qui est disposée au contraire, elle est aussi transportée en lieu contraire, & illec passe sa vie. Pourquoy ne vous ne autre deuez desirer & vous promettre tant d'heur que puissiez eschapper le iugement des dieux.

AA

Du vnziesme des loix.

L'HOSTE ATHENIEN. Que nul ne fingere de mentir ou deceuoir apres auoir inuocé les dieux: de ne deguifer aucune chose de fait ne de parolle, s'il ne veut encourir la haine de dieu, lequel hait en premier celuy qui iurât faullement, deprise les dieux: puis apres celuy qui ment dauant les plus grands que soy.

Il faut honorer les gens de bien, qui par leur magnanimité ou par quelque art bellique ont gardé toute la cité. Et doit lon premierement honorer ceux qui ont obserué les loix, que les hommes vertueux ont instituées.

Les mechans & malings sont punis, non pour ce qu'ils ont delinqué: car ce qui est desia fait, ne peut estre qu'il ne soit fait: mais afin que ceux mesmes qui ont peché, & les autres voyans punir teles iniquités, fuient iniustice, ou pour le moins qui craignent commettre vn semblable vice. Donques ceste loy qui sensuit est instituée contre iniure & conuice, que personne n'iniurie autruy. Mais quiconque querellera de quelque chose contre vn autre, qu'il apprenne, puis qu'il enseigne, tant celuy qui est en controuerse, que ceux qui sont presens à la querelle, de maniere qu'il n'y ait conuice ne iniure: car les hommes sont estimez vains, & ressembler aux femmes, quand ilz medisent l'un de l'autre, & se poursuyuent de parolles deshonestes. Et si lon voit sou-

uent aduenir grands haines & inimitiés des parolles, encore que ce soit vne chose legere.

Du douziesme des loix.

Le plus grand point qui soit en la société humaine, c'est que personne, soit homme ou femme, ne face rien ou entreprenne, sans l'autorité du prince ou gouverneur: ne que le citoyen s'accoustume de faire quelque chose de son seul vouloir & autorité, soit par ieu ou autrement, mais qu'il ait tousiours deuant les ieux le prince & le magistrat, quelque chose qu'il face tant en paix comme en guerre, suyuant tousiours le conseil & opinion d'iceluy: que d'auantage il compose sa vie selon la deliberation du gouverneur, de maniere qu'il face toutes choses, mesme les plus petites, quand il luy sera commandé: comme si de demourer, qu'il demeure: de marcher, qu'il marche: qu'il s'exerce, qu'il se laue, qu'il mange, qu'il veille de nuit pour faire le guet, qu'il donne le signe, & q̄ par tout il le reçoie d'un autre, bref qu'il ne s'auāce ou se retire, sinon que le chef & capitaine luy commandera. L'H O S T E. Il ne se trouue rien meilleur en vne repub. que cela, plus excellent, ne plus artificieux, pour se sauuer & acquerir victoire en guerre. Ce que lon doit garder aussi en temps de paix, dès le ieune eage, s'accoustumer à cōduyre les autres, & aussi a estre conduit. Mais faut totalement eiter & chasser de soy ceste licence abandonnée.

Il se trouue entre le vulgaire & en la multitude de quelques diuins personnages, iacoit que bien peu, dignes toutefois avec lesquelz lon doieue prendre acointance. & ne s'engendrēt point plus tels personnages es cités bien disciplinées que es autres.

Chacun de nous doit veritablement croire nostre ame estre immortelle, & qu'elle doit aller à autres dieux pour rēdre compte de ses œuures: en quoy est confiance aux bons, & crainte pour les mauuais.

Nous ne deuons elire pour garder les loix, ou ne deuōs preferer les autres en vertu, sinon celuy qui est diuin & qui tousiours a vaqué aux diuins exercices. CLIN. Il est donc raisonnable, ainsi que vous dittes, celuy deuoir estre totalement elongné des choses excellentes, qui est inepte & mal à propos es choses diuines.

De l'Epinomide, ou Philosophe.

L'HOSTE ATHENIEN. Plusieurs tormentés es flots de ceste vie mortelle, maintiennent le genre humain ne pouuoir estre heureux. Tout cela ne fait point l'homme sage, adonné à imitation. Et quand l'imitation est ostée, les arts neantmoins demourent tousiours, lesquels consistent en ce qu'ils apportent secours au genre humain: & y en a plusieurs & differēs: entre lesquels l'art militaire, appartenant aux Roys & Empereurs, est plus excellent que les au-

tres. Cest art est louable pour l'usage, mais il a besoin de felicité, & gist la perfection plus en force qu'en sapience. Aussi ne faut nier que les Nautonniers & gouuerneurs ne fassent quelque secours, toutefois nous ne permettons aucun d'iceux estre appellé sage. Nous ne voulons aussi estre appellez sages, ceux qui assistent aux querrellans & plaideurs, pour quelque excellence qu'ils ont de bien dire: entendu que par memoire & quelque vsage d'opinion s'accomodans aux meurs des hommes, ils se deuoient bien loin de l'intelligence de la vraie iustice. Aucuns appellent toutes ces choses deuāt dittes, Nature, les autres Sapience, les autres industrie naturelle: mais il ne se trouuera homme de bon entendement, qui confesse pour ce respect aucun estre vraiment sage.

Ne vous souuient il pas que toute ame est plus ancienne que tout corps? Tout ce qui est meilleur, est plus antique: & tout ce qui est plus diuin, est premier que ce qui est inferieur & plus vil. Semblablement vn gouuerneur est naturellement premier, que ce qu'il gouuerne: & le Prince que son subiect.

Par ceste raison la vraye Sapience se monstre aucunement eu celuy qui a quelque peu de cognoissance de ce qui est iuste & diuin. Il ne faut douter que l'homme de bien ne doieue estre appellé sage. Et ceux qui naturellement tiennent

quelque chose du diuin & modeste, & autres vertus, semblent auoir suffisamment ce qui appartient pour acquerir felicité. Donques nous commandons que foyent receuz aux grands magistrats en leur vieil eage, ceux qui se feront exercés, & auront beaucoup trauaillé à teles choses.

De la premiere Epistre de Platon.

Dion Syracusain à Denys, salut.

Epistre I.

Ie desire fort me recorder de vous & de plusieurs autres tragiques, lesquels introduisans en leurs escripts, quelque tyrât lors qu'il perist, luy attribuer teles parolles. Helas malheureux que ie suis, ie peris sans faueur ne appuy d'amy quelconque. & n'y a Poëte qui recite aucun estre pery par faulte d'argent. Aussi se trouue ceste sentence, & est souuent approuuée entre les Poëtes: la lueur de l'or si precieux en la miserable vie des hommes, le diamant, les tables argëtées, tant estimées entre les hommes ne luy sont point tant aux ieux: ne les terres & champs gras & fertils profitent autant à la vie humaine, que le bon & tranquile esprit des gens de bien.

Platon a Denys le plus ieune, salut.

Epistre II.

Or ay-ie maintenant acquis grandeur en ce que ie suis obeissant à raison. Pourtât ne deuons negligier, ains auoir soin du temps futur. Car il aduient souuēt comme par quelque naturel que

les hommes pusillanimes & nies se foucient en quelle reputation ils pourront venir. Quant aux hommes vertueux ils doiuent faire toutes choses de tele sorte, qu'ils puissent ouyr le teps aduenir tout le monde bien parler d'eulx, & les celebrer. De moy ie pense que les morts scauent encore quelque chose de noz affaires: car par auenture les bons esprits diuinent ainsi bien les choses, mais les vicieux, non. Or sont les presages des hommes diuins trop meilleurs que des autres.

Platon a Denys.

Epistre III.

Long temps a que i'auois bien consideré, & maintenant de rechef ie considere que d'autant plus les richesses & des princes & des hommes priués sont grandes, & tant plus norrissent insidiateurs, voluptueux & debauchez: & ne peut engendrer opulence & grandeur chose plus pernicieuse.

Platon a Dion Syracusain. S.

Epistre IIII.

Checun se tienne aduertie d'estre tel, comme il desire estre veu. Or est l'estat de voz affaires tel, que tous les hommes de toute la terre ont conuertie leurs ieux en vn mesme lieu, & illec les ont fichez en vous seul specialement. Donques estant subiet aux ieux d'autruy & ainsi compté de tous, efforcez vous de représenter l'an-

cien Lycurge, & Cyrus, & autres, s'il s'en trouue qui ayent esté de bonnes meurs & excellens es institutions & gouuernemens publiques.

Souuenz que la bienueillance des hommes est necessaire à se maintenir, & bien traitter ses affaires. Quant a austerité elle est l'occasion de pouuoir acquerir des amys.

Platon a Hermias, Eraste & Corsique S.

Epistre VI.

Il vous faut vser de quelque arrest & loy certaine, mesme entremettre quelque fois iuremēt, comme il est raisonnable : non sans grand estude & discipline sa seur, appellās Dieu a tesmoin, gouuerneur de toutes choses presentes & auenir, seigneur de toute conduite: lequel si nous philosophons sincerement, nous cognoistrons tous, autant que la nature de l'homme heureux est capable & peut entendre.

Platon aux amis de Dion S.

En mon ieune eage i'ay eu mesme vouloir & cupidité que plusieurs. P'auois deliberé incōtinent que seroys en liberte de me mettre a la republique. Finablement i'ay cogneu toutes les republiques de maintenāt estre fort mal gouvernees. Car entant que touche les loix, elles en sont si mal reiglees, qu'il est presque impossible y pouuoir remedier, ne viuans selon aucune loy honeste, ains par quelque fortune seulement. Par ainsi n'y a d'espoir que le genre humain cesse de mal faire,

faire, tant que les hōmes vraiment philosophās aient pris l'administration des republiques: ou bien que ceux qui les gouuernent philosophent vraiment par quelque sort diuin. Pour ceste occasion ie suis allé en Italie & en Sicile, où étant paruenu ie n'ay aucunement loué la vie, qu'ils appelloient heureuse, pour estre superflue, de banquetts l'Italienne & a la Syracusaine. Il est bon manger deux fois le iour, & ne coucher la nuit seul: & autres choses qui doiuent accompagner la vie humaine. De tous les hommes qui sont soubz le ciel, iamais n'en deuendra vn sage, encore qu'il ayt vn naturel merueilleux, s'il est norry des son ieune eage en teles meurs: il ne s'esforcea iamais d'acquerir temperance, ne semblablement autres vertus. Aussi ne peut la cité estre en repos, quelque puissance qui soit es loix, si les citoyens se proposent de consommer toutes choses en depenses superflues: & si mesprisans toutes autres choses, ils s'addonnent seulement aux banquetts, & aux plaisirs de la chair.

Nous scauons fort bien que les prieres des tyrans & grands seigneurs, sont accompagnees de necessite.

Denys n'auoit amys aucuns ne hommes fidelles: qui est grand argument de vice en vn hōme, quand les amys luy defaillent: ou de vertu, quand il a des amys.

Aussi deuons nous tousiours croire aux an-

BB

ciennes & saintes parolles, qui nous annoncent l'ame estre immortelle: qu'il ya des iuges, & qu'elle le peut endurer grands supplices, apres qu'elle sera separee du corps.

Il fault estimer l'inconuenient estre moindre aux delinquans endurer les iniures que les inferer.

L'on ne doit estimer cité heureuse ne homme quelconque, si lon ne vit avec prudence & soubz l'obeissance de iustice: soit qu'il les possede d'elles mesmes, ou qu'il soit norry & instruit, soubz les edicts des honestes princes.

C'est chose tresmauuaise que l'audace de l'ignorant, de laquelle tous maux s'enracinēt & pullulent en toutes personnes.

Ceux qui tiennēt la republique comme plus puissans, s'ils ayment le bien public, ils doiuent elire entre eux & preferer en hōneur, ceux qu'ils entendront estre les plus vertueux.

Ceux qui à la verité ne sont amateurs de sapience: mais en donnent seulement quelque opinion par dehors, comme ceux qui sont bruslez & colorez du soleil, entendans bien qu'il soit necessaire apprendre combien il fault traueiller, combien est necessaire aux études la sobriété de viure, estimans chose fort dure & impossible, ne peuvent estre induits à l'estude de philosophie. Il sen trouue plusieurs autres, qui se persuadans auoir suffisamment tout veu & tout ouy,

estimēt n'auoir plus besoin d'estude que laçoque.
Platon a Dion et ses amis. S.

Il n'est pas facile que ceux qui incommodent beaucoup autruy, ne soient aussi reciproquemēt incommodés. En toutes choses a dire ou a faire il faut toujours prendre son commencement des dieux.

Si seruitude est excessiue, & semblablement liberté, l'une & l'autre est mauuaise: si mediocre, l'une & l'autre est bonne. La seruitude est modeste, qui est enuers Dieu: immoderee qui est enuers les hommes. Dieu sert & est vraie loy aux hommes temperés: mais aux intēperés, volupté.

Entendu qu'il y a ces trois choses, l'ame, le corps, & la pecune, on doit preferer la vertu de l'esprit: secondement celle du corps obeissante à l'esprit: au troiziesme & dernier lieu, la pecune, ministre du corps & de l'esprit. toute loy qui dispose ainsi ces choses est bonne, & apporte beatitude à ceux qui en vsent.

Il est impertinent d'appeller les riches bien heureux, & est vn propos de femmes & de petis enfans, aux quels il rend les personnes semblables qui le croient ainsi.

Platon a Architas Tarentin. S.

Epistre IX.

Aussi vous faut il considerer nul de nous estre né pour soy seulement: mais que nostre pais en partie, noz parens & noz amys se promettent

BB. ii.

quelque chose de nous: que d'avantage il nous
aduient plusieurs choses selon la diuersité des
temps, esquelles nostre vie est occupee.

Platon à Arist. S.
Epistre X.

T'estime constance, foy, & sincerité estre la
vraie philosophie: quant aux autres sciences, &
qui tendent à autres fins, si quelqu'un les veut
appeller ornemens, à mon auis qu'il les appelle-
ra bien.

Platon à Laodamas. S.

Epistre XI.

Si lon estime vne cité estre aucunes fois bien
ordonnee pour le respect de toute loy qui y puif
se estre, s'il n'ya quelqu'un qui preside par autho-
rité, sçachant moderer & conduire la maniere de
viure dont checun vse de iour en iour, de manie-
re qu'elle soit constante & temperee, tant es hō-
mes serfs que libres, ce ne sera bien iugé.

FIN DES SENTENCES

de Platon.

ERRER INTERVENUE
en l'Impression.

Fueillet 9. ligne 16. *Myrmusien, Myrinusien.* Feuil. 10. lig. 2. *metteray, lisez, met-
tray.* feuil. 20. li. 15. & 16. & double 25. li. 11. *apporter, apporter.* 26. li. 17. *donques,
donques.* 28. lig. 2. *ceboilles, estoilles.* 39. 24. *d'homies, d'hômes.* 47. lig. 2. *iunité, inuité.*
64. li. 10. *non pas Iupiter, non par Iupiter.* 70. en la marge *en uoix, lisez, uoix.* 75. li.
4. *qu'il, qu'ils* 78. li. 7. *le leauté, la beauté* 80. li. 13. *desiderans, desirans.* 88. en la mar-
ge, *de Basches, lisez, desbauchés.* 90. li. 14. *Certanement, Certainemēt.* 92. li. 1. *laque,
la que.* 95. li. finale. *Polidee, Potidee.* 97. li. 13. *apparcenant, appercenant.* 99. li. 5. *impar-
tinens impertinentes* 109. li. 17. *Soc. lisez, Alcibiade.* 118. li. 14. *Or teles, lisez, Te-
les* 179. lig. 20. *par tout, lisez, par tout.*

IMPRIME PAR A. BRIERE,
pour Guillaume Guillard, demeurant
à Paris, à l'image sainte Barbe
rue saint Iaques.



EXTRAIT DV PRIVILEGE.

Lest permis a Guillaume Guillart, marchand Libraire demourant en l'Vniuersité de Paris, faire Imprimer & mettre en vente, vn liure intitulé Le banquet de Platon traittant d'Amour & de Beauté traduit de Grec en François, avec les argumēs sur checune oraison: ensemble les plus notables & meilleures Sentences recueillies de toutes les ceures dudit Platon, deffendant a tous autres Libraires & Imprimeurs de ce Royaume de non Imprimer ne vendre lesdits Liures sans le congé ou permission dudit Guillart sur peine de confiscation desdits liures, & d'amende arbitraire, & ce iusque au terme de six ans, a commencer du iour & date que lesdits Liures seront acheuez d'imprimer, comme plus a plein il est porté par les lettres du privilege sur ce donnes a Paris le huitiesme iour de Iuillet, Mil cinq cens cinquante & cinq.

